This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

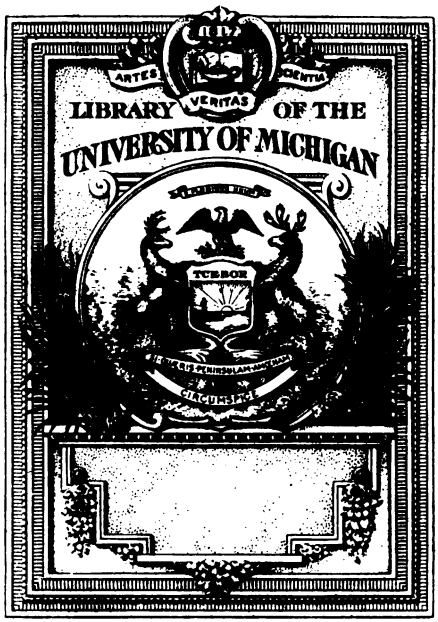
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
VITAE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

848
L5165

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
Comédien du Roy.
TOME I.

A PARIS;

Chez
La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Foſſez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoiſe, à l'Image S. Loüis.
PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit paſſage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PIECES

Contenuës en ce premier Volume.

LA RUE MERCIERE.

LA FEM-ME FILLE ET VEUVE.

L'AMOUR DIABLE.

LA FOIRE SAINT LAURENT.

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.

L'E'PREUVE RE'CIPROQUE.

LA ME'TAMORPHOSE AMOUREUSE.

Rom. lang.
Dauthod
7-30-38
36738
4 v.

LA RUE MERCIERE; OU LES MARIS DUPEZ.

COMEDIE.

Représentée à Lyon en 1694.

PREFACE.

JE n'aurois jamais ſongé à faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répetition de Theſée* & de *la Fille Précepteur*, que notre Troupe a repréſentées ci-devant, ſi le Titre ſpécieux de *la Rue Merciere*, n'eût donné envie à un chacun d'en avoir la copie. Pluſieurs perſonnes ſe ſont gendarmez à ſes premieres repréſentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les joüer publiquement; cependant en la compoſant je n'ai point eu deſſein d'y peindre perſonne. Mais comme les avantures que j'y ai miſes, ſont fort communes dans le monde, il étoit preſque impoſſible qu'elles n'euſſent quelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines perſonnes l'ont voulu critiquer, mais ils auroient perdu leur tems; car je ſuis perſuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

MOnſieur HARPIN, Marchand de dentelle.

Mr. CORNARDET, Marchand de rubans.

ELIANTE, Femme de Mr. Harpin.

ANGELIQUE, Femme de Mr. Cornardet.

ISABELLE, Fille de Mr. Harpin.

LISIMON, Amant d'Iſabelle.

LE MARQUIS, Gaſcon.

LISETTE, Suivante d'Iſabelle.

La ſcene eſt à Lyon, dans la ruë Mercieres.

LA RUE MERCIERE OU LES MARIS DUPEZ.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. HARPIN, M. CORNARDET.

M. HARPIN.

Si nous sommes cocus, nous en voyons bien d'autres,
Leurs femmes ne sont pas meilleures que les nôtres.

M. CORNARDET.

Ah! pour la vôtre, bon; mais j'engage ma foi,

Que la mienne jamais n'aima d'autre que moi.

M. HARPIN.

Quoi ! parce qu'elle eſt douce & paroît indolente ;
Croyez-vous qu'en intrigue elle ſoit ignorante ?
Et que ſes yeux baiſſez, qu'elle affecte mourans,
Des dangers de l'Hymen vous ſoient de ſûrs garans ;
Non, non, dans ce quartier les femmes, cher Compere,
Auſſi-bien qu'autre part, ne ſe deffendent guere.
Quand au quart des maris on garderoit la foi,
Nous ne ſerions compris dans ce quart, vous ni moi.

M. CORNARDET.

Vous m'avoüerez auſſi que quand on eſt marchande.

M. HARPIN.

On ne doit vendre rien que ce qu'il faut qu'on vende.
Mais ce n'eſt plus la mode, & le mari ſouvent
De ſon honneur vendu va recevoir l'argent.

M. CORNARDET.

L'hyver, les Officiers s'en viennent chez nous fondre,
Il faut les écouter.

M. HARPIN.

Oüi, mais ne rien répondre,
Qui répond paye. Enfin je n'ai que trop vêcu,
Pour ſçavoir comme on fait à Lyon un cocu.

M. CORNARDET.

Quoique vous me diſiez, je croi ma femme ſage,

Et la grande pudeur qu'on voit ſur ſon viſage,
D'en rien appréhender m'ôte tout le ſujet.
Mais vous, Monſieur Harpin....

M. HARPIN.

Hé! Monſieur Cornardet,
Sçachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui diſent de bons mots, qui ſont toûjours riantes,
Qui ſans aucun ſcrupule & ſans s'effaroucher
Ecoutent l'équivoque, & loin de s'en fâcher,
Y répondent ſouvent, & même avec fineſſe,
Que celle qu'un ſeul mot, un regard, un rien bleſſe,
Qui d'un conte plaiſant faiſant d'abord fracas,
Veulent trouver du mal où l'on n'en penſe pas.

M. CORNARDET.

Qu'entendez-vous par-là?

M. HARPIN.

J'entens que ces derniéres,
Se laiſſent plûtôt prendre encor que les premiéres,
Que votre femme étant de ce nombre, je croi,
Que vous êtes encor plûtôt cocu que moi.

M. CORNARDET.

Et moi, je vous ſoutiens....

M. HARPIN.

Mon Dieu, point de colere.
Il faut tout doucement éclairer ce myſtere,
Et ne pas faire enfin comme ces ans paſſez,
Fit un de nos voiſins, que bien vous connoiſſez,
Qui malgré qu'on en eût, voulut par ſon caprice

Etre averé cocu par Arrêt de Juſtice ;
Et même dans Lyon, de l'un à l'autre bout,
Voulut qu'on publiât ſon déshonneur par tout,
Il en fut pour ſes frais. Mais laiſſons la ſatyre,
Tout le monde en ſçait plus que je n'en pourrois dire.
Venons à notre fait. Ces diables d'Officiers
A faire des cocus ſont toûjours des premiers.
Votre femme ſur tout en paroit entêtée,
Et la mienne, je crois, n'en eſt pas moins tentée.

M. CORNARDET.

Quel eſt votre deſſein ?

M. HARPIN.

D'aller chez les Fripiers
Loüer dès-à-preſent des habits d'Officiers ;
Nous aurons tous les deux, & je me l'imagine,
Avec de tels habits aſſez mauvaiſe mine ;
Mais qu'y faire ? Il faudra réparer par argent
Le mauvais air. Allons ſans perdre un ſeul moment ;
Et revenons chez nous avec cet équipage.
Quitte pour differer d'un jour notre voyage.

M. CORNARDET.

Allons, Compere, allons, & feignant de partir
De notre honneur douteux venons nous éclaircir.

SCÈNE II.

ELIANTE, ANGELIQUE,

ELIANTE.

NOs maris ſont partis, nous n'avons plus à craindre,
Il ne faut deſormais nullement nous contraindre ;
Nous avons trop languis pendant leur long ſéjour,
Il faut nous divertir juſques à leur retour.

ANGELIQUE.

Avons-nous bien du tems.

ELIANTE.

Nous avons la ſemaine.

ANGELIQUE.

Que tu vas réjoüir par-là ton Capitaine !

ELIANTE.

Et toi ton Avocat !

ANGELIQUE.

Bon ; je ne le vois plus,
J'aime la nouveauté.

ELIANTE.

Quoi ! les nouveaux venus....

ANGELIQUE.

Succedent aux anciens.

ELIANTE.

Le joli caractere !
Je ſuis bien plus conſtante, & ſuis bien moins le-
gere :
Hors cinq ou ſix Amans que je veux m'arrêter,
J'ai fait vœu deſormais de n'en plus écouter.

ANGELIQUE.

Tu te contrains beaucoup, & c'eſt bien peu de choſe
Que cinq ou ſix amans.

ELIANTE.

C'eſt de peur qu'on ne cauſe;
Quoique nous ne penſions ni l'une ni l'autre à mal ;
Ton époux eſt jaloux & le mien eſt brutal.
Il apprit l'autre jour que malgré ſa défenſe
J'étois avec Liſandre, il vint en diligence ;
Dedans le Charbonnier nous fûmes nous cacher.
Il nous trouva ; d'abord il penſa ſe fâcher.

ANGELIQUE.

Bon ! tout cela n'eſt rien ; le mien me deſeſpere,
Un rien preſque ſuffit pour le mettre en colere ;
Juſques-là l'autre jour qu'il faiſoit le jaloux,
Pour avoir une nuit découché de chez nous.
J'étois au Bal, lui dis-je.

ELIANTE.

Hé fi ! c'eſt une honte.
Eſt-ce qu'à nos maris nous devons rendre compte ?
Eſt-ce à preſent la mode, au moins en ce pays ?

ANGELIQUE.

Oh ça, pour un moment laiſſons là nos maris ;
Auſſi-bien j'apperçois venir quelque pratique,
C'eſt un de tes amans, rentrons dans ta Boutique.

SCENE III.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

Est-ce là ce quartier dont on fait tant de bruit ?
Où tous les Officiers....

LISIMON.

Vous êtes mal inſtruit.
Sçachez que cette ruë en butte à la ſatyre
Par le nombre de gens que ſon commerce attire,
N'eſt pas aſſûrément telle que vous penſez,
Je crois depuis deux ans m'en être inſtruit aſſez.
Apprenez qu'on y garde autant de retenuë,
Qu'on y vit auſſi-bien que dans toute autre ruë.

LE MARQUIS.

De mes amis pourtant m'en ont fait un rapport...

LISIMON.

Et qui ? Des fanfarons, qui faiſant leur effort
Auprès d'une Marchande, & la trouvant rebelle,
Vont par tout ſe vanter d'avoir triomphé d'elle.

Encore un coup, Marquis, on s'eſt mocqué de toi.

LE MARQUIS.

Je veux le croire ainſi ; mais on m'a dit à moi,
Que Marchande de drap, Gantiere, Rubaniere,
Marchande de dentelles, & Guimpiere & Lingere,
Souvent il s'en trouvoit de ces Marchandes-là,
Qui, quand on les preſſoit.... enfin, *& cætera.*

LISIMON.

Je ne comprends donc pas comment cela doit être,
Je puis à dire vrai ne m'y pas bien connoître ;
Mais je puis bien ici, Marquis, le declarer,
Qu'après avoir été deux ans à ſoupirer,
Près de cette Marchande, encor que je lui plaiſe....

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes diſcret, j'en ſuis parbleu bien aiſe.
Cette Marchande donc ne vous a pas voulu.

LISIMON.

Il eſt ſi vrai, qu'enfin je me ſuis réſolu
A l'épouſer.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tu me la donnes belle ;
Tu veux donc devenir un Marchand de dentelle !

LISIMON.

Pourquoi non ? J'en connois même dans ce quartier,
Que s'ils ne s'étoient point mêlez d'autre métier,
N'en auroient que mieux fait.

LE MARQUIS.

Je ſçais qui tu veux dire ;

Mais tu me viens conter qu'à Lyon on ſoupire
Des deux ans ſans rien faire & ſans avancer rien.

LISIMON.

Voilà quel eſt mon ſort, juge à preſent du tien.

LE MARQUIS.

Selon toi dans Lyon toute fille eſt pucelle.

LISIMON.

La peſte, que nenny; je ſçai qu'il en eſt telle;
Et ſans ſortir d'ici, qui me démentiroit.

LE MARQUIS.

A parler autrement chacun te railleroit,
Mais raiſonnons un peu ſur ton beau mariage,
Tu me diſois tantôt que celle qui t'engage
Avoit un mari qui....

LISIMON.

Tu ne me comprends pas:
Celle en qui j'ai trouvé tant de charmans appas,
A pour notre malheur certaine belle-mere,
Coquette, & qui d'abord fulmine de colere,
Auſſi-tôt qu'à ſa fille elle voit quelque amant;
De ſorte que pour voir la fille librement,
Il faut aimer la mere, ou tout au moins le feindre,
Et c'eſt à quoi deux ans il m'a fallu contraindre.

LE MARQUIS.

La belle-mere a-t-elle encor quelque agrément?
Eſt-elle jeune?

LISIMON.

Oüi.

LE MARQUIS.

Belle ?

LISIMON.

Passablement.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit ?

LISIMON.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

C'est mon affaire.

LISIMON.

Comment ?

LE MARQUIS.

C'est que je veux devenir ton beau-per[illegible]

LISIMON.

Il n'en est pas besoin ; si tu veux en conter,
Celle qui vient à nous pourra te contenter,
C'est sa voisine. Adieu, j'apperçois Isabelle.

LE MARQUIS.

Je vais tout doucement m'insinuer près d'elle

LISIMON.

Il faudra l'aborder avec un compliment.

LE MARQUIS.

Je ferai connoissance assez adroitement.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE vous aime, ma chere, ou le diable m'emporte.
Et je n'ai reſſenti jamais d'ardeur ſi forte.
Je ne puis reſiſter à vos divins appas.

ANGELIQUE.

Ce diſcours me ſurprend, ne vous connoiſſant pas;
Mais comme votre abord marque un homme ſincere,
Tout ce que vous direz ne me pourra déplaire.

LE MARQUIS.

On dit que vous avez un brutal de mari,
Qui quand on vient chez vous, fait le charivari.

ANGELIQUE.

Il eſt à la campagne.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'il y demeure.

ANGELIQUE.

Je croi qu'il y ſera long-tems.

LE MARQUIS.

A la bonne heure;

ANGELIQUE.

Quand il eſt à Lyon, vraiment je n'oſe pas
Sans ſa permiſſion faire le moindre pas.
Je ne vais nulle part qu'il ne ſoit à ma ſuite ;
Mais quand il eſt abſent auſſi-tôt j'en profite.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi, dites-moi, vous marier ſi mal ?

ANGELIQUE.

Je vis bien, l'épouſant, que c'étoit un brutal ;
Mais commemes parens vantoient fort ſes richeſſes,
Quoique je ne ſentiſſe au fond nulles tendreſſes,
Qu'il parût mal bâti, ridicule à mes yeux,
Je dis, prenons toûjours, c'eſt en attendant mieux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISIMON, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE.

LISIMON.

HE quoi donc ! vous avez déja fait connoiſſance ?

LE MARQUIS.

C'eſt bien moi, qui jamais trouve de réſiſtance ;
De cent, c'eſt celle en qui j'en ai trouvé le plus ;
Je ne m'arrête point aux diſcours ſuperflus.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, LE MARQUIS, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUel deſſein auroient-ils ? Je voudrois le ſçavoir.

ANGELIQUE.

Moi, je m'en doute aſſez ; ils veulent venir voir
Comme ils ſeront reçûs dedans cet équipage.

ELIANTE.

Ah, ſi c'étoit cela, pour leur donner ombrage ;
J'imagine un moyen qui nous réuſſiroit.

LISIMON.

Quel moyen, s'il vous plaît ?

ELIANTE.

Hé ! mais.... c'eſt qu'il faudroit
Nous envoyer chercher vos habits tout-à-l heure.

LE MARQUIS.

La choſe eſt fort facile, ici près je demeure ;
Vous les allez avoir dans ce même moment *Il ſort.*

ANGELIQUE.

Le Carnaval permet un tel déguiſement,

Et c'eſt ce qui pourra, s'ils découvrent la ruſe,
Nous ſervir auprès d'eux d'une valable excuſe.

ELIANTE.

Montons donc promptement, pour nous déshabiller.
Toi Liſette, ſur tout garde de babiller.

SCENE VII.

LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

JE reſpire à la fin, ma charmante Iſabelle,
Jamais occaſion ne fut pour nous ſi belle.
Enfin c'eſt en ce jour qu'il me faut éclater,
Mon amour plus long-tems n'y ſçauroit réſiſter.
Il faut qu'un nœud charmant pour jamais nous enchaîne.
Hélas! ſi vous ſçaviez quelle cruelle peine,
Voir d'un côté l'objet qui nous a ſçû charmer,
N'oſer ouvertement lui parler ni l'aimer;
Et d'un autre côté voir une Belle-mere
Par ſes contorſions s'efforcer de nous plaire,
Qui malgré nous, nous tire un aveu plein de fard
Où le cœur ni l'amour n'eurent jamais de part;
Enfin qui nous fatigue à force de careſſes,

Et nous veut malgré nous arracher nos tendreſſes :
Voilà, belle Iſabelle, en quel affreux tourment
Languit depuis long-tems un malheureux Amant.

ISABELLE.

Croyez-vous, Liſimon, être le ſeul à plaindre ?
Ne dois-je pas auſſi comme vous me contraindre ?
Ma mere eſt ma Rivale, elle reçoit vos vœux,
Je ne puis faire un pas ſans vous trouver tous deux :
J'entens tous vos diſcours, je vois votre tendreſſe,
Même le plus ſouvent, j'en ſens quelque triſteſſe ;
Mais pour m'en conſoler, je me flate & je crois
Que tous ces doux propos ne s'adreſſent qu'à moi.

LISIMON.

Ah ! vous le pouvez croire ; & parmi ces contraintes
Je ſens à tout moment de mortelles atteintes.

LISETTE.

Briſons là, s'il vous plait, finiſſons vos regrets,
Vous ſerez aujourd'hui tous les deux ſatisfaits.
Eſt-ce que vous doutez que Monſieur votre Pere,
Irrité du projet de votre Belle-mere,
Contre elle tout d'abord ne ſe mette en courroux ?
Comme depuis deux ans Monſieur l'en rend jaloux ?
Pour ne lui plus laiſſer aucun ſujet d'ombrage
Il lui demandera ſa fille en mariage.

ISABELLE.

Liſette va bien vite.

LISETTE.

Et vous bien lentement :
Si jamais je ſuis grande, & que j'aye un amant,
Vous imaginez-vous, pour peu qu'il ſoit fidele,
Qu'il ait bien long-tems lieu de m'appeller cruelle ?
Ah ! que non. De l'humeur dont déja je me ſens,
Il ne languira pas avec moi bien long-tems.
Je ſçai ſur ce ſujet de certaines paroles,
Où l'on a fait un air ; elles ſont aſſez droles
Et ſi vous voulez bien un moment m'écouter,
Pour vous dés-ennuyer je vais vous les chanter.

CHANSON.

Un jour dans les tranſports d'une vive tendreſſe,
Un Amant dit à ſa Maîtreſſe.
Pourquoi m'avez-vous fait ſi long-tems demander
Ce que vous vouliez m'accorder ?
Elle lui répondit. J'ai feint de m'en deffendre,
Mais je ne ſerai plus ſi ſotte à l'avenir,
On refuſe ſouvent de prendre,
Ce qu'on voudroit déja tenir.

ISABELLE.

Liſette laiſſons-là toutes ces bagatelles ;
Voici nôtre Marquis.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LE MARQUIS, *faisant apporter deux habits.*

HE bien ! où sont ces belles ?
Elles auront de quoi s'habiller comme il faut.

ISABELLE.

Pour leur aider, Lisette, il faut monter là-haut.

SCENE IX.

LE MARQUIS. LISIMON.

LE MARQUIS.

NOus autres, demeurons ; & si tu veux bien rire,
Nous attendrons ici ces masques de satyre.

LISIMON.

Les voici, parle bas.

LE MARQUIS.

Il faut les accoster,
Il n'est pas encor tems de les laisser monter.

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON, M. HARPIN, & M. CORNARDET, *tous deux ridiculement travestis en Officiers.*

LE MARQUIS *après les avoir saluez.*

APparemment, Messieurs, vous êtes au service.

M. CORNARDET *en Officier*

Oüi, Monsieur, nous servons.....

LE MARQUIS.

Où donc ? dans la Milice ?

M. HARPIN *en Officier.*

Oüi, je suis Colonel, & Monsieur Lieutenant.

LE MARQUIS *ôtant son Chapeau.*

Colonel ! ah, Monsieur, & de quel Régiment ?

M. HARPIN *en Officier.*

Hé.... de mon Régiment ?

LISIMON.

Cela s'en va sans dire.

LE MARQUIS *à Lisimon bas.*

Déja cet entretien me fait pâmer de rire.

M. HARPIN, *Bas à M. Cornardet.*

Je ne sçais où j'en suis.

LISIMON.

Mais, Monsieur, pourroit-on
De votre Régiment vous demander le nom?

M. HARPIN *embarassé.*

A vous dire le vrai... je ne suis pas un homme,
Qui s'arrête beaucoup.... à sçavoir comme on nomme
Mon Régiment.

LISIMON *montrant M. Cornardet.*

Monsieur peut-être le sçaura.

M. HARPIN *en Officier.*

Ah! si mon Lieutenant le sçait, il le dira.

M. CORNARDET *en Officier.*

Si même un Colonel ne peut vous en instruire,
Comment un Lieutenant pourra-t-il vous le dire,
C'est pourquoi, croyez-moi, finissons l'entretien.

M. HARPIN, *après avoir rêvé.*

A Lyon, dites-moi, se divertit-on bien?

LE MARQUIS.

On ne peut mieux, sur tout pour la galanterie.

M. HARPIN *en Officier.*

Pour cela, je le sçais, dites-moi, je vous prie,
Pourroit-on point sçavoir quelles sont vos amours?

LE MARQUIS.

Oh, quant à moi, ma foi je change tous les jours.

M. HARPIN *en Officier à Lisimon.*

Ne marchandez-vous point souvent quelque dentelle
Chez cette Belle-là.

montrant la boutique de sa femme à Lisimon.

LISIMON.

Vous coucherez chez elle,
Ce soir, si vous voulez.

M. HARPIN *en Officier à part.*

Parbleu, je le crois bien,
Puisque c'est ma maison.

LISIMON.

Vous ne répondez rien.

M. HARPIN *en Officier.*

Je n'en pense pas moins.

M. CORNARDET *en Officier en montrant aussi la Boutique de sa femme au Marquis.*

Et cette Rubaniere,
Dites-moi, s'il vous plaît, n'est-elle pas plus fiere?

LE MARQUIS.

Non pour vous le prouver, je vous fais de bon cœur
La même offre qui vient d'être faite à Monsieur;
Entre les Officiers cela se fait sans honte.

M. HARPIN *en Officier.*

Fort-bien, nous en avons tous deux pour notre compte,

LE MARQUIS, *rentrant dans la boutique avec Lisimon.*

C'est sans adieu, Messieurs, nous nous verrons tantôt.

M. HARPIN *en Officier.*

Parbleu, gaillardement ils vont monter là-haut.

SCENE

SCENE XI.

M. HARPIN, M. CORNARDET, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

Lisette vient à nous, qui peut nous reconnoître ;
Feignons pour l'abuser.

LISETTE. *à part.*

Bon, voici notre Maître.

M. CORNARDET *en Officier.*

Dis-moi, ma chere enfant, ſçais-tu qui loge là ?

LISETTE

Hé pourquoi, s'il vous plaît, demandez-vous cela ?
Eſt-ce que vous voulez acheter des dentelles ?
Si vous en ſouhaitez, nous en avons de belles.
Mais je vois à votre air que loin d'en acheter,
Vous n'y voulez entrer que pour y caqueter ;
Le champ vous eſt ouvert, entrez ſans vous contraindre,
Les Maris n'y ſont pas, vous n'avez rien à craindre.

M. HARPIN.

Hé ! quand ils y ſeroient, que feroient-ils ?

LISETTE.

Bon, rien ;
Car ce ſont des bénêts, je les connois fort bien.
Ils peuvent s'aſſurer que ſi j'étois leur femme,
Ils ſeroient en effet ce qu'ils craignent dans l'ame.

M. HARPIN *en Officier.*

Le ſont-ils, qu'en crois-tu ?

LISETTE.

Je n'en répondrai pas ;
Mais quand cela ſeroit, cela ſe dit tout bas.
Et c'eſt ce qui les peut conſoler dans leur peine.
Auſſi-bien nous avons une demi-douzaine
De Voiſines, de qui l'eſprit eſt médiſant,
Et donne un coup de langue à chacun en paſſant.
Depuis un certain tems, voulant paſſer pour prudes,
(Sans l'être cependant,) elles font leurs études
A s'inſtruire de tout, à parler d'un chacun,
Et dans leur médiſance à n'épargner pas un.

M. HARPIN *en Officier.*

Nous avons bien beſoin de toutes ces fadaiſes,
Laiſſe-là ce diſcours ; mais nous ſerions bien-aiſes
Que tu nous fiſſe entrer un moment là-dedans.

LISETTE.

Monſieur, j'y fais entrer tous les honnêtes gens.

M. HARPIN *en Officier.*

Donnons-lui quelque choſe avant de voir ces Dames.

M. CORNARDET, *bas à Harpin.*

Quoi ! donner de l'argent pour aller voir nos femmes ?

M. HARPIN *en Officier, bas à Cornardet.*

Hé morbleu ! taiſez vous, rien ne ſera perdu,
Et plus cher qu'au marché tout nous ſera rendu.

LISETTE.

Montez donc ſans façon. (*à part.*) Pour moi je me retire,
Je ne pourrois reſter ſans m'empêcher de rire.

SCENE XII.

ELIANTE & ANGELIQUE *en Cavaliers.* M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.*

ANGELIQUE *en Officier, faiſant ſortir M. Harpin & M. Cornardet.*

COmment, morbleu ! Meſſieurs, que cherchez-vous icy ?

M. HARPIN *en Officier, & tremblant de peur.*

Hé, vous mêmes ! Meſſieurs, qui cherchez vous auſſi ?

ANGELIQUE *en Officier, mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Ce que nous y cherchons ? par la mort, par le ventre,
Ce que nous y cherchons ?

M. CORNARDET *en Officier.*

La peste

M. HARPIN.

Comment diantre !

ELIANTE *en Officier à Angelique.*

Mon ami, ces Meſſieurs ſont tous deux gens de cœur
Leur mine le fait voir ; il faut avec douceur
S'expliquer avec eux.

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien donc, je m'explique ;
à Cornardet ſon mary.
Si vous entrez jamais dedans cette boutique.....

ELIANTE *en Officier à Harpin ſon mary.*

Et vous dans celle-ci...

M. HARPIN *en Officier.*

Mais ſi....

ANGELIQUE *en Officier.*

Point de raiſon,
Voyez ſi le parti vous accommode ou non.

M. CORNARDET *en Officier.*

Quant à moi nullement

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien, il faut ſe battre.
Heureuſement icy nous nous trouvons tous quatre.

M. HARPIN *en Officier.*

Quel diable de bonheur?

ELIANTE *en Officier.*

N'eſt-ce pas être heureux,
Ayant un different, d'être deux contre deux?
Monſieur eſt mon rival, & Monſieur eſt le vôtre,
Il entretiendra l'un, moi j'entretiendrai l'autre.

M. HARPIN *en Officier.*

Monſieur, je n'aime point ces ſortes d'entretiens,
Pourroit-on point trouver quelques plus doux moyens?

ANGELIQUE *en Officier.*

Non, non, il faut ſe battre, ou nous quitter la place.

M. CORNARDET *en Officier.*

Je ne pourrai jamais, quelque effort que je faſſe,
M'empêcher de rentrer dedans cette maiſon.

M. HARPIN *en Officier à Cornardet.*

Conſultons entre nous pour leur rendre raiſon.

M. CORNARDET *en Officier, bas à Harpin.*

Hé bien, te ſens-tu point un peu de hardieſſe?

M. HARPIN *bas à Cornardet.*

Je ne me battrois pas même pour ma maîtreſſe;
Juge ſi pour ma femme il me viendra du cœur.
(*Haut.*) Nous vous cedons, Meſſieurs, ce n'eſt pas ſans douleur.

ELIANTE *en Officier.*

Si vous y rentrez plus, vous ſçaurez qui nous
sommes.

M. HARPIN *en Officier.*

Quels petits enragez! ce ſont ne point des hom-
mes,
Ce ſont des diables.

ELIANTE *en Officier.*

Quoi?

M. HARPIN *en Officier:*

Moi, je ne vous dis rien.
Je parlois à Monſieur.

ELIANTE *en Officier.*

Au moins ſongez y bien.

ANGELIQUE *en Officier.*

Gardez que l'un de vous entre nos pattes tombe.

ELIANTE *en Officier.*

L'homme le plus vaillant auprés de moi ſuc-
combe.

ANGELIQUE *en Officier.*

Jamais qui que ce ſoit n'a pû me faire peur.

ELIANTE *en Officier.*

Nul d'avec moi jamais n'eſt ſorti le vainqueur.

ANGELIQUE *en Officier à Eliante.*

Allons, mon cher, rentrons, allons revoir nos
Belles,
Et tâchons d'appaiſer notre courroux près d'elles.

SCENE XIII.

M. CORNARDET & M. HARPIN, *en Officiers.*

M. HARPIN *en Officier.*

CEcy n'eſt pas mauvais ; nous devons empêcher,
Comme étant les maris, les galans d'approcher ;
Et ce ſont les galans qui veulent par menace,
Obliger les maris à leur quitter la place ;
Le tour eſt ma foi bon. Mais ils deſcendent tous,
Il eſt tems d'éclater puiſqu'ils viennent à nous.

SCENE DERNIERE

ANGELIQUE & ELIANTE *en habits de Cavaliers*, M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.* LISIMON, LE MARQUIS, ISABELLE, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

MEſſieurs, avec le tems nous nous ferons connoitre.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Vous n'êtes que des ſots, qui que vous puiſſiez être.

M. HARPIN *en Officier.*

Vous en pouvez, Meſſieurs, parler très ſçavamment,
Car ſi nous ſommes ſots, c'eſt par vous ſeuls.

ANGELIQUE *en Officier.*

Comment ?

M. HARPIN *en Officier.*

C'eſt, puiſqu'il faut ici le déclarer, que celles
Qui logent là-dedans & qui font nos querelles,
Et qui ſont cauſe enfin qu'on nous traite ſi mal,
Sont attachées à nous par le nœux conjugal,
Nous ſommes les maris.

ANGELIQUE *en Officier.*

Et nous sommes les femmes.

M. HARPIN *en Officier, les observant de près.*

Les femmes ! oüi ma foi, ce sont ces bonnes Dames.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, tous ces déguisemens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé pourquoi, s'il vous plaît, tous ces ajustemens ?

M. HARPIN *en Officier.*

Nous l'avions pris exprès pour venir vous confondre.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Et nous, nous l'avions pris pour venir vous répondre.
Pour vous faire enrager dans vos soupçons jaloux,
Et montrer qu'on en sçait du moins autant que vous.

M. HARPIN *en Officier.*

Puisque d'un si beau tour l'une & l'autre est capable,
Aprés cette hardiesse il n'est pas incroyable
Que vous n'ayez été de celles que jadis,
Avecque leurs Amans furent dans un logis,
Où Messieurs leurs Galans les laissant pour étage,
Pour payer leur repas, elles mirent en gage
Une bague, un colier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas avoir crédit chez Funerau. *

M. CORNARDET *en Officier.*

Morbleu ! je n'entens point la-dessus raillerie.

* Fameux Traiteur de Lyon.

Puiſque c'eſt à Lyon la mode,
Que toute femme s'accommode
Avec ſon Epoux.
Accommodez-vous. *bis.*

M. CORNARDET *en Officier.*

Oüi, c'eſt bien dit, allons, ſuivons ce noble uſage,
Qui depuis ſi long-tems regne dans le ménage.
Soupons ce ſoir enſemble, & dès demain matin,
Aſſiſtons à la nôce, ou du moins au feſtin.

FIN.

LA FEMME FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

Répreſentée en 1707.

ACTEURS.

ORONTE, Pere d'Eliſe & d'Angelique.

ELISE, } Filles d'Oronte.
ANGELIQUE, }

LISIMON, Ami de Philidor & d'Oronte.

HORTENSE, Femme de Liſimon, Couſine d'Eliſe & d'Angelique.

PHILIDOR, Amant d'Eliſe.

DORANTE, Amant d'Angelique,

DARDIBRAS, Gaſcon.

FATIGNAC, Limoſin.

LISETTE, Suivante d'Hortenſe.

VALENTIN, Valet d'Oronte.

La Scene eſt à Paris, dans une Maiſon occupée par Oronte & par Liſimon.

LA FEMME, FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE *en deüil.*

POurquoi me regarder, Liſette, & que veut dire.... Tu ris?

LISETTE.

Et le moyen de s'empêcher de rire?

De pleurer avec vous fut-il jamais ſaiſon?

Et quoique le grand deüil ſoit dans votre maiſon,
Loin d'y paroître triſte ou faire la pleureuſe,
Peut-on y demeurer ſeulement ſerieuſe?
Vous inſpirez la joye aux gens les plus chagrins;
Nous ne voyons ceans que bals & que feſtins;
Cependant cet habit...

HORTENSE.

Ce n'eſt qu'un deuil de tante
Qui nous laiſſe en mourant deux mille écus de rente,
Tante de mon Epoux encore, & dont les biens...

LISETTE.

Si vous pleurez ainſi vos parens & les ſiens,
Et s'il pleure de même & les ſiens & les vôtres,
Quand l'un de vous mourra, nous en verrons bien d'autres.

HORTENSE.

La difference eſt grande, & j'aime mon Epoux.
Comment ne pas l'aimer? il eſt affable & doux,
Ni trop vieux ni trop jeune, enfin dans le bon âge.
Depuis un mois entier que je ſuis en ménage,
Avec lui m'as-tu vû le moindre differend?

LISETTE.

Aucun, & c'eſt encor ce qui plus me ſurprend.
Car de quelques vertus dont elles ſoient doüées,

Les

Les maris n'aiment point ces femmes enjoüées,
Dont les yeux ſemblent tout promettre d'un regard,
Quoique ſouvent le cœur n'y prenne aucune part,
Dont le ſouris flatteur, la paupiere aſſaſſine,
Donne à tous de l'eſpoir, & fait qu'on s'imagine...
Que ſçai-je. Moi, ma foi, ſi j'étois votre Epoux...

HORTENSE.

Juſqu'ici Liſimon n'a point paru jaloux,
Il le ſeroit à tort, en tout je le contente.
Ses intimes amis Philidor & Dorante,
Des pays étrangers depuis peu revenus,
Sont ceux dans mes plaiſirs qui ſe trouvent le plus.
Mais ils vont épouſer mes charmantes couſines,
Les deux filles d'Oronte.

LISETTE.

Ah! ah! nos deux voiſines?

HORTENSE.

Oüi. L'Hymen va dans peu couronner leur amour,
Puiſqu'enfin de Bourdeaux Oronte eſt de retour;
Ces deux filles & moi nous avions fait partie,
Quand chacune a ſon gré ſe verroit aſſortie,
De nous faire épouſer toutes trois même jour;
Mais comme on ne peut pas répondre de l'amour,
J'ai devancé d'un mois.

LISETTE.

On ſe laſſe d'attendre.

HORTENSE.

Liſimon me plaiſoit.

LISETTE.

Faut-il pas toujours prendre.

HORTENSE.

Mais je vais travailler pour elles maintenant ;
A chacune donner pour époux ſon amant.
Philidor aime Eliſe, & Dorante Angelique ;
Oronte donnera ſon aveu ſans replique
Dès qu'il ſçaura . . .

LISETTE.

Comment ! il n'a donc pas appris ?

HORTENSE.

Non, ce n'eſt que d'hier qu'Oronte eſt à Paris.
Depuis trois mois entiers qu'il eſt à ſon voyage,
A diſputer d'un oncle un ancien héritage,
Nous n'avions point reçû de nouvelles de lui,
Nous n'avions point écrit non plus ; mais aujourd'huy
Liſimon s'eſt chargé de faire la demande,
Et je ne penſe pas qu'Oronte s'en deffende.
Etant de nos amis, étant de nos parens,
Chériſſant mon mari dès ſes plus jeunes ans,
Il ne nous faudra point tant de cerémonies ;
Et ce n'eſt pas d'ailleurs un de ces grands genies.
Il fait tout ce qu'on veut, il croit tout ce qu'on dit.
Il dit tout ce qu'il ſçait.

LISETTE.

Peste le rare esprit !
Ah ! puisqu'il est si bon, nous obtiendrons ses Filles,
De ces Messieurs sans doute il connoit les familles ?
Mais les voici tous deux, & votre époux aussi.
Que nous allons danser !

SCENE II.

LISIMON, PHILIDOR, DORANTE, HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE.

AH ! Messieurs, vous voici.
Bon-jour beau Philidor, bon-jour charmant Dorante,
Bon-jour mon cher mary.

LISIMON.

Ton ame est bien contente,
Mais ma foi, voici bien des affaires.

HORTENSE.

Comment ?

LISIMON.

Tu n'as qu'à regarder & l'un & l'autre amant ;
Et tu devineras . . . .

HORTENSE.

Quoi le cousin Oronte . . .

LISIMON.

Tu m'en vois de retour avec ma courte honte ,
Ce vieux rêveur amene avec lui deux Barons ,
L'un Baron de Gascogne , & des plus fanfarons ;
Et l'autre Limosin, des plus sots de son âge.
Il les a rencontrez en faisant son voyage.
Le Gascon , m'a-t-on dit, est un mince Egrefin ;
Appellé Dardibras , & pour le Limosin
Il a nom Fatignac : il n'a jamais, je pense,
Vû que l'arriere-ban.

HORTENSE.

Oronte est en enfance !
Que veut-il faire , dis-, de ces deux malotrus ?

LISIMON.

Ses Gendres.

HORTENSE.

Bon , tu ris ?

LISIMON.

Je te dirai bien plus ,
Il a fait deux dédits d'une somme très-forte.

HORTENSE.

Peste soi du vieux fou , que le Diable l'emporte.
Me scousines sans doute en sont au desespoir ?

DORANTE.

Leur recours eſt en vous.

HORTENSE.

Hé bien, il faudroit voir.

PHILIDOR.

Employez votre eſprit, employez votre adreſſe,
Au nom de votre époux, au nom de ſa tendreſſe,
Rompez ce coup fatal, tâchez....

HORTENSE.

C'eſt aſſez dit,
Il ne faut que tirer l'un & l'autre dédit
Des mains de vos rivaux; j'entreprens votre affaire,
Je jouerai bien mon rôle, allez laiſſez-moi faire;
Sçait-on point à peu près quelle eſt leur paſſion?

DORANTE.

On dit qu'ils ſont tous deux pleins de préſomption.

HORTENSE.

C'eſt ce que je demande. Il faut que mes couſines
Paroiſſent devant eux mécontentes & chagrines,
Qu'elles ne daignent pas même les regarder.

LISIMON.

On n'aura pas beſoin de leur recommander.

HORTENSE.

Comptez donc ſur mes ſoins, je ſçais par où m'y prendre.
Mais à propos, avant que de rien entreprendre,
Mon mari, ſuis-je libre, & tout m'eſt-il permis?

LISIMON.

Tout ce que tu feras pour servir nos Amis,
Quelque détour hardi, quelqu'effort que tu tentes,
Pour leur faire épouser tes aimables Parentes,
J'approuve tout.

HORTENSE.

Suffit, je vais aller bon train.
Lisette, il faut ici seconder mon dessein.

PHILIDOR.

Ne l'abandonne pas, Lisette, je te prie.

LISETTE.

L'abandonner ? Monsieur, il iroit de la vie,
Que je ne voudrois pas la quitter un moment.

HORTENSE.

Oronte vient, je rentre en mon appartement.
Son aspect ne feroit que me mettre en colere.
Tâchez de le gagner, & qu'il nous laisse faire.
Toi, Lisette, suis-moi, nous allons concerter
Comment dans mon projet il faut nous comporter.

SCENE III.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

HE ! de grace, mon Pere.

ANGELIQUE.

Hé ! je vous en conjure,
N'uſez point envers nous des droits de la nature.
Ne nous contraignez point.

ORONTE.

Ecoutez, mes enfans,
Les dédits ſont chacun de douze mille francs ;
Je ne ſçaurois payer une ſomme ſi forte.
Epouſez ces gens-ci toûjours, que vous importe ?
Allez, une autre fois, je vous choiſirai mieux.

LISIMON.

Le beau raiſonnement !

ORONTE.

L'âge ouvre bien les yeux.
Je ſçaurai deſormais....

LISIMON.

Il en fera de belles.

ORONTE.

Ah c'eſt toi, Liſimon!

LISIMON.

Allez, Meſdemoiſelles,
Laiſſez faire, Monſieur, il ſçaura tout gâter.
Qu'il a fait un beau coup! il doit bien s'en vanter.

ORONTE.

Couſin, je te promets...

LISIMON.

Laiſſez-moi là de grace,
Je ne veux point vous voir.

ORONTE.

Que veux-tu que je faſſe?
Ces dédits...

PHILIDOR.

S'il le faut, Monſieur, nous les payerons.

ORONTE.

Vous les payerez, oh! oh!

LISIMON.

Non, non, vos deux Barons
Valent bien ces Meſſieurs, gardez-les.

ORONTE.

Je vous jure
Que j'en ſuis fort fâché. Meſſieurs, je vous aſſûre,
Par rapport au couſin Liſimon votre ami.

LISIMON.

Autre beau compliment.

ORONTE.

ORONTE.

Oh! j'étois endormi,
Quand je....

LISIMON.

Mais à présent voyant votre sotise,
La reparerez vous?

ORONTE.

Que faut-il que je dise?

LISIMON.

Rien, laissez-nous agir.

ORONTE.

Mais quoi! ne dire rien?

LISIMON.

Non rien, soyez tranquille.

ORONTE.

Allons, je le veux bien.

LISIMON.

Sans payer les dédits vous sortirez d'affaire.

ORONTE.

Faites donc, je m'en vais passer chez mon Notaire.

LISIMON.

N'allez pas lui parler...

ORONTE.

Oh! je n'ai garde, adieu.

SCENE IV.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

Enfin, cher Philidor...

LISIMON.

Bon, voici bien le lieu
De pouſſer des ſoupirs.

DORANTE.

Adorable Angelique...

LISIMON.

A l'autre, détalez.

ANGELIQUE.

S'il faut que je m'explique.

LISIMON.

Vous vous expliquerez... Mais quelqu'un vient ici.
Rentrez.

SCENE V.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE, VALENTIN.

ANGELIQUE.

C'Est le valet de mon pere.

VALENTIN.

Et de vous.

ELISE.

Que veux tu, Valentin ?

VALENTIN.

Ces Meſſieurs vous demandent....
Il ſont dans votre chambre, attendant.

ANGELIQUE.

Qu'ils attendent.

LISIMON.

Non, Couſine, au contraire, il faut les recevoir;
Mais ſi mal, que jamais ils ne veüillent vous voir.

ANGELIQUE.

Nous vous obéirons, Couſin, je vous aſſure.
Sans adieu.

SCENE VI.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, VALENTIN.

LISIMON *arrêtant Valentin.*

VAlentin, dis-moi, par avanture
L'argent te tente-t-il quelquefois?

VALENTIN.

Grandement.
Faut-il le demander? Monsieur, je suis Normand.
Et d'hier seulement j'arrivai de Gascogne.

DORANTE.

Est-ce qu'en ce pays?....

VALENTIN.

Sur un denier l'on rogne.
Notre Gascon sur tout, l'un de ces prétendus
Qui viennent de mon Maître épouser les écus.

PHILIDOR.

Il aime donc l'argent?

VALENTIN.

Vrayment dans le voyage
Il n'a pas dépensé quarante sols, je gage.
Il vivoit aux dépens du sot de Limosin

Avant de nous avoir rencontré ; mais enfin
Depuis ce tems tous deux, sans demander le compte,
Dans chaque hôtellerie ont laissé faire Oronte.
Il a payé par tout, de Poitiers à Bordeaux,
Et de Bordeaux ici. Ces maudits Houberaux...

LISIMON.

Puisque tu les hais tant, & que l'argent te tente,
Tiens, sers leurs deux rivaux qu'ici je te présente,
Tu t'en trouveras bien.

DORANTE *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour commencer.

PHILIDOR *lui donnant de l'argent.*

Accepte encor cela.

VALENTIN.

Je prens sans balancer,
Et je vous veux servir du meilleur de mon ame.

LISIMON.

Tu n'auras seulement qu'à seconder ma femme.
Elle entreprend...

VALENTIN.

Monsieur, quelque dessein qu'elle ait,
Je suis persuadé qu'il aura son effet.
J'ai connu votre femme étant petite fille.
Qu'elle étoit éveillée, & qu'elle étoit gentille !
Malicieuse ! allez, je sçais l'esprit qu'elle a,
Nous nous sommes connus pas plus grands que cela.

LISIMON.

Bon! tu ſerois ſon pere.

VALENTIN.

Oüi, cela pourroit être.
Sa mere m'aimoit fort, je l'ai bien ſçu connoître.
Quand en partant . . .

DORANTE.

Laiſſons d'inutiles diſcours
Qui pour le tems preſent ne ſont d'aucun ſecours,
Et fait nous ſeulement recit de ce voyage,
Peut-être en pourrons-nous tirer quelque avantage.

VALENTIN.

Au ſortir de Paris . . . nous couchâmes à Meaux.

PHILIDOR.

Bon! en Brie. Eſt-ce là le chemin de Bordeaux?

VALENTIN.

Hé! doucement! Monſieur, tous chemins vont à Rome.
Commençons par Poitiers. Dans un logis qu'on nomme . . . .
N'importe. Le Gaſcon avec le Limoſin,
Qui s'étoient accoſtez dés longtems en chemin,
Se trouvant à l'auberge avec Monſieur Oronte,
Nous ſoupons . . . . le Gaſcon nous fait conte ſur conte;
Le Commandeur mon oncle, & le Duc mon couſin,
Ont fait cecy, cela. Que vous dirai-je. Enfin;

La conversation sur les femmes & filles
Vient à tomber. Vraiment j'en ai deux fort gen-
tilles.
Dit mon benêt de Maître, elles valent beaucoup.
En parlant il buvoit toûjours le petit coup,
Ah! que je voudrois bien qu'elles fussent pourvuës,
Elles auront du bien. Si vous les aviez vuës,
Vous en seriez charmez. Elles sont belles... Bon
Il ne faut que vous voir, interrompt le Gascon.
Pour juger qu'elles sont d'une beauté parfaite.
Si vous voulez, Monsieur, c'est une affaire faite,
J'en épouse une. Et moi, dit notre autre hébêté,
Qui jusques là n'avoit encore qu'écouté,
J'épouse l'autre. Allons, à leur santé, beau-pere,
Tope, masse. Voilà comme ils ont fait l'affaire.

PHILIDOR.

Mais ces dédits...

VALENTIN.

Sur l'heure il leur vient du papier.
Mon Maître signe tout, & se laisse lier
Comme un vrai sot qu'il est; il s'en repent, je
pense,
Car ses gendres tous deux remplis d'impertinen-
ces.....
Mais voicy le Gascon; rentrez, & promptement
J'irai vous retrouver dans le même moment.

SCENE VII.

DARDIBRAS, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur, votre valet.

DARDIBRAS.

Tu me vois en colere.

VALENTIN.

Comment donc, & pourquoi?

DARDIBRAS.

Cadédis, ce beau pere
A qui j'ai crû d'abord qu'étoit cette maison,
N'en tient au plus qu'un quart: gens de toute façon
Descendent, montent, vont, viennent, veillent, repoſent,
Et tout ainſi qu'Oronte en maîtres en diſpoſent.
Dans ſon Arche Noé n'eut pas tant d'animaux.
Aux bords de la Garonne à moi ſont vingt Châteaux,
Qui de tout le pays ſont les rares merveilles;
Je les occupe ſeul.

VALENTIN, *bas.*

Avec quelques Corneilles.

DARDIBRAS.

Que dis-tu?

VALENTIN.

Rien, Monsieur.

DARDIBRAS.

Ce qui m'a plus surpris,
C'est le farouche abord de tes belles Iris,
De ces deux Pimbrenons à qui l'on nous destine,
L'une la larme à l'œil, l'autre faisant la mine,
Celle-ci parlant peu, celle-là point du tout,
J'ai beau m'examiner de l'un à l'autre bout,
Je ne reconnois plus, sandis, le goût des femmes,
Moy dont l'aspect toûjours alluma mille flâmes.

VALENTIN.

Cela vous fâche donc?

DARDIBRAS.

Après tout j'étois las
De rencontrer par tout de faciles appas,
J'ignorois la douceur que chacun dit immense
De trouver en amour un peu de résistance.

VALENTIN.

Et vous en trouverez plus que vous ne pensez,
J'ai vû tantôt des gens amoureux, empressez,
Que les filles d'Oronte, (au moins en apparence,)
Ne traitoient point du tout avec indifference.

DARDIBRAS.

Ah! qu'entens-je, où sont-ils?

VALENTIN.

A quatre pas d'ici.

DARDIBRAS.

Il faut s'inſtruire à fond de cette affaire-ci.
Mais toi qui ſert Oronte, avant votre voyage
Quelle conduite avoient ſes filles ?

VALENTIN.

Mais . . . très-ſage ;
J'en puis répondre, au moins tant que j'en ai pris ſoin.
Mais je ne dirai pas depuis que j'en ſuis ſoin,
Que quelques ſuborneurs . . . . ces gens là, par exemple.

DARDIBRAS.

Rentre dans la maiſon, examine, contemple,
Sois ſincere ſur tout, & compte après ſur moi,
Je ferai ta fortune, & j'en jure ma foi.
Je te l'ai déja dit.

VALENTIN.

Monſieur, laiſſez-moi faire.

Bas.

Entrons chez Liſimon pour mettre en train l'affaire,
Et ſçachons les projets de ſa femme.

SCENE VIII.

DARDIBRAS *ſeul.*

A Prés tout,
Il faut examiner ceci de bout en bout.
Si Valentin dit vrai, ſandis, quelle vergogne
Va tomber déſormais ſur toute la Gaſcogne!
Si l'un des nourriſſons qu'elle eſtime le plus,
Si Dardibras ſe trouve au nombre des cocus!
Maris à qui j'ai tant donné de jalouſie,
Triomphez, à mon tour j'en ai l'ame ſaiſie.
Maudit dédit par qui j'ai ſçû trop m'engager . . .
Mardi je ſuis bien fou, je n'ai qu'à déloger.
Mais je n'ai pas le ſol, & ce credule pere,
Ne laiſſe pas toujours de m'être neceſſaire,
Il fournit aux dépens. Mais que vois-je en ces lieux?
Une divinité qui me deſcend des Cieux,
Sans doute, je n'ai vû jamais telle merveille.
Pour ſçavoir qu'elle elle eſt, prêtons un peu l'oreille.

SCENE IX.

HORTENSE *faisant la petite fille innocente*, LISETTE, DARDIBRAS,

HORTENSE *en niaise.*

Oui, je veux retourner tout à l'heure au Couvent.

LISETTE.

Du moins goûtez un peu du monde auparavant.

HORTENSE.

Moi, rester dans le monde? hélas qu'y puis-je faire,
Après avoir perdu dans un an pere & mere?

LISETTE.

Sans pere ni sans mere on y reste fort bien,
Quand on a comme vous cent mille écus de bien.

DARDIBRAS *à part.*

Peste quel héritage?

LISETTE.

Et votre tuteur même,
Votre oncle qui vous montre une tendresse extrême,
Doit-il pas vous résoudre à rester parmi nous.

Ma niéce, vous dit-il, choisissez un Epoux,
Quand il seroit sans bien, qu'il soit noble & vous plaise,
Du choix que vous ferez je serois toûjours aise.

HORTENSE.

Pour les hommes j'ai pris trop grande aversion.

LISETTE.

Comment avoir pour eux la moindre passion?
Vous n'en vîtes jamais. Dès votre tendre enfance
Vous êtes au Convent. Depuis huit jours je pense,
On vous a fait sortir pour venir en ces lieux
D'un pere trépassant recevoir les adieux.
Quels hommes!....

HORTENSE.

J'ai vû ceux qui venoient voir mon Pere.

LISETTE.

Et qui, ses Medecins & son Apoticaire?
Pour donner de l'amour voilà de belles gens,
Il sont faits pour les morts & non pour les vivans.

HORTENSE.

Les hommes sont-ils pas tous faits de même sorte?

LISETTE.

La peste que nenni, la difference est forte.

HORTENSE.

Quelle est la bonne espece?

LISETTE.

En voici le portait.
Le sourcil bien marqué, l'œil vif, le nez bien fait,

Le corps droit, toutefois tant soit peu sur la hanche,
Et que la tête aussi sur l'épaule un peu panche,
C'est le bon air, la jambe & les pieds bien tournez;
Le chapeau sur l'oreille & tantôt sur le nez,
L'Estomach débraillé, la main dans la ceinture,
Et l'esprit enjoüé.

HORTENSE.

L'agréable peinture.

LISETTE.

Si vous voyez un homme approchant de cela.
Hem?

HORTENSE.

Que je l'aimerois, Lisette!

DARDIBRAS *se presentant.*

Me voilà.

HORTENSE.

Ah! fuyons.

DARDIBRAS *courant après.*

Arrêtez, adorable Orpheline.

HORTENSE.

Non, Lisette, rentrons..... Mais il a bonne mine,
Demeurons un moment pour le considerer.

DARDIBRAS.

Je ressemble au portrait, & veux vous adorer,
Belle Enfant..... je suis tel que vôtre oncle souhaite,

Noble.....

HORTENSE.

Il nous écoutoit, que dirons-nous Liſette ?

LISETTE.

Je dirai qu'en Monſieur vous trouvez un tréſor, Noble....

DARDIBRAS.

Quand vous auriez trouvé mon péſant d'or, Vous auriez moins trouvé.

HORTENSE.

Je ſens un trouble extrême.... Je voudrois bien ſçavoir comme on dit que l'on aime.

DARDIBRAS.

Trop aimable innocente.

LISETTE

On ne dit point cela ; Une fille avoüer la tendreſſe qu'elle a !

DARDIBRAS.

Pourquoi ? laiſſez-la dire.

LISETTE.

Un ſemblable langage Ne ſe doit point tenir avant le mariage.

HORTENSE.

Mariée ? on dit donc que l'on aime.

LISETTE.

Fort bien, Une femme le dit quand il n'en eſt plus rien.

HORTENSE.

Ah ! que je le dirai.

DARDIBRAS.

Son air naïf m'enchante.
Je n'ai jamais senti d'ardeur plus violente.

HORTENSE.

Et moi je n'ai jamais senti ce que je sens.
Certain je ne sçais quoi me trouble tous les sens,
Vous en êtes la cause.

DARDIBRAS.

Ah ! Ciel, je m'extasie,
Je goute le Nectar ensemble & l'Ambroisie,
Contemplant ses appas, entendant ses discours.

LISETTE.

Couronnons promptement de si promptes amours.

DARDIBRAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

HORTENSE.

Instruis nous-en, Lisette.

LISETTE

Il faut parler à l'Oncle, & votre affaire est faite,
Le bon-homme sera charmé de votre choix :
Allons-y de ce pas, & parlons lui tous trois.
Mais que lui dirons-nous, & quel nom est le vôtre?

DARDIBRAS.

Il est l'amour d'un sexe & la terreur de l'autre,
Me nommant je suis sûr de son consentement,
De tout notre païs mon nom est l'ornement,

Dardibras.

Dardibras ! Sur la terre on ne trouve point d'homme
Que ce nom m'intimide ; alors que je me nomme,
Il m'étonne moi-même.

HORTENSE.

Il ne me fait point peur,
Au contraire, ce nom redouble mon ardeur.

SCENE X.

DARDIBRAS, HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

JE viens vous avertir que la Fille d'Oronte,
Votre Maîtresse....

DARDIBRAS.

O Ciel !

LISETTE.

Que dit-il ?

DARDIBRAS.

C'est un conte
Qu'il vient....

VALENTIN.

Non par ma foi c'est une verité,
Votre femme future....

DARDIBRAS.

Ah ! me voilà gâté.

VALENTIN.

Un homme à ſes genoux....

DARDIBRAS.

Maraut, veux-tu te taire.

LISETTE.

Quoi ! vous aimez ailleurs ? bon Dieu, qu'allois-je faire ?

Rentrons vite, Monſieur n'eſt pas ce qu'il nous faut.

DARDIBRAS.

Ecoutez-moi.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS.

Que je ſois un maraut....

LISETTE *à Hortenſe,*

Rentrez dans le Convent pour toute votre vie,
Plûtôt que de ſouffrir....

HORTENSE.

Je n'en ai plus d'envie,
Je ne veux point quitter ce Monſieur-là.

LISETTE.

Comment !

HORTENSE.

Je ne veux point ſans lui rentrer dans le Convent.
Qu'il s'y mette avec moi.

LISETTE.

Mais vous rêvez, je penſe.

DARDIBRAS.

Hé! ne la grondez point.

LISETTE.

Oh, quelle extravagance!
Au Convent avec vous!

VALENTIN.

Il eſt bon là, ma foi.

LISETTE.

Un homme!

VALENTIN *chantant.*

Ce ſeroit pour tout le Convent.

DARDIBRAS.

Quoi?
Tu chante malheureux!

VALENTIN.

C'eſt une chanſonnette,
Monſieur, que l'on m'apprit quand je fus en retraite.

LISETTE.

Ça, Monſieur, en deux mots il faut nous parler net.
Vous êtes engagé.

DARDIBRAS.

Rien n'eſt encore fait.

VALENTIN.

Monſieur n'a qu'un dédit.

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

De quoi vas-tu l'inſtruire,
Tais-toi ; ton zele ici ne fait rien que me nuire.
à Hortenſe.
J'ai fait avec Oronte, ainſi qu'il vous le dit,
Un papier griffonné maniere de dédit.

VALENTIN.

De quatre mille écus !

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

C'eſt donc pour me déplaire
Que tu.....

VALENTIN.

Vous oubliez la moitié de l'affaire,
Je vous fais ſouvenir autant que je le puis.

DARDIBRAS.

Je m'en ſouviens ſans toi. Je ne ſçais où j'en ſuis.

LISETTE.

Monſieur, ſi vous pouvez r'avoir votre promeſſe,
Vous pourrez obtenir la main de ma Maitreſſe,
Auſſi facilement que vous avez ſon cœur.

DARDIBRAS.

Ah ! c'eſt en quoi je mets mon ſouverain bonheur.

LISETTE.

Ne paroiſſez donc plus que dégagé d'Oronte.
Ma Maitreſſe n'a pas mérité qu'on l'affronte,
Elle eſt jeune.

DARDIBRAS.

Je vais contenter vos ſouhaits.

Adieu.

HORTENSE,

Je ne veux plus vous quitter desormais,

DARDIBRAS.

Je vais trouver Oronte; & quoiqu'il en advienne,
Retirer ma parole & lui rendre la sienne.

LISETTE.

Mais sur tout le secret.

DARDIBRAS.

Comment? vous mocquez vous?
Demander du secret aux Gascous, Cadebions,
Si nous n'en avions pas nous troublerions les Villes,
On n'y verroit jamais de ménages tranquilles.

HORTENSE.

Vous me quittez ainsi?

DARDIBRAS *à Valentin.*

Elle va bien pleurer.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS *à Lisette.*

Si mon départ va la désesperer?

LISETTE.

Ne craignez rien.

HORTENSE.

Restez.

DARDIBRAS.

A regret je vous quitte,

Mais enfin, belle Enfant, j'en reviendrai plus vite.

HORTENSE.

Ne tardez pas.

DARDIBRAS.

Je vole .... *à part.* Informons-nous pourtant,
Si les cent mille écus ſont en argent comptant.

SCENE XI.

HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

HORTENSE.

VOilà le plus fort fait. Il eſt encore à craindre
Qu'il ne demande ... Mais nos voiſins ſçauront feindre,
Ils ſont tous prevenus, j'ai fait prendre ce ſoin.
Mon mari doit paſſer pour mon oncle au beſoin.
Enfin j'ai ſçû prévoir juſques au moindre obſtacle,
Car duper un Gaſcon au moins c'eſt un miracle.
Il ne peut faire un pas, il ne peut dire un mot,
Que nous ne le ſçachions, on le ſuit. L'autre ſot...

VALENTIN.

Sorti de l'arriere-ban la campagne paſſée,

Il en fut, m'a-t-on dit, la fable & la riſée.
Sans eſprit, toutefois il ſe croit beau garçon:
Il a de l'amour propre autant que le Gaſcon.

HORTENSE.

Tant mieux nous le tenons.

VALENTIN.

Ça rendez moi juſtice.
N'ai-je pas comme il faut ſecondé l'artifice,
Comme vous le vouliez aidez votre deſſein?

HORTENSE.

Fort bien, mais concertons pour notre Limoſin
Quel piege nous tendrons.

VALENTIN.

Ah! le voila, je penſe,
L'autre de ſon bonheur aura fait confidence
S'ils ſe ſont rencontrez. Que Diable dirons nous!

HORTENSE.

Changeons de batterie.

VALENTIN.

Il vient, éloignez-vous.

SCENE XII.

FATIGNAC, VALENTIN, HORTENSE, & LISETTE *au fond du théatre.*

VALENTIN. *à part.*

Il me paroît chagrin.

FATIGNAC.

Peste soit du beau-pere.
Je voudrois pour beaucoup que ce fût à refaire.

VALENTIN.

Qu'avez vous, Monsieur ?

FATIGNAC.

J'ai que je suis fâché.
J'ai fait avec Oronte un fort mauvais marché.
Sa larmoyeuse Elise, & sa sombre Angelique,
Quoique jeunes, n'ont rien cependant qui me pique,
Je ne les aiment point, elle pleurent toûjours,
Et je n'ai jamais vû de si tristes amours.
On disoit à Paris les filles si joyeuses.

HORTENSE. *pleurant & contrefaisant la veuve.*

Ah !

FATIGNAC.

FATIGNAC.

Qu'est-ce que j'entens ? encore des pleureuses ? Je pense qu'il en pleut.

HORTENSE.

Perdre un époux cheri.

VALENTIN.

C'est une Veuve qui....

FATIGNAC.

Qui n'a plus de mari ?

VALENTIN,

A peu près : on la voit se lamenter sans cesse.

FATIGNAC.

Elle est ma foi jolie avec cette tristesse.

VALENTIN.

Monsieur, je n'aime point à voir pleurer les gens; Eloignons-nous.

FATIGNAC.

Dis-moi, loge-t-elle ceans ?

VALENTIN.

Vraiment cette maison, & si grande & si belle, Est un de ses effets.

FATIGNAC.

Mais, Oronte. ?....

VALENTIN.

Tient d'elle Un simple appartement.

FATIGNAC.

Hé ! le crasseux.

HORTENSE *sanglotant.*

Helas!
Je ne te verrai plus.

FATIGNAC *pleurant.*

Ses pleurs ont tant d'appas,
Que je crois que j'en pleure.

VALENTIN. *feignant de pleurer.*

Et moi je fonds en larmes,
Que ce sexe sur nous a de puissantes armes!
Ma foi sortons d'ici, pourquoi nous chagriner?
Elle n'a que des pleurs Monsieur à nous donner,
Car les vingt mille francs qu'elle a de bonne rente,
Elle les garde bien.

FATIGNAC.

Vingt mille?

VALENTIN.

Prés de trente.
Que ne les donne-t-elle à vous ou bien à moi,
On la consoleroit de bon cœur.

FATIGNAC.

Oüi ma foi,
Moi sur tout. Ah! jarni, si je pouvois lui plaire!
J'ai charmé vingt guenons, sans dessein de le faire;
Ah! qu'il vaudroit bien mieux à present....

HORTENSE.

Cette nuit
J'ai vû ce cher époux qui sans cesse me suit.

Mais dans trop de plaiſir ce ſouvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un ſonge,
Auſſi beau que celui de Thyeſte.

L'un des plus beaux endroits de la Tragedie d'Atrée & Thyeſte.

FATIGNAC.

Comment ?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux ſi charmant ?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà ſon air, ſa grace,
C'eſt lui-même. C'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons juſqu'où va ſa douleur,
Je veux me laiſſer faire. Hé n'ayez point de peur.

(*Hortenſe feint de s'evanoüir, & ſe panche ſur Liſette.*)

Je vous aime.... A ce mot je penſe qu'elle pâme !

VALENTIN.

Monſieur, c'eſt le défunt qui trouble encor ſon ame.

FATIGNAC.

Dans cette pamoiſon on diroit qu'elle dort.
Que diantre, votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

LISETTE.

Vous le voyez, Monſieur.

HORTENSE, *le tirant rudement.*

Cher ombre reſte encore,
N'échappe pas ſi-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas, je ſuis trop attendri.

HORTENSE, *comme en ſurſaut.*

Ah! je reviens à moi, ce n'eſt point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que cela fait?

HORTENSE.

Mais quelle reſſemblance!
T'en ſouvient-il, Liſette?

LISETTE.

Oüi, j'en ai ſouvenance.
Mais Monſieur eſt mieux fait que n'étoit votre Epoux.

FATIGNAC.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour nous.

HORTENSE.

Lisette, je me trouve en un desordre étrange.

VALENTIN *à Fatignac, bas.*

Si la Veuve, Monsieur, pouvoit prendre le change,
Souvenez-vous de moi.

FATIGNAC *à Hortense.*

Vous avez des appas....
Hé bien.... le mort est mort... & je ne le suis pas.
Laissez là le défunt, puisqu'il n'est plus en vie,
Il ne reviendra pas, il n'en a pas d'envie,
Prenez-moi, je suis vif, alerte, gai, fringant,
Mais un trépassé laid....

HORTENSE.

Vous lui ressemblez tant,
Que sans aller plus loin, qui que vous puissiez être,
Je fais votre fortune.

LISETTE.

Eh quoi! sans le connoître?

FATIGNAC.

De quoi vous mêlez-vous? je suis Baron, d'abord,
Quand on plaît à Madame, & qu'on ressemble au mort,
En faut-il davantage? & si de ma fortune
Elle veut prendre soin.

HORTENSE.

Vous êtes importune.
Quand Monsieur n'auroit pas la qualité qu'il a,

Il suffit que je l'aime.

FATIGNAC.

Il ne faut que cela.

Mais pour vous contenter & faire mon éloge,
Mon nom est Fatignac, & mon païs Limoge.

HORTENSE.

Qu'entens-je ?

LISETTE.

Fatignac ! quoi Monsieur, c'est donc vous,
Qui d'Angelique ici venez être l'Epoux ?
Vous vouliez nous tromper avec votre air si sage.
Avez-vous ce cœur-là, petit cruel ?

FATIGNAC.

J'enrage.

LISETTE.

Vous avez un dédit !

FATIGNAC.

Hé bien : je le payerai ;
Et devant vous tantôt je le déchirerai.
Il tire le dedit de sa poche.
Voilà toûjours celui d'Oronte, chere Veuve.
De ma sincerité il faut une autre preuve,
Faites de ce papier tout ce qu'il vous plaira.

HORTENSE

Dédaignant de prendre le dedit.
Cela suffit.

LISETTE, *l'arrachant.*

Donnez, on l'examinera

FATIGNAC.

Oh ! ça donc, c'eſt donc fait ?

HORTENSE.

Hé ! oüi, je vous épouſe.
Dût la fille d'Oronte en devenir jalouſe ;
Dûſſent mes héritiers cent fois en enrager,
Je vous donne mon bien.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Il faudra partager ;
Au moins.

FATIGNAC, *à Valentin bas.*

Ah ! nous verrons.

HORTENSE.

Que tout ceci ſe paſſe
Sans qu'on en ſçache rien épargnez-moi de grace ;
Epargnez ma foibleſſe.

FATIGNAC.

Allez, je ſuis diſcret.
Tenez, je dis toûjours ce que je n'ai pas fait ;
Ce que j'ai fait, jamais, car j'en ai fait de belles
Au moins, & dans Limoge avec des Demoiſelles,
Tout le monde le ſçû, mais je n'en ai dit rien ;
Je ſuis des plus ſecrets.

HORTENSE.

Hé ! vous faites fort-bien.

FATIGNAC.

A quoi bon divulguer les faveurs que l'on donne ;
J'aimerois mieux jamais n'en donner à perſonne.

HORTENSE.

J'entens quelqu'un. Je rentre en mon appartement.
Vous viendrez m'y trouver dans le même moment,
J'envoyrai Valentin qui sçaura vous conduire.

SCENE XIII.

FATIGNAC, DARDIBRAS.

FATIGNAC.

C'Est le Gascon, je vais de tout ceci l'instruire;
J'ai promis cependant de garder le secret,
Mais il est mon ami, de plus homme discret.

DARDIBRAS.

Ah fortuné mortel! ah douceur sans seconde!
Cher Fatignac, tu vois le plus content du monde.

FATIGNAC.

Vôtre contentement n'égale pas le mien;
Les Rois auprès de moi maintenant ne sont rien.

DARDIBRAS.

Les Dieux portent envie à mon bonheur suprême;
En un mot, cher ami, l'on m'aime autant que j'aime.

FATIGNAC.

Et moi, l'on m'aime plus que je n'aime, & pourtant

J'aime beaucoup. Enfin je suis plus que content,
Consoler l'affligée !....

DARDIBRAS.

Enseigner l'ignorante !

FATIGNAC.

Que j'aurai de plaisir !

DARDIBRAS.

Félicité charmante !
Une jeune Orpheline avec cent mille appas,
Avec cent mille écus se jette entre mes bras.

FATIGNAC.

Une Veuve très belle en m'épousant m'apporte,
Avec autant d'appas une somme aussi forte.

DARDIBRAS.

Que les filles d'Oronte ont de minces attraits,
Près de la mienne !

FATIGNAC.

Hé ! si les attraits,... les plus laids.

DARDIBRAS.

A cet aimable Enfant je vais rendre visite.

FATIGNAC.

Moi de même à ma Veuve.

DADIBRRAS.

Adieu donc je te quitte.

FATIGNAC, *à part.*

Ne nous éloignons pas.

DARDIBRAS, *à part.*

Bon ! demeurons ici.

FATIGNAC *à part, appercevant Hortense.*
Ah ! jarni, la voilà.

DARDIBRAS *à part, l'appercevant aussi.*
Cadédis, la voici.

SCENE XIV.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE *au fond du Théatre.* VALENTIN.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

PAr l'eſcalier á gauche il vous faut monter vîte
Tout en haut, & dans peu l'on vous y rend viſite ;
Vôtre Veuve. . . .

FATIGNAC.
J'entens, j'y monte promptement.

SCENE XV.

DARDIBRAS, HORTENSE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Dardibras.*

JE vous en ai défait assez adroitement.
L'Orpheline venoit, j'ai crû....

DARDIBRAS.

Je t'en rends grace.
Laisse-nous.

SCENE XVI.

DARDIBRAS, HORTENSE.
en niaise.

DARDIBRAS.

MAintenant que faut-il que je fasse,
Belle Enfant ? j'ai rompû cet important dédit,
Oronte de la somme un an me fait crédit,
J'ai donné mon billet qu'il a bien voulu prendre.

Il vouloit cependant me retenir pour gendre,
Mais enfin c'en eſt fait. J'ai vû vôtre Oncle auſſi.

HORTENSE.

Hé! que vous a-t-il dit?

DARDIBRAS.

Bon, mon neveu par ci
Et mon neveu par là, ſa joye eſt ſans pareille.
Ma figure & mon nom ont fait d'abord merveille.

HORTENSE.

Et comment l'avez-vous rencontré?

DARDIBRAS.

Par hazard.
Des gens me l'ont montré. Peſte c'eſt un gaillard.
Il eſt tout jeune encor. Cependant de ſa vie
Il ne veut prendre femme, il n'en a point d'envie.
Il nous laiſſe ſon bien juſqu'au dernier denier.

SCENE XVII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE.

FATIGNAC *essoufflé.*

Valentin est plaisant, il m'envoye au grenier.

Apperçevant Hortense & Dardibras.

Mais que vois-je ?

DARDIBRAS.

Tu vois l'agreable Orpheline,
Ami, que mon bonheur aujourd'hui me destine.

FATIGNAC.

C'est ma Veuve.

DARDIBRAS.

Ta Veuve.

FATIGNAC.

Hé ! oui vraiment ce l'est.

DARDIBRAS.

Parce qu'elle est en deüil ? peste soit du benêt.

FATIGNAC.

Je ne suis point benêt, c'est ma Veuve elle-même...

DARDIBRAS.

Seroit-il donc possible, & que par stratagême....

Pour rompre les dédits .... Ah, quelle trahiſon !
Vous oſez à votre âge attraper un Gaſcon !

FATIGNAC.

Bien plus un Limouſin !

DARDIBRAS.

Ah ! quelle perfidie !

HORTENSE *riant.*

Ah ! ah ! ah !

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie,
Etes-vous fille ?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Etes-vous veuve ?

HORTENSE *riant.*

Non.

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre ?

HORTENSE *le contrefaiſant.*

Hé ! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes-vous donc ?
De Monſieur ou de moi vous trahiſſez la flâme,

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment ?

SCENE XVIII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON.

LISIMON.

Bon jour ma femme.

DARDIBRAS.

En voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari c'eſt vous?

DARDIBRAS.

Il étoit tantôt l'oncle, à preſent c'eſt l'époux.
Et fille, & veuve, & femme, & Diable qui t'emporte,
Viſage a-t-il jamais changé de cette ſorte!
Innocente, affligée, enjoüée, eſt-ce aſſez?

SCENE DERNIERE.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, HORTENSE, LISETTE, DARDIBRAS, FATIGNAC, VALENTIN, ELISE, ANGELIQUE.

DARDIBRAS, *à Oronte.*

AH ! beau-pere futur.

ORONTE.

Ah ! mes gendres paſſez.

FATIGNAC *à Oronte.*

Vous étiez donc auſſi de cette manigance.

DARDIBRAS

Dans peu nous en ſçaurons marquer notre vengeance.

HORTENSE *à Dardibras & à Fatignac.*

Ne vous fâchez point tant, Meſſieurs; il eſt permis
Contre tous en tout tems de ſervir ſes amis.

Montrant Philidor & Dorante.

Ces Meſſieurs ſont les miens, ils aiment mes Couſines.

DARDIBRAS,

DARDIBRAS.

Fort bien, beau-pere, époux, amis, voisins, voisines,
Nous trompoient, qui payera ?....

ORONTE.

Je vous rends vos écrits,
Et vous fais reconduire où je vous avois pris
A mes frais & dépens.

DARDIBRAS.

J'y consens avec joye,
Et ne crois pas qu'ici de long-tems on me voye.
Je retourne au pays.

VALENTIN.

Je vous y conduirai
Monseigneur Dardibras.

DARDIBRAS.

Je te retrouverai
Quelque part.

FATIGNAC.

Ah coquin ! si tu viens à Limoge,

VALENTIN.

Monsieur, en arrivant c'est chez vous que je loge.

DARDIBRAS *à Philidor & à Dorante.*

Adoucias, Messieurs les fortunez époux,
Les femmes de Paris en sçavent trop pour nous.

FATIGNAC.

C'est bien: dit Moi je vais dans l'un de nos villages
Planter des choux. Adieu la femme aux trois visages.

ORONTE *à Philidor & à Dorante.*

Meſſieurs, ſans compliment, mes Filles ſont à vo
Je vous les donne, entrons & réjoüiſſons-nous.

FIN.

L'AMOUR DIABLE

COMEDIE

Représentée en 1708.

ACTEURS.

FOLIDOR, Soufleur.
ELISE, Femme de Folidor.
HORTENSE, Fille de Folidor & d'Elise.
FRANCILLON, jeune Ecolier, Fils de Folidor & d'Elise.
LEANDRE, Amant d'Hortense.
POLYCRASSE, Precepteur de Francillon.
NERINE, Suivante d'Hortense.
VALENTIN, Valet de Leandre.
MUSICIENS & MUSICIENNES.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Folidor.

L'AMOUR DIABLE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, NERINE.

NERINE.

Olà plus de dix fois que je vais, que je viens,
Personne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrins sont les miens,
Les mesures sans doute auront été mal prises ;
Car Léandre m'écrit qu'à huit heures précises

On perce son plancher parce qu'il le veut bien ;
On ne lui donne pas cent Loüis d'or pour rien.

HORTENSE.

Et si mon Pere vient dans le tems que Léandre...

NERINE.

Non, non, ne craignez point qu'il vienne vous surprendre,
Il s'est couché si tard qu'il est encore au lit.

HORTENSE.

Qu'est-ce donc qu'il fit tant hier au soir ?

NERINE.

Ce qu'il fit ?
Il se mit à souffler, il fondit nos mouchettes,
Ne trouvant sous ses mains cuillieres ni fourchettes.
Il avoit avec lui le petit Francillon,
Qui l'aidoit à souffler.

HORTENSE.

Mon petit frere ? bon !
Tu te mocques.

NERINE

Ma foy, votre Pere commence
A l'instruire déja de sa belle Science.
Il lui montre comment par regle & par raison
Il faut un jour....

HORTENSE.

Fort bien ! ruiner sa maison.
Objet de mille foux, Pierre Philosophale,
Hélas ! qu'à mon repos tu te trouves fatale.

Que

Que mon Pere eſt cruel !

NERINE.

Ou bien fou. Les eſprits
L'occupent tellement & les jours & les nuits,
Qu'il perd le ſien. Ma foi c'eſt un viſionnaire.
Il fait venir chez lui Léandre & le Notaire,
Ses amis, ſes parents ; en un mot le Contrat
Etoit prêt à ſigner, lorſqu'il lui prend un rat.
Quoique Leandre eût fait de très-grandes dépenſes,
Il contremande tout, feſtin, muſique, danſes.
Et pourquoi tout cela ? Parce que par malheur
Il venoit de manquer le degré de chaleur.
Bien plus, il fait ſerment qu'il n'aura point de gendre,
Qu'il n'ait achevé l'œuvre.

HORTENSE.

Et je jure à Léandre,
Que ſi mon Pere encor differe à l'accepter,
Pour me donner à lui je ſcaurai tout tenter ;
Que je ſuivrai ſa bonne ou mauvaiſe fortune.

NERINE.

Ce ſera fort bien fait. Dés ce ſoir ſur la brune,
Sans avertir perſonne & ſans prendre congé,
Un bon enlevement ... & tout eſt délogé.

HORTENSE.

Dés ce ſoir ?

NERINE.

Pourquoi non ? Madame votre Mere,

Sçaura bien tenir tête à Monſieur votre Pere.
Elle eſt maîtreſſe femme alors qu'elle s'y met.
Propoſons lui. Gageons qu'elle vous le permet.

HORTENSE.

Il faut l'en avertir ; mais je crains pour Léandre.

NERINE.

Notre ami Valentin ſçaura tout entreprendre.

HORTENSE.

Quel eſt ce Valentin ?

NERINE.

C'eſt un garçon bien fait ;
Que depuis peu Léandre a choiſi pour valet ;
C'eſt un ruſé manœuvre. Et c'eſt un avantage,
Que votre Pere encor n'ait point vû ſon viſage ;
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nerine, que Léandre a peu d'empreſſement !
Hé ! ne devroit-il pas.. Mais la trappe remuë.

(*La trape s'ouvre*)

NERINE.

Ce ſont eux.

HORTENSE.

De frayeur je ſens mon ame émuë

NERINE.

Et moi d'amour, Madame.

SCENE II.

LEANDRE, HORTENSE, VALENTIN, NERINE.

VALENTIN, *sortant de la trappe avec Léandre.*

ENfin nous y voici.
Hé bien, qu'eſt-ce ? comment ſe porte-t'on icy ?

LEANDRE.

Enfin aprés un mois je vous revois, Hortenſe.
Que ce moment tardoit à mon impatience !
Non, je ne ſonge plus à mes chagrins paſſez ;
Et quelque deſeſpoir. . . .

VALENTIN.

Ah ! comme vous jaſez ?
Nous ſommes par machine entrez céans ; peut-être
On nous fera tous deux vôler par la fenêtre,
Allons d'abord au fait.

LEANDRE.

Vous ne me dites rien ?
Hortenſe, votre amour n'eſt pas égal au mien.

HORTENSE.

De plus d'une façon l'amour ſe fait connoître.

Dans vos transports charmans le vôtre sçait paroître ;
Et moi, lorsque je crains que dans notre entretien.

VALENTIN

Suffit. Vous nous aimez, & nous le sçavons bien.
Nous avons entendu, cachez sous cette trape....

NERINE.

On entend de là-bas ?

VALENTIN.

Pas un seul mot n'échape.
Tiens, Madame a juré de se donner à nous,
Si l'on nous refusoit plus long-tems pour Epoux.
Toi....

NERINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu justice,
Tu m'as trouvé bien fait.

NERINE.

Mais par quelle malice.
Nous faire tant languir ?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé
A crouſtiller là-bas les restes du soupé.
Nous avons travaillé la nuit comme le Diable,
Et bû.... Nos ouvriers sont encor sous la table,
Je les ay bien grisez.

NERINE.

Pourquoi donc ce matin
Boire encor ?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin,
Toutes pleines là-bas.

LEANDRE.

Toujours parler de boire ?
Et l'affaire . . .

VALENTIN.

Elle eſt faite, & vous m'en pouvez croire

HORTENSE.

Quelle affaire ?

VALENTIN.

Un moyen pour ſervir votre amour,
Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LEANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réüſſiſſe,
Lorſque par un enfant ſe conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant ?

LEANDRE.

Francillon votre frére.

HORTENSE.

Comment ?

VALENTIN.

Inſtruit que votre Pere avoit fait un ſerment
De ne point marier abſolument ſa Fille,

Qu'il n'eût, en faisant l'or, enrichi sa famille ;
Jugeant de son esprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fausser son beau ferment,
J'ai gagné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ses yeux briller quelques pistoles.
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor ?

VALENTIN.

J'ai mis entre ses mains un certain lingot d'or,
Que m'a donné Monsieur : & notre petit Drôle,
Suffit, il est instruit, & fera bien son rôle.
Votre Pere croira.....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet.
Mais si malgré tes soins il n'avoit point d'effet ?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me lasse,
Et je pourrai joüer cent tours de passe-passe,
Par cette trape-là ; nous sommes avancez,
La tranchée est ouverte, une fois, c'est assez.
Et comme le bon-homme a plus d'une folie,
Qu'il aime la Musique autant que la Chimie,
Au tems du dénouëment ; avec une chanson,
S'il se fâche, on sçaura le mettre à la raison.
Sauterot a mandé ses amis, ses amies,
Tous gens de l'Opera, dont les voix sont jolies,
Ils doivent se trouver ici tantôt.

LEANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Voyez-vous bien, Monsieur, qu'on n'a négligé rien.

NERINE.

Aussi sommes-nous sûrs d'une ample récompense.
Mais j'entens quelque bruit.

HORTENSE.

C'est mon Frere, je pense.

SCENE III.

HORTENSE, NERINE, LEANDRE, VALENTIN, FRANCILLON.

VALENTIN.

HE bon-jour, Francillon.

FRANCILLON.

Ah! Messieurs les Amans;
Je vous croyois dehors, & vous êtes dedans,
Est-ce que vous auriez enfoncé notre porte?
La serrure pourtant en est rudement forte.
Non seulement la nuit, mais encore le jour.

Notre Pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pere,
Parce qu'il hait ma Sœur, quand il eſt en colere,
Il lui donne par-ci, par-là quelque ſoufflet;
Et moi, parce qu'il m'aime il me donne le foüet.

LEANDRE.

Il eſt doux ſont égal, qu'il aime, ou qu'il haïſſe.

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus eſſuyer ſon caprice,
Je me laſſe de voir ſon ménage de chien,
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bien.

FRANCILLON.

Il ſemble né pour faire enrager fils & fille.
Mais qui peut donc avoir mis dans notre famille
Ce Pere-là?

VALENTIN.

Laiſſons votre Pere en repos.

FRANCILLON.

Qu'il nous y laiſſe, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos,
Peut-on ſçavoir de vous, ſi....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire.

LEANDRE.

Et de quand?

FRANCILLON.

D'hier au ſoir.

LEANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi je ne ſçais pas, car j'allay me coucher.
Mais je ne penſe pas qu'il ait dû ſe fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit.

VALENTIN.

Contez-nous cette hiſtoire ?

FRANCILLON.

Hier au ſoir le ſachant dans ſon Laboratoire ;
J'y monte, & ſur le feu j'y vois un des creuſets ;
Où d'ordinaire il fait ſes plus hardis eſſais.
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre choſe
Dont d'inſtant en inſtant il redoubloit la doſe,
Je m'approche & je ſouffle. Ah ! le joli garçon,
Dit il, nous en ferons quelque choſe de bon.
Je faiſoit l'innocent, en ſongeant en moi-même,
Comment je pourrois mettre à bout le ſtratagême.

VALENTIN.

Aprés.

FRANCILLON.

Ayant ſoufflé trois bons quarts d'heure & plus,
Mon Pere las de voir ſes efforts ſuperflus,
Entre en ſon cabinet bruſquement, ſans rien dire ;
Je l'entens parler ſeul, aprés je l'entens lire ;
Mais il liſoit des mots que je ſerois dix ans.

A retenir. Enfin, ſans perdre plus de tems,
Je vous prens le creuſet avecque des pincettes,
J'en renverſe l'argent ; & puis ces choſes faites,
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort bien.
Il fut fondu d'abord.

FRANCILLON.

Bon, preſque en moins de rien.
Mon Pere s'en revint murmurant en lui-même ;
Les yeux tout égarez, & le viſage blême.
Il approche du feu.

VALENTIN.

Sçut-il s'appercevoir ? . . .

FRANCILLON.

Ma foi, je lui donnai ſur le champ le bon ſoir,
Et ne vis point la ſuite. Oh ça, mon cher Beau-frere,
J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE.

En voici le ſalaire,
Trois Loüis, & dans peu je ſçaurai vous prouver...

FRANCILLON.

Quand ils ſeront mangez, j'irai vous retrouver.
(*Il s'en va, & revient ſur ſes pas*)
Penſons mon Precepteur.

LEANDRE.

Quoi ? Monſieur Polycraſſe ?

FRANCILLON.

Lui-même.

HORTENSE.

Juste Ciel !

LEANDRE.

Que faut-il que je fasse ?

VALENTIN, *voulant rentrer dans la trape.*

Rentrons. Mais il nous voit.

SCENE IV.

LEANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NERINE.

POLYCRASSE.

Ici que faites-vous ?

Quoi, dans la bergerie on enferme les loups ?

LEANDRE.

Monsieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles !

De quoi nous servent donc les portes & les grilles,

Si ces loups ravissans sont parmi nos troupeaux ?

VALENTIN.

Nous ne sommes point loups, nous sommes des agneaux.

(lui présentant une bourse.)

Si notre toison d'or appaisoit votre bile ? . . . .

POLYCRASSE.

Oh ! que je ne suis pas un mortel si facile.

FRANCILLON.

Hé ! *Domine.*

POLYCRASSE.

Tace.

LEANDRE.

Ne faites point de bruit.

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor soit instruit.
Il m'a fait Precepteur de toute la famille ;
Ainsi que sur le Fils, j'ai pouvoir sur la Fille.

LEANDRE.

Hortense, dès long-tems a mon cœur & ma foi ;
Et vous sçavez, Monsieur . . . .

POLYCRASSE.

Et que m'importe à moi ?

NERINE.

Il faut que je m'en mêle... Oh, ça, cher Polycrasse.

POLYCRASSE, *la rebutant.*

Vade retrò.

NERINE.

Je vois qu'il faut que je l'embrasse.

POLYCRASSE.

Ah ! Crocodile !

NERINE, *l'embraſſant.*

Au nom de notre paſſion...

POLYCRASSE.

Ouf ! je crains de tomber dans la tentation.
Allons vîte avertir...

HORTENSE.

O Ciel ! j'entens mon Pere ;
Que vais-je devenir ?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons-nous faire ?

LEANDRE.

Valentin, tire nous promptement d'embarras.

POLYCRASSE.

Oh ! je vais....

VALENTIN *le retenant & l'enfonçant dans la trape avec Léandre & Francillon.*

Oh parbleu, tu deſcendras là bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au ſecours !

FRANCILLON *tombant.*

Ah !

VALENTIN *à Léandre.*

Sur vous refermez bien la trape.
Mais moi, comment faut-il qu'à preſent je m'échape ?

NERINE.

Cache-toi sous la table.

VALENTIN *se cachant sous la table.*

Il est vrai, c'est bien dit.

HORTENSE,

Que fera-t-on, dis moi, de ce Pédant maudit?

NERINE.

Ils ont de quoi là-bas; qu'ils le fassent bien boire;
Il ne hait pas le vin à ce que je puis croire.

HORTENSE.

Tai-toi, mon Pere vient.

NERINE.

Et votre Mere aussi.

SCENE V.

FOLIDOR, ELISE, HORTENSE, NERINE, VALENTIN *sous la table.*

ELISE.

NE puis-je donc sçavoir quel chagrin, quel souci
Vous vient de reveiller en sursaut?

FOLIDOR.

Ah! ma femme,

Je suis perdu.

ELISE.

Quel trouble agite donc votre ame ?
Pourquoi courir ainsi de la cave au grenier,
Du grenier à la cave ? Il faudra vous lier
Si cela continuë, au moins daignez m'apprendre....

FOLIDOR, *à Nerine.*

Où donc est Francillon? il m'a semblé l'entendre.

ELISE.

Mon Dieu, sans ce cher Fils tout vous est odieux;
Ce n'est que pour lui seul que vous avez des yeux;
Aussi le gâtez-vous, car jamais à son âge
On ne vit un enfant d'un tel libertinage.
Votre exemple, aprés tout, lui fait avoir raison;
Il vous voit gouverner si bien votre maison!

FOLIDOR, *à Nerine.*

Faites-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*

Ah! je tremble, Nerine.

FOLIDOR, *à Hortense.*

Et vous, retirez-vous, votre aspect me chagrine.

SCENE VI.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN *sous la table.*

ELISE.

Comme vous renvoyez votre Fille !

FOLIDOR.

Ma foi,
J'ai toûjours fort douté qu'elle fût bien à moi ;
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nourrice ;
Que cela soit ou non, je la hais.

ELISE.

Quel caprice !

FOLIDOR.

Laissons-là votre Fille, & ne songeons qu'à moi :
Je suis au desespoir.

ELISE.

Mais sçachons donc pourquoi ?
Ne me direz-vous point l'avanture fatale . . .

FOLIDOR.

Je t'ai trouvée enfin, Pierre Philosophale !
Mais helas, à quel prix !

ELISE

ELISE.

Quoi ! vous avez trouvé ? . . .

FOLIDOR.

Oüi, ma femme, à la fin l'œuvre s'eſt achevé ;
J'ai fait de l'or.

ELISE.

De l'or !

FOLIDOR.

Oui, j'en ai fait, vous dis-je.

ELISE.

Vous avez fait de l'or, & cela vous afflige ?
Quoy, c'eſt là le ſujet qui vous rend ſi fâché ?
Vous qui cherchiez . . .

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
Sans le ſçavoir pourtant.

ELISE.

Ne pouvez-vous me dire . . .

FOLIDOR.

Ecoutez, puiſqu'il faut enfin vous en inſtruire.
Hier au ſoir, ennuyé de ſouffler vainement,
Et de manquer toûjours ce fortuné moment,
Ce degré de chaleur où par certain mélange,
Par certaine vertu l'argent en or ſe change :
C'eſt trop, dis-je, *c'eſt trop me fatiguer en vain,*
Employons un pouvoir au deſſus de l'humain.
En tolere je ſorts de mon Laboratoire ;
J'entre en mon cabinet, & j'ayeins un Grimoire ;

Que j'avois eû jadis d'un vieil Egyptien ;
Je le lis tout du long, ſans y comprendre rien ;
Tremblant à chaque mot que ma bouche prononce ;
Et l'ayant lû, je fuis ſans attendre réponſe.

ELISE.

Hé bien ! de tout cela, quoi ? qu'eſt-il arrivé ?

FOLIDOR.

Je trouve à mon retour que l'œuvre eſt achevé.
Vos mouchettes d'argent que vous croyez perduës,

ELISE.

Hé bien ?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuſet fonduës ;
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.
(*En lui montrant le lingot d'or.*)
N'eſt-ce pas là de l'or ? voyez, examinez.

ELISE *prenant le lingot d'or.*

Oüi c'en eſt en effet. Que j'étois malheureuſe,
De vous tant quereller !

FOLIDOR.

Cela vous rend joyeuſe,
Dans le tems que je ſuis accablé de chagrin.

ELISE.

Nous allons marier votre Fille à la fin,
Dés aujourd'hui je vais faire avertir Léandre.
Depuis aſſez-long-tems vous le faites attendre ;
Mais voici l'heureux jour ....

FOLIDOR.

Pas tout-à-fait encor.

ELISE.

Que voulez-vous de plus ? vous avez fait de l'or ;
Et vous avez promis. . . .

FOLIDOR.

D'accord ; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait, ma femme ?

ELISE.

Hé quoi, vous pouvez croire...

FOLIDOR.

Oüi, je crois que cet or par le Diable eſt produit ;
Et pour vous dire tout, je l'ai vû cette nuit.

ELISE *riant.*

Vous avez vû le Diable ? & qu'a-t-il pû vous dire ?
Que je ſçache. . . .

FOLIDOR.

Oüi, riez ; voilà bien de quoi rire.

ELISE.

Vous avez vû le Diable ?

FOLIDOR.

Oüi, comme je vous vois.

ELISE.

Et dans quelle figure ?

FOLIDOR.

En homme, comme moi ;
Mais d'air d'un petit Maitre, & rempli d'arrogance.
Il faiſoit le gros dos, & l'homme d'importance.
Tout ce que tu voudras, en ſer ſexe changé,

Commande ; à t'obeir je me ſuis engagé,
M'a-t-il dit, de treſor je te ferai largeſſe ;
Mais auſſi ſouviens-toi de tenir ta promeſſe.
Dans un mois au plus tard je viendrai te chercher.

ELISE.

Ah ! que dites-vous-là ? Gardez de m'approcher.
Je ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme !

ELISE.

Miſerable,
Qu'avez-vous fait ?

FOLIDOR.

C'étoit. ....

ELISE.

Allez vous-en au Diable.

FOLIDOR.

Quand j'ai lû ce Grimoire où je n'entendois rien,
C'étoit dans le deſſein de m'acquerir du bien ;
Et je ne croyois pas au Diable rien promettre.
Un tems ſi court encor ! Quand je pourrois remettre,
Que pourrois-je eſperer ?

ELISE *s'adouciſſant.*

Il faut prendre parti,
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puiſqu'on vous a promis de l'or en abondance,
Suhaitez-en pour nous, nous prendrons patience.

Il faut d'un mauvais pas ſe tirer comme on peut ;
Et que le Diable après. . . .

FOLIDOR.

M'emporte s'il le veut,
N'eſt-ce pas ? Vous croyez qu'en mon état funeſte
Je voudrois enrichir des gens que je déteſte ?
Quoi, votre Fille & vous ? . . .

ELISE.

Autant qu'il vous plaira ;
Haïſſez-nous, le Diable au moins nous vengera.

FOLIDOR.

Hé ! de quel ſouvenir m'attriſtez-vous, ma femme
Helas ! n'augmentez-point le trouble de mon ame.
Non, je ne vous hais point, pardonnez au tranſ-
port . . .

ELISE.

Au tranſport de folie.

FOLIDOR.

Hé bien, j'en ſuis d'accord ;
Chacun a ſa folie, & ma peur fait la mienne.
Je crains qu'en ce moment le Diable ne revienne.
Demeurez avec moi, vous pourrez l'amuſer ;
On dit qu'avec le ſexe il ſe plaît à jaſer.

ELISE.

Peut-on être auſſi fou ? Toute la nuit entiere
Vous avez en dormant ronflé d'une maniere,
Que je n'ai pas clos l'œil, & ſi je n'ai rien vû ;
C'eſt quelque ſonge affreux qui vous aura déçû.

FOLIDOR.

Quoi ! ce ſeroit un ſonge ?

ELISE.

Oüi, je vous en aſſure.

FOLIDOR.

Que je ſerois heureux ! Mais par quelle avanture
Aurois-je fait de l'or ? dites moi.

ELISE.

Par hazard.
N'aviez-vous pas eſpoir d'en faire tôt ou tard ?

FOLIDOR.

Oüi, vous avez raiſon ; & c'eſt peut-être un ſonge,
Qui ſe mêlant d'abord au chagrin qui me ronge,
Aura dans mon eſprit paſſé pour verité.

SCENE VII.

FOLIDOR, ELISE, NERINE.

NERINE.

Monſieur...

FOLIDOR.

Où Francillon s'étoit-il arrêté ?

NERINE.

Monſieur ....

FOLIDOR.

Hé bien, Monſieur ?

NERINE.

Je ne trouve perſonne ;
Ni Fils, ni Précepteur.

FOLIDOR.

Ah ! que cela m'étonne !
(*tirant ſes clefs.*)
Voila mes clefs, je ſçais que toute ma maiſon
Eſt doublement fermée ! Ah ! je perds la raiſon.
Je ne me connois plus, & je n'y vois plus goute.
Le Diable les a pris pour les gages ſans doute.
Polycraſſe,

POLYCRASSE *de deſſous la trape.*

Monſieur ?

FOLIDOR.

Je ne me trompois pas.
D'où me repondez-vous ?

POLYCRASSE.

On nous tient ici bas.

ELISE.

Je ne ſçais plus qu'en dire, & la choſe eſt trop forte
(*Elle lui arrache ſes clefs.*)
Donnez-moi promptement les clefs de notre porte,
Je veux ſortir.

FOLIDOR.

Restez.

ELISE *fuyant.*

J'ai trop de peur, je cours
Pour vous faire venir au plûtôt du secours.

SCENE VIII.

FOLIDOR, VALENTIN *sortant de dessous la table pour rentrer dans la trape.*

FOLIDOR.

JE sors aussi.... Mais Ciel? que vois-je sous la table?
Ah! me voila perdu. Qu'est-ce là?

VALENTIN *effrayé.*

C'est le Diable.

FOLIDOR *effrayé.*

Ah!

VALENTIN *se rassurant peu à peu.*

Si tu fais du bruit je te tordrai le coû.
J'aurois pû me changer en Ours, en Loup-garou,
En Greffier, en Sergent, en bête plus vilaine.
Mais pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine.

Tu

Tu t'étonnes de voir le Diable ainſi vêtu.
Cette nuit je te ſuis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Douanne:
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un laquais, qui laſſé de ſon triſte deſtin,
M'a dit qu'il ſe donnoit à moi, ſi ma puiſſance
Le pouvoit ſur le champ tirer de l'indigence;
Auſſi-tôt j'ai troqué mon habit pour ſe ſien;
J'en ai fait un Commis, & l'ai changé ſi bien,
Que lui-même à preſent a peine à ſe connoître.

FOLIDOR.

Helas! dans quelque état que vous puiſſiez paroître,
Sçachant que c'eſt le Diable, en a-t-on moins de peur?

VALENTIN.

Là, ne t'allarme point, diſſipe ta frayeur;
Je ne viens point encor pour prendre ta perſonne
Ce n'eſt que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on ſe donne
En liſant un Grimoire?

VALENTIN.

Hé! n'eſt-tu pas content?
Je t'ai fait bien trouver ce que tu cherchois tant.
Tu n'as qu'à ſouhaiter.

FOLIDOR.

Je ſuis inconſolable.
Ayez pitié de moi.

VALENTIN.

Le Diable pitoyable!
Tu te mocques ; tes pleurs ſont ici ſuperflus.

FOLIDOR.

Et mon fils, mon cher fils ?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus.
Car lorſque je ſerai contraint de te le rendre,
C'eſt dans ce même inſtant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Hé quoi ! tous mes efforts ne me ſervent de rien ?
Je ne me puis ſauver ?

VALENTIN.

Il n'en eſt qu'un moyen.

FOLIDOR.

Quel eſt-il ? ah ! déja l'eſpoir rentre en mon ame,

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme.
Prenez, je vous la donne, & de grand cœur, ma foi.

VALENTIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais je n'en veux point,
moi.
Des femmes j'en ai tant que je n'en ſçais que faire ;
C'eſt de tous les maris le preſent ordinaire.
Tu m'a donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai point voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire choix ?
Si j'avois des parens encore ! mais ma famille
Conſiſte ſeulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor paſſe

FOLIDOR.

Oüi, mais....

VALENTIN.

Tu la hais fort,
Je le ſçais.

FOLIDOR.

Il eſt vrai, mais j'aurois un remord.
Donner ma fille au Diable ! Ah ! la choſe eſt trop
forte.

VALENTIN.

Fais comme tu voudras ; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

Si vous pouviez ſçavoir le cruel embarras...

VALENTIN.

Pour t'en tirer, apprens ce que tu ne ſçais pas.

La fille en question n'eſt nullement ta fille,
Les Diables ſçavent tout. Autrefois certain drille,
En conroit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'eſt de leurs amours
Que cette fille vient ? je m'en doutai toûjours.
Je cherchois la raiſon de ma haine implacable.
Puſqu'Hortenſe n'eſt point à moi, qu'elle aille au Diable,
Prenez-là, j'y conſens. Mais parlons entre-nous,
Alors que vous l'aurez, dites, qu'en ferez-vous ?

VALENTIN *embaraſſé.*

J'en ferai... Mais que ſçais-je ?... Une beauté brillante,
Qui ne trouvera point de cœur qu'elle n'enchante ;
J'en rendrai mille gens à la rage amoureux ;
Et comme elle n'aura que des rigueurs pour eux,
Ils ſe donneront tous au Diable pour lui plaire,
Et ce ſont des Sujets qu'elle ſçaura me faire.

FOLIDOR.

Vous la laiſſerai donc en pleine liberté ?

VALENTIN.

Aſſurément.

FOLIDOR.

Et moi, vous m'auriez emporté ?

VALENTIN.

Çà, concluons un peu ; crois-tu que cette Hortenſe

Consente à se donner à moi sans repugnance ?

FOLIDOR.

Vous connoissant pour Diable, elle n'en fera rien ;
Et vous croyant Laquais, c'est encor pis.

VALENTIN.

Hé bien
Je vais changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plûtôt de mine ;
Car à voir vos yeux seuls, aisément on devine
Que vous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainsi, pour l'abuser,
Je vais en beau blondin me metamorphoser.
Elle avoit un amant ?

FOLIDOR.

Oüi, qu'on nommoit Léandre.

VALENTIN.

J'en connois la figure, & je m'en vais la prendre.

FOLIDOR.

Ah ! pour ne vous point voir je détourne les yeux ;
Et voudrois pour beaucoup être loin de ces lieux.

Dans le tems que Valentin s'enfonce dans la trape ; Léandre sort de dessous le Théatre, & paroît à sa place.

SCENE IX.

LEANDRE, FOLIDOR.

LEANDRE.

Pourquoi ? ce changement eſt-il ſi formidable ?

FOLIDOR *effrayé.*

Ah ! que vois-je ? où s'étend la puiſſance du Diable !
J'ai de la peine à croire encor ce que je vois.
Comment donc ? le viſage, & la taille & la voix :
On diroit de Léandre.

LEANDRE.

Avec cette figure
Pourrons-nous l'abuſer ?

FOLIDOR.

Oh ! la choſe eſt bien ſûre.

LEANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui, mais auparavant
Je veux revoir mon fils ; vous trompez fort ſouvent,
Vous autres Diables.

LEANDRE.

Non, ne crains rien.

FOLIDOR.

Oh ! de grace ;
Rendez-moi mon cher fils, & même Polycraſſe.

LEANDRE. (*à part.*)

Je crains malgré l'argent que je leur ai donné ;
Que le vin qu'ils ont bû . . .

FOLIDOR.

Vous ſemblez étonné.
Qu'a-t-on fait de mon fils ? hélas ! que j'apprehende . . .
Comment ? ne pouvez-vous m'accorder ma demande ?

LEANDRE.

Il faut te ſatisfaire. Eſprits qui m'écoutez ;
Qu'on relâche à l'inſtant ceux qu'on tient arrêtez

SCENE X.

FOLIDOR, LEANDRE, POLYCRASSE & FRANCILLON *ſortans de deſſous le theatre, yvres.*

FOLIDOR.

AH! voilà mon cher fils! Viens-ça que je t'embraſſe.

Et je revois auſſi ce pauvre Polycraſſe!

Ils ne me diſent rien, & ſemblent endormis.

LEANDRE.

C'eſt que du charme encore ils ne ſont pas remis.

(à part.)

Qu'ils ſont yvres!

FOLIDOR.

Enfin j'ai briſé votre chaine.

LEANDRE.

Finiſſons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine

Pour ravoir...

POLYCRASSE *yvre.*

Facilis deſcenſus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON *yvre.*

Bon jour, *vinum vini.*

LEANDRE *à part.*

J'enrage, ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc? qu'eſt-ce à dire?

FRANCILLON *yvre.*

C'eſt-à-dire du vin.

FOLIDOR.

Du vin?

POLYCRASSE *yvre.*

Je ſçais l'inſtruire.
Avant qu'il ſoit dix ans j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON *yvre.*

Non, non, je ne veux pas, je veux être ſouffleur.
Je ne ſouffle pas mal, au moins.

FOLIDOR.

Il paroit yvre.

FRANCILLON *yvre.*

La bouteille ſera deſormais mon ſeul livre.
Je ne veux point avoir un autre rudiment.

FOLIDOR.

Quels diſcours font-ce là?

LEANDRE.

C'eſt un enchantement.

FRANCILLON *yvre.*

Oüi, je ſuis enchanté. Votre vin, cher beau-frere,

Eſt un vin . . . Il en faut faire boire à mon pere.
Retournons aux Enfers.

LEANDRE *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

(*à Polycraſſe.*)

Faites-le taire au moins ?

POLYCRASSE *yvre.*

Oüi, paix ; le voilà tû.
Et moi, je vais parler. Le vin . . .

LEANDRE *à part.*

Que va-t-il dire ?

POLYCRASSE *yvre.*

Voilà la grande erreur.

LEANDRE *à part.*

Je ſouffre le martyre.

POLYCRASSE *yvre.*

Quand on trouve du vin mauvais, on dit d'abord :
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Hé bien !

POLYCRASSE *yvre.*

On a grand tort.
Le vin du Diable eſt bon, n'eſt-il pas vrai ?

FRANCILLON *yvre.*

Sans doute.
Allons-en boire encore, & que mon pere en goûte.

FOLIDOR.

Reſteront-ils long-tems dans cet égarement ?

LEANDRE.

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout auſſi-tôt qu'Hortenſe,
Livrée entre mes mains.... La voici qui s'avance.

SCENE XI.

FOLIDOR, ELISE, LEANDRE, HORTENSE, NERINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*,

ELISE *à Hortenſe, bas.*

JE ſuis aſſez inſtruite, & vais vous ſeconder.
(*à Folidor*)
Et bien, vous aviez tort de vous intimider.
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine,
Mais Léandre en ces lieux! quelle affaire l'amene?

FOLIDOR *à Eliſe.*

(*à Hortenſe.*)
Je lui donne ma fille. Oüi, je veux aujourd'hui.
Après tant de refus que vous ſoyez à lui.
N'y conſentez-vous pas?

HORTENSE.

Si j'y consens, mon Pere ?

Ah ! je ferai toûjours ce qui pourra vous plaire.

ELISE.

Léandre, emmenez-la chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de sentimens.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & consens qu'il l'emmenne.

LEANDRE *emmenant Hortense.*

Monsieur, jusqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine.

SCENE XII.

FOLIDOR, ELISE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres.*

ELISE.

C'A réjoüissons-nous.

FOLIDOR.

Vous en avez sujet.

A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant, qui m'est venu de contre-bande ?

ELISE.

A Léandre. Voyez la plaisante demande ?

FOLIDOR.

De joye en ce moment vos sens en sont ravis.

ELISE.

Sans doute.

FOLIDOR.

C'eſt donc là Léandre, à votre avis?

ELISE.

Si ce n'eſt pas Léandre, il eſt en tout ſemblable.
Et qui ſeroit-ce donc, s'il vous plaît?

FOLIDOR.

C'eſt le Diable,
Qui ſans ce beau préſent m'auroit rompu le cou.

ELISE.

Par ma foi, mon Mari, vous êtes un grand fou.

SCENE DERNIERE.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*, NERINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

PLace, place, Meſſieurs; voici de la Muſique
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins que l'on m'explique...

UNE MUSICIENNE *chante.*

Tu crois au Diable abandonner Hortenſe.
Elle ſe voit dans les bras de l'Amour.
De ſon Amant tu trompois l'eſperance;
Mais il a ſçû tromper ta vigilance.
Chacun a ſon tour.

II. MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de ſa Maîtreſſe,
Léandre fait le Diable dans ce jour;
Et dès demain, pour prix de ſa tendreſſe,
Elle fera peut-être la Diableſſe.
Chacun à ſon tour.

FOLIDOR.

Comment donc, s'il vous plaît? Que veut dire ceci?
Laiſſez-là vos chanſons! je veux être éclairci.

ELISE.

Quel éclairciſſement vous faut-il davantage?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR.

Oh! qu'entens-je? j'enrage.
Comment donc, malheureux, vous oſez me duper?

VALENTIN.

Monſieur, je vous trompois, je viens vous détromper,

Je ne suis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es tu donc, traître

VALENTIN.

Mon nom est Valentin, & Léandre est mon Maître,
Sçachant que vous vouliez trouver absolument,
Ce que tant d'autres fous ont cherché vainement
J'ai voulu là-dessus contenter votre envie;
Et ce que n'avoient pû vos secrets de chymie,
Votre fils Francillon l'a fait par mon moyen.
J'ai mis entre ses mains un lingot d'or.

FOLIDOR.

Hé bien?

FRANCILLON *yvre.*

Hé bien, je l'ai jetté dans le creuset, mon pere.

FOLIDOR.

Comment, coquin, c'est toi?...

FRANCILLON *yvre.*

Tout doux point de colere.

FOLIDOR.

Puis-je croire...

FRANCILLON *yvre.*

Croyez que je ne vous mens pas.

POLYCRASSE *yvre.*

L'Enfant dit vrai, Monsieur, *in vino veritas.*
Mais il faut châtier le vin dans la jeunesse.

FRNCILLON *yvre.*

Me châtier!

FOLIDOR *à Polycraſſe,*

Et vous, avec votre ſageſſe,
Avec votre air cagot, vos diſcours de Pédant...

FRANCILLON *yvre.*

Il faudroit lui donner le foüet.

POLYCRASSE *yvre*

Impertinent!

FRANCILLON *yvre.*

Vous êtes un yvrogne.

FOLIDOR.

Ah! je me déſeſpere.
Se peut-il?.. Mais j'ai tort de me mettre en colere,
Perſonne n'a jamais au monde eu tant de peur.
Mais puiſque je me vois remis de ma frayeur,
Je vous pardonne à tous, & ne veux de ma vie
Ni ſoufler, ni chercher de ſecrets de chymie.
Mais que ſçache au moins comment dans ma maiſon...

VALENTIN.

Suffit. De tout cela nous vous rendrons raiſon.
Nous en ferons tantôt l'entretien de la table;
A préſent achevons la muſique du Diable.

DIVERTISSEMENT

DIVERTISSEMENT en Musique.

I. MUSICIEN.

L'Honneur, l'Argent, l'Amour,
Sont trois Diables
Impitoyables,
Qui se combattent tour à tour.
La Place d'Armes
Est un jeune cœur,
Que défend le Diable d'Honneur.
Le Diable d'Amour par ses charmes,
Par ses larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur,
Avec ses fléches
Il fait des breches:
Mais le Diable d'argent d'un plein saut
Monte à l'assaut.

FRANCILLON *yvre.*

Du vin de mon Beau-frere
Je boirois ſoir & matin.
Plus de Deſpautere,
De Rudimens, de Grammaire.
Du vin.

I. MUSICIEN.

Une femme toujours égale,
Des Amans heureux & diſcrets:
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gaſcon qui ſouvent regale,
Un Normand qui hait le Procès,
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIEN.

Ah! que l'Hymen eſt agréable
Pour un jour;
Tout y plaît, tout en eſt aimable,
C'eſt l'Amour.
Le lendemain n'eſt pas ſemblable.
Dans une nuit
Tout eſt détruit.
Le Soleil luit,
L'Amour s'enfuit,
C'eſt le Diable.

VALENTIN.

Ah ! que le Parterre eſt aimable,
Dans ce jour !
Son bon goût nous eſt favorable,
C'eſt l'Amour.
Quand une Piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur !
Quelle fureur
Contre l'Acteur,
Contre l'Auteur !
C'eſt le Diable.

FIN

LA FOIRE S. LAURENT.

COMEDIE

Répresentée en 1709.

ACTEURS.

FRONIMOND, Pere de Lucile.
LUCILE, Fille de Fronimond,
Me RAYMONDE, Belle-sœur de Fronimond, amoureuse de Therame.
THERAME, Amant de Lucile.
DANDINET, Gentil-homme de Beauce, amoureux de Lucile.
LA VERDURE, Valet de Therame.
BLAISE, Païsan, Domestique de Therame.
GRISON, Valet de Fronimond.

BATELEURS.

L'ENROUE.
GILLE.
BRAILLARD.
Plusieurs Musiciens & Musiciennes vêtus à l'Indienne.

La Scene est à la Foire S. Laurent.

LA FOIRE S. LAURENT.

COMEDIE.

Le Theatre repreſente la Foire. Pluſieurs violons ſous des figures groteſques joüent des airs differens, pendant que pluſieurs Bateleurs & Farceurs appellent les paſſans.

SCENE PREMIERE.

L'ENROUE', GILLE, BRAILLARD, THERAME, BLAISE.

L'ENROUE'.

LEs Danſeurs, Sauteurs, Voltigeurs,
Ce ne ſont point des bagatelles ;
On joüe ici, Meſſieurs,
En perſonnes naturelles.

GILLES.

C'eſt ici chez nous ;
Entrez vîte, dépechez-vous.
Venez voir cette Parodie,
Avec ce Turc d'Italie.

BRAILLARD *à Blaiſe.*

Voir ici ces beaux animaux,
Meſſieurs, le combat des Taureaux.
Ne vous amuſez pas davantage à la porte ;
Car on va commencer.

Les Bateleurs, Farceurs & Violons rentrent dans leurs loges pour commencer leurs jeux.

BLAISE.

Le Diable vous emporte.
Eh morgué commencez, ou ne commencez pas,
Je nous en battons l'œil, jarni que de fracas :
Dans cette Foire-ci, l'on ne ſçauroit s'entendre.
Reprenons mon diſcours :

THERAME.

Et que veux tu reprendre ?
Finis.

BLAISE.

Je diſois donc que j'avois de l'eſprit.

THERAME.

Je ſuis content de toi, mon cher Blaiſe ; il ſuffit.

BLAISE.

Depuis un mois je ſuis venu de mon Village,
Dont vous êtes Seigneur, & j'ai déja fait rage.

C'eſt

C'eſt par moi.... Mais malgré tout ce que je vous fais,
Vous me laiſſez toûjours laquais de vos laquais.

THERAME.

Va, j'aurai ſoin de toi; cherche encor la Verdure,
Je ne puis m'en paſſer dans cette conjoncture.

BLAISE.

Je l'ai cherché par tout, & ne le trouve pas.

THERAME.

Où diantre eſt-il? j'enrage, & dans cet embarras....

BLAISE.

Moi, je le chaſſerois.

THERAME.

Ah! le voici.

SCENE II.

THERAME, LA VERDURE, BLAISE.

THERAME.

QUoi, traître!
Depuis trois jours entiers....

LA VERDURE.

Doucement nôtre Maître.

THERAME.

Lucile vient ici dans ce même moment,
Mon Rival l'y conduit. Cependant....

LA VERDURE.

Doucement.

Que votre Rival vienne, & Lucile & son Pere,
Et toute leur sequelle: allez, laissez-moi faire.
Depuis trois jours entiers que je demeure ici,
Je ne me suis pas mal occupé, Dieu merci,
Et je n'ai pas toûjours passé le tems à boire.
Soyez sûr qu'il n'est point d'endroit dans cette
Foire,
Dont vous ne soyez maître, enfin tout est à vous
L'homme aux Tableaux changeans, les Marchands
les Filous,
L'homme sans bras, le Turc, les Farceurs, jusqu'
Gille;
Tout est ici d'accord pour enlever Lucile.

THERAME.

Comment donc tous ces gens sçavent nôtre secret?

LA VERDURE.

Quoiqu'ils soient tous à nous, ils ignorent le
fait.
De leurs jeux seulement ils m'ont rendu le maître
Sans pénétrer plus loin; & j'y sçaurai paroître.
Sous leur propre figure: Enfin je ne dis rien.

ous verrez, ſi tantôt je m'en tirerai bien ;
t ſi quand je m'en mêle on peut mieux contre-
faire. ....

THERAME.

i mon rival trop ſor, Fronimond trop ſevere,
e veulent point aller à ces ſpectacles-là ?

LA VERDURE.

a Foire ſaint Laurent n'a de beau que cela.
oiqu'il arrive enfin, j'enleverai Lucile.
'argent que j'ai donné me rendra tout facile ;
e vos cent Loüis d'or, auſſi je n'ai plus rien.

THERAME.

oi ! tout eſt dépenſé ?

LA VERDURE.

Bon, j'en ai mis du mien.
homme ſans bras m'a pris lui ſeul trente piſto-
les,
gez du reſte, & ſi. ....

THERAME.

Du moins tu me conſoles,
t l'eſpoir. ....

LA VERDURE.

Eſperez que tout réüſſira.
oyez-vous que Lucile auſſi conſentira ;
cet enlévement ?

THERAME.

J'en ſuis ſûr. Voila Blaiſe
i me vient d'apporter reponſe.

LA VERDURE.

J'en ſuis aiſe.
Lucile vous écrit, c'eſt la premiére fois.

THERAME.

On ne lui laiſſoit rien à ce que tu diſois,
Ni plume, ni papier.

LA VERDURE.

Mais c'étoit elle-même
Qui l'avoit dit.

BLAISE.

Oh! c'eſt que j'ai du ſtratagême.
Ce billet de Monſieur, ſans adreſſe ni rien,
Etoit bien chatouilleux. J'ai trouvé le moyen
De le rendre pourtant.

LA VERDURE.

C'eſt être bien habile;
Car d'un pas Fornimond ne quitte point Lucile.

BLAISE.

Morguenne il n'a pas pû de moi ſe défier;
Car j'ai fait le benêt, m'offrant pour Jardinier:
Bref, j'ai bien réüſſi malgré toute l'envie,
Je n'avois pourtant vû Lucile de ma vie.

LA VERDURE.

Quoi, jamais!

BLAISE.

Non morgué: c'eſt là faire un grand coup.

LA VERDURE.

Tu l'as dû trouver belle.

BLAISE.

Un peu, mais pas beaucoup.

LA VERDURE.

Pas beaucoup !

BLAISE.

Non morgué.

THERAME.

Blaiſe eſt bien difficile ;
Dans le monde il n'eſt rien au deſſus de Lucile.

BLAISE.

Dame, je ne ſçais pas me connoître en biauté,
Quand c'eſt une biauté ſur tout de qualité ;
Ils ſe peinturont tant, que je n'y connois goûte.
Il faut voir pour juger, n'eſt-il pas vrai?

THERAME.

Sans doute.

BLAISE.

Or donc . . . je ne ſçais plus ce que je vous diſois.

LA VERDURE.

Te parlois de Lucile.

BLAISE.

Ah ! oüi je diſcourois
Avec le vieux vieillard, c'eſt je penſe ſon frere.

LA VERDURE.

Non; c'eſt ſon pere.

BLAISE.

Enfin me tournant le derriere,
Il me l'a baillé belle à finir mon deſſein.

J'ai fait ſigne à Lucile, & j'ai mis dans ſa main
Le billet de Monſieur ; elle a quitté la place,
Et pis eſt revenuë, & pis m'a de ſa grace
Donné deux Loüis d'or & reponſe au billet ;
Et pis....

THERAME.

Tu m'as raconté tout le fait,
Il s'agit maintenant d'enlever cette Belle.

LA VERDURE.

Blaiſe, tout doucement va t'en au devant d'elle,
Et vient nous avertir.

BLAISE *bas.*

Oüi... comme je viendrai ;
J'en veux avoir l'honneur, & je l'enleverai
Moi tout ſeul ſi je puis.

SCENE LII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QU'a-t'on pû vous écrire?
Ne le puis-je ſçavoir

THERAME.

Helas ! tu le peux lire.
Ma lettre luy parloit de cet enlévement.

La priant d'y donner un plein conſentement ;
Tu vas voir ſa réponſe ; elle eſt pourtant d'un ſtile. . .

LA VERDURE.

Qui vous plaît.

THERAME.

Non, je veux que l'on ſoit moins facile,
Qu'on ſe deffende un peu.

LA VERDURE.

Monſieur on ne voit plus
Dans ce ſiécle pervers de ces rudes vertus
Qui vous éclabouſſoient de dix pas à la ronde ;
Demandez-le plûtôt à Madame Raymonde,
La tante de Lucile ; elle eſt de ce vieux temps,
Et ſouvent le rappelle en liſant ſes Romans.
Elle vous aime un peu pourtant la bonne Dame.

THERAME.

Ah ! ne plaiſante point, & lis.

LA VERDURE, *liſant.*

Au beau Thérame.

De vôtre amour perſuadée,
Vous pouvez m'enlever, ma tendreſſe y conſent ;
Je m'en forme une aimable idée,
Et je crois cela fort plaiſant.

La petite friponne, elle s'enhardit bien.

THERAME.

Ce ſtile me ſurprend & je n'y connois rien,

Car dans nos entretiens ſerieuſe & timide,
Jamais rien de pareil.

LA VERDURE.

C'eſt l'Amour qui la guide ;
Pour ſon enlevement ſi l'on manque ce jour,
Elle conçoit fort bien qu'il n'eſt plus de retour.
Mais à propos Griſon, le Valet de ſon pere,
Dans tout cet embaras nous ſeroit néceſſaire ;
Aprés avoir reçû de bon argent de vous,
Il nous néglige un peu.

THERAME.

Que peut-il plus pour nous ?
C'eſt par lui que j'ai ſçû que partie étoit faite,
Pour aller à la Foire, & depuis il la guette ;
Et c'eſt ſur ſon avis que je me rends icy,
Il doit même venir m'avertir : Le voici.

SCENE IV.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

THERAME.

HE bien, Grison ?

GRISON.

Monsieur, voici tout notre monde ;
Pere, Rival, Maîtresse, & Madame Raymonde.

THERAME.

Quoy! cette vielle folle en est aussi ? Tant pis.

GRISON.

Pourquoi donc ? vous étiez jadis si bons amis.

LA VERDURE.

Il feignoit de l'aimer afin de voir sa niéce.

THERAME.

Laissons cela.

GRISON.

Toûjours votre sort l'interesse ;
Elle vous compte encore au rang de ses amans,
Souvent elle vous nomme en lisant les Romans.
Cependant je lui crois quelqu'autre amour en tête ;
Car sa Suivante, enfin, qui n'est pas une bête,

L'a vû tantôt répondre avec empreſſement
A certain billet doux.

LA VERDURE.

Et qui ſeroit l'amant?...

GRISON.

Monſieur l'a bien été.

LA VERDURE.

Mais pour ſe mocquer d'elle;

GRISON.

La Dame a crû pourtant la choſe bien réelle;
Encor....

THERAME.

C'eſt trop parler d'un objet que je hais,
Finiſſez, & venons au plutôt aux effets.

GRISON.

Il n'eſt pas tems, nos gens ſont aux Marionettes
Votre ſot de Rival ſe plaît à leurs ſornettes,
Et fait de tels éclats que chacun rit de lui,
Il voudroit que cela ne finît d'aujourd'hui.

THERAME *à la Verdure.*

As-tu mis là quelqu'un de notre intelligence?

LA VERDURE.

Non, pouvois-je prévoir pareille extravagance?
Et que votre Rival s'en iroit d'abord là?

THERAME.

Il ne verra peut-être aujourd'hui que cela?

GRISON.

Il veut voir tous les jeux; mais ce qui m'embaraſſe,

C'eſt que la nuit s'approche, & que le tems ſe paſſe.
De plus ce Campagnard rit à tous les paſſans,
Il s'arrête à tous coups, admire à tous momens;
Et même en arrivant, l'une de ces Donzelles,
Que le premier venu ne trouve point cruelles,
L'a d'un petit ſouris un peu gracieuſé,
Il s'y ſeroit ma foi volontiers amuſé.

THERAME.

Avec tous ces défauts Fronimond l'idolâtre.
Où diantre a-t-il pêché ce maudit Gentillâtre?
Dans le fond de la Beauce, un homme ſot, mal-fait.

GRISON.

C'eſt parce qu'il eſt Fils de Monſieur Dandinet,
Son ancien ami, qu'il aime, qu'il revere.

THERAME.

Après avoir reçû la parole du pere
Et le cœur de la fille, il faut que ce lourdaut
Se trouve en mon chemin, il faut enfin, il faut....

LA VERDURE.

Il faut, mais il falloit en dégoûter le pere.
Et toi qui devois tant les broüiller.....

GRISON.

Comment faire?
Quand le gendre fait mal, le beau pere applaudit,
Et le gendre d'ailleurs jamais ne contredit,
L'un approuve toûjours, l'autre jamais ne blâme.
Quand j'aurois les talens & l'eſprit d'une femme,

Je ne pourrois jamais broüiller de tels esprits,
C'est pourtant un écueil pour les meilleurs amis.
Mais les voici.

LA VERDURE.

Gardez d'être apperçû du Pere,
Entrez dans cette loge, & puis laissez-moi faire.

THERAME.

Que je voye un moment Lucile.

LA VERDURE.

Ah! sans tarder
Entrez.

THERAME.

Un seul moment.

LA VERDURE.

Non, c'est trop hazarder.

Ils entrent dans une loge.

SCENE V.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, LUCILE, DANDINET.

FRONIMOND.

NOn, je n'ai jamais vû de Gentil-homme en France
D'une meilleure humeur.

DANDINET

Oh vraiment ! je le penſe.

FRONIMOND.

Vous reſſuſciteriez un mort.

DANDINET.

Je ſuis plaiſant,
N'eſt-ce pas ? jovial.

LUCILE *ſérieuſe.*

Oüi fort réjoüiſſant.

FRONIMOND.

Vous m'avez bien fait rire à ces Marionettes.
Ma Fille, qu'eſt-ce donc ? quelle mine vous faites ?
Vous ſoupirez, voyez votre futur époux,
Et ma ſœur, votre tante ; enfin voyez-nous tous,
Notre humeur vous devroit inſpirer de la joye.
Voyez.

LUCILE.

Que voulez-vous, mon Pere, que je voye?
Je ne ſuis point contente, & je voudrois en vain...

DANDINET.

Là, ne vous fâchez pas, vous la ſerez demain.
Vous me poſſederez, ſoyez plus patiente ;
Si vous attendiez donc, comme a fait votre tante,
Des trente & quarante ans.

Me. RAYMONDE

Pour avoir attendu,
Grace au Dieu de l'Amour, je n'aurai rien perdu ;
Il m'offre dans ce jour, m'ayant fait tant attendre,

Le sujet le plus beau, le mieux fait le plus tendre,
Qui soit sous son empire.

FRONIMOND.

Avec tous vos Romans,
Ma sœur, vous avez eû toujours quarante amans;
Mais ils n'étoient ma foi, tous que dans votre idée.

Me. RAYMONDE.

Oh! pour cette fois-ci j'en suis persuadée,
La chose est bien réelle, & j'en ai preuve en main.

FRONIMOND.

Mais quel est celui-ci?

Me. RAYMONDE.

Vous le sçaurez demain.
Le plaisir de l'amour n'est que dans le mystere,
Dans les difficultez.

FRONIMOND.

Par ma foi pour bien faire,
Ma Sœur, vous devriez brûler tous ces Romans,
Qui vous rempliſſent trop de leurs grands sentimens.

DANDINET.

Faites tout comme moi; je ne lis aucun livre,
Et si j'ai de l'esprit.

Me. RAYMONDE.

Le bel exemple à suivre!
Mais vous serez content, mon Frere; & mon espoir
Est de faire finir mon Roman dès ce soir;
La Foire me fournit une grande avanture,
Qui pourra parvenir à la race future.

FRONIMOND.

Ma foi vous êtes folle ; avec tous vos discours!

Me. RAYMONDE.

J'ai folâtré long-tems avecque les Amours ;
Mais il en faut venir enfin au mariage,
A la conclusion.

FRONIMOND.

Vous n'êtes plus en âge,
Ma Sœur...

Me. RAYMONDE.

Pour mieux parler je n'y suis pas encor,
Mais mon Frere, l'Amour me fait prendre l'essor.
(*Apercevant Blaise qui lui fait signe.*)
Ne vois-je pas l'agent de l'objet de ma flâme.
Oui, je touche au moment, & je sens dans mon ame...
Je vous quitte.

FRONIMOND.

Comment! Pourquoi nous quittez-vous?

Me. RAYMONDE.

Je quitte mes parens pour suivre mon époux;
Adieu, l'amour l'emporte enfin sur la nature,
Et dans peu vous sçaurez toute mon avanture.

SCENE VI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

QUel galimatias !

DANDINET.

Vous la laiſſez aller ?

FRONIMOND.

Que faire, elle extravague, on a beau lui parler,
Point de raiſon, bien-tôt j'y prétens donner ordre.

DANDINET.

Elle vous donnera bien du fil à retordre
Quand une femme eſt ſage, elle fait enrager ;
Jugez quand elle eſt folle !

FRONIMOND.

Il y faudra ſonger.

SCENE VII.

FRONIMOND, LUCILE, DANDINET, LA VERDURE, *sous la figure de Monsieur le Rat, qui montroit des tableaux à la Foire.*

LA VERDURE.

Voir ici ces Tableaux changeans,
Vous en serez contens,
Bien contens;
Trés contens.

DANDINET.

Voyons cela.

FRONIMOND.

Ce sont des bagatelles pures.

LA VERDURE.

Vous verrez ces belles Peintures,
Avec ces riches bordures,
Le tout, Messieurs, à peu de frais;
Ces beaux ouvrages,
Ont été faits
Par les mains des Sauvages,
Et vous en serez satisfaits,
Bien satisfaits,

Très satisfaits,
Fort satisfaits,
Extrêmement satisfaits.
La chose est très bien ordonnée :
Vous y voyez le jour le plus beau de l'année.
L'amour sans interêt, avec la clef des cœurs.
Ne perdez point de tems, entrez vîte, Messieurs.

FRONIMOND.

Il faut avoir bonne cervelle...

LA VERDURE.

On ne prend qu'une bagatelle.
Vous y voyez de plus ce beau Tableau mouvant
Entrez, Monsieur ; & si vous n'êtes pas content,
Et si la chose n'est pas belle,
En sortant.
Je vous rends votre argent ;
Mais je suis assuré que vous serez content,
Bien content,
Fort content,
Très content,
Extrêmement content.

DANDINET.

Comment vous nomme-t-on ?

LA VERDURE.

Mon nom est Fatiguant.

FRONIMOND.

Aussi l'êtes-vous bien : toujours la même notte
Depuis dix ans, pour voir une chose aussi sotte...

LA VERDURE.

Je vous en prie entrez.

D'ANDINET.

Il faut bien s'amuſer ;
Il nous en prie, & moi je ne puis refuſer.

FRONIMOND.

Je reconnois bien là l'humeur de votre pere,
Il ſe livroit à tout.

D'ANDINET.

C'eſt tout comme ma mere,
Qui, dit-on, n'a jamais rien refuſé : ma foi
Cela nait dans le ſang, faites tout comme moi ;
Entrez.

FRONIMOND *riant.*

Il le faut bien, puiſque l'on nous en prie
Quoiqu'au fond ce ne ſoit qu'une badinerie ;
Mais ce que vous voulez il faut bien le vouloir.

LA VERDURE.

Pardonnez-moi, Monſieur, la choſe eſt belle à voir,
Très belle à voir,
Très jolie à voir,
Très curieuſe à voir,
Le Roy l'a voulu voir,
Ce n'eſt point menterie,
Et vous n'avez rien vû de pareil en la vie.

(*Ils entrent dans la loge.*)

SCENE VIII.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

LA VERDURE *à Therame.*

LE beau coup de filet, ne perdons point de tems,
Je m'en vais amuser le Vieillard là dedans,
Et Grison le benêt. Attendez votre proye,
Dans un moment d'ici, Monsieur, je vous l'envoye.

SCENE IX.

THERAME *seul.*

O trop heureux Thérame ! ô moment fortuné ;
Je vais ravir l'objet qui m'étoit destiné.
Je m'embarasse peu que le pere en murmure,
Qu'il veüille proceder contre une telle injure ;
Sa fille est toute à moi, je ne lui vole rien,
Je ne fais seulement que reprendre mon bien ;
Et Lucile y consent. La voici.

SCENE X.

THERAME, LUCILE *sortant de la loge.*

LUCILE.

QUoi, Thérame,
C'eſt vous, pouvez-vous bien vous hazarder?

THERAME.

Madame.

LUCILE.

Si mon pere vous voit, à quoi m'expoſez-vous.

THERAME.

Mes parens ſçauront bienappaiſer ſon courroux;
Ne perdons point de tems, venez, belle Lucile.
Fuyons.

LUCILE.

A quoi tend donc ce diſcours inutile?

THERAME.

Les momens nous ſont chers.

LUCILE.

Quel eſt donc votre eſpoir?
Me croyez-vous perſonne à trahir mon devoir?

THERAME.

L'irréſolution nous va perdre, Madame;
Pour cet enlévement tout eſt prêt.

LUCILE.

Quoi, Thérame,
C'eſt un enlévement que vous me propoſez?
Vous me connoiſſez mal, & vous vous abuſez;
Je vous aime, il eſt vrai, & ne m'en ſçaurois taire.
Mais un ſi grand deſſein, une pareille affaire,
Meritoit bien du moins mon aveu.

THERAME *lui montrant la lettre.*

Ce projet
Par ce billet de vous....

LUCILE.

Comment donc, quel billet?

THERAME.

Le billet ce matin qu'il vous a plû m'écrire,
Que voilà.

LUCILE *étonnée, prend la lettre.*

Donnez-moi.

THERAME.

Voulez-vous vous dédire?

LUCILE.

Croyez... Mon Pere vient, & tôt retirez-vous.

THERAME *ſe cachant.*

Juſte Ciel!

SCENE XI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

Pourquoi donc vous éloigner de nous ?

LUCILE.

Je m'ennuyois de voir toutes ces bagatelles,
Je prenois un peu l'air.

DANDINET.

Voyons choses nouvelles ;

FRONIMOND.

Faisons deux ou trois tours, & puis nous reviendrons.

DANDINET.

Voyons l'Homme sans bras.

FRONIMOND.

Tantôt nous le verrons.
Grison suis-nous.

SCENE XII.

THERAME.

O Ciel ! que veut-elle me dire !
Quelle froideur aprés ce qu'elle vient d'écrire !
Pourquoi ſi bruſquement reprendre ſon billet ;
Elle rompt avec moi, je la perds, c'en eſt fait.
Helas ! je me plaignois de la trouver facile.

SCENE XIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

Quoi vous êtes ici ! qu'a-t-on fait de Lucile ?
L'avez-vous miſe en lieu de ſûreté. Mais quoi !
Quel deſeſpoir !

THERAME.

Lucile helas ! trahit ma foi.

LA VERDURE.

En voilà bien d'un autre, à quoi ſert donc ſa lettre ?

THERAME.

THERAME.

A me desesperer.

LA VERDURE.

Ayant sçû vous promettre....

THERAME.

Elle en vient de marquer un soudain repentir.

LA VERDURE.

Cependant de ces lieux il ne faut point partir.
Sans l'enlever. Je veux....

THERAME.

Quoi ! sans qu'elle y consente !

LA VERDURE.

Les Filles sont souvent d'humeur contrariante.
A toutes ces façons n'ayons aucun égard :
Pour vouloir s'en dédire, elle s'y prend trop tard.

THERAME.

Gardons-nous de lui faire un si sensible outrage.

LA VERDURE.

De son refus peut-être à present elle enrage.

SCENE XIV.

THERAME, GRISON, LA VERDURE.

GRISON.

MOnſieur, Lucile vient de me prier tout bas
De vous dire qu'elle eſt prête à ſuivre vos pas;
Qu'elle conſent à tout ; que de votre innocence
Elle a preſentement entière connoiſſance.

LA VERDURE.

Ne ſçavois-je pas bien qu'on ſe repentiroit ?

GRISON.

Elle m'a dit encor qu'elle vous inſtruiroit
D'un ſecret . . .

LA VERDURE.

Tout cela n'étoit rien que grimace.

THERAME.

Enfin quoi qu'il en ſoit, que faut-il que je faſſe ?

LA VERDURE.

Rien : demeurez ici, je vais avec Griſon
Joüer à nos benêts un tour de ma façon.

SCENE XV.

THERAME *seul.*

Reprenons quelque espoir après ma juste crainte :
Votre flame pour moi n'est pas encore éteinte,
Adorable Lucile, & c'est assez pour moi ;
J'oserai tout braver lorsque j'ai votre foi.

SCENE XVI.

THERAME, BLAISE.

BLAISE *essoufflé.*

A La fin vous voilà ; je cours toute la Foire
Sans vous trouver. Morgué j'ai gagné de quoi boire.

THERAME.

Je n'ai bougé d'ici.

BLAISE.

La Verdure, ma foi,
Avec tout son esprit n'a pas tant fait que moi.

THERAME.

Comment donc, qu'as tu fait ?

BLAISE.

Ayez l'ame joyeuse;
Je viens...

THERAME.

Quoi?

BLAISE.

D'enlever enfin votre amoureuse,
Moi ſeul j'ai fait le coup.

THERAME *en l'embraſſant.*

Ce que j'ai de bonheur
Me vient toûjours par toi.

BLAISE.

Vous le voyez, Monſieur,
J'ai baillé ce matin votre lettre à Lucile,
Je l'enleve ce ſoir; ſuis-je un garçon habile?

THERAME.

Je ferai ta fortune.

BLAISE.

Oh je n'en doute pas:
Ça le merite bien... Avec ſon grand fracas
La Verdure pourtant ne m'a pas fait la nique.

THERAME.

Mais où Lucile eſt-elle?

BLAISE.

Elle eſt dans la boutique...
De ce certain Marchand... Vous connoiſſez cela
Un vendeur de tiſanne.

THERAME.

Elle n'eſt pas bien là :
Il faut l'en retirer en toute diligence ;
Conduis-moi.

BLAISE.

Baillez-vous un peu de patience
Il faut m'attendre ici, je vais vous l'amener.

THERAME.

Oüi, mais ſi tu ne ſçais te précautionner
Le pere qui la cherche...

BLAISE.

Oh, j'ons de la prudence,
Et je ſçaurois fort bien avoir la prévoyance
De lui cacher le nez avec ſa coëffe.

THERAME.

Bon,
C'eſt bien dit.

BLAISE.

Je ſçavons raiſonner la raiſon.

THERAME.

Cours vîte, je t'attens.

SCENE XVII.

THERAME *ſeul.*

SAns chercher de fineſſe,
Des autres ce lourdaut a ſurpaſſé l'adreſſe ;
C'eſt par lui ſeul enfin que je vais être heureux :
Il me rend poſſeſſeur de l'objet de mes vœux.
Mais voici la Verdure.

SCENE XVIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

ALlons, Monſieur, courage,
Griſon a d'un Potier renverſé l'étalage :
L'on retient Fronimond pour en payer les frais ;
Diſant qu'un Maître doit payer pour ſon laquais.
Il s'en deffend beaucoup. Pendant cette querelle
Il vous eſt fort aiſé d'enlever votre Belle.
Venez.

THERAME.

L'affaire eſt faite, il n'en eſt plus beſoin ;
Un plus adroit que toi vient d'en prendre le ſoin.

LA VERDURE.

Il faut donc qu'il ait fait trés grande diligence ;
Car j'ai toûjours couru dans mon impatience.

THERAME.

Elle eſt en mon pouvoir, il ſuffit.

LA VERDURE.

Ah fort bien ;
Avoüez cependant que c'eſt par mon moyen.

THERAME.

Non, je ne ſuis de tout redevable qu'à Blaiſe ;
Lui ſeul a fait le coup.

LA VERDURE.

Monſieur, ne vous déplaiſe ;
Je ne ſçaurois encor m'imaginer comment.

SCENE XIX.

THERAME, BLAISE, LA VERDURE, Me. RAYMONDE.

THERAME.

LE voici qui m'amene un objet ſi charmant,
Mais que vois-je !

BLAISE. *à Therame.*

Monſieur voilà votre Lucile.

à la Verdure.

Et vous, retirez-vous, vous êtes inutile.

LA VERDURE.

C'eſt là Lucile ?

BLAISE.

Hé oüi celle à qui ce matin
J'ai rendu le billet.

LA VERDURE.

Au diable le mâtin.

BLAISE.

Otez donc votre coëffe afin que l'on vous voye.

LA VERDURE.

C'eſt Madame Raymonde.

Me. RAYMONDE.

Ah que je ſens de joye !
La pudeur la combat : mais puiſqu'à ce billet
J'ai répondu d'un ſtile ; enfin cela vaut fait.
Allons, enlevez-moi, j'ai lâché la parole,
Et de plus mon écrit.

LA VERDURE *à part.*

Maugrebleu de la folle !

BLAISE *à Therame.*

Vous ne lui dites rien. Parmi les gens de Cour
Ce ſont les femmes donc qui déclarent l'amour ?
Parmi nous payſans, cela n'eſt pas tout comme ;
Et la femme morgué jamais n'agace l'homme.

Me. RAYMONDE.

Affrontons les dangers, & parcourons les mers :
Que l'amour nous conduiſe au bout de l'Univers.
Quel plaiſir d'habiter un antre inacceſſible,
M'y voir ſeule avec vous.

LA VERDURE.

Et qu'un Monſtre terrible
S'en vint vous devorer ; qu'aprés cela Monſieur
Au deſeſpoir penſât en mourir de douleur :
Que cela ſeroit beau !

Me. RAYMONDE.

Cher objet de ma flâme,
Vous ne me dites rien.

BLAISE.

Allons, Monſieur Thérame,

Morguenne embraſſez-là ſans faire de façon.

THERAME.

Tais-toi, maraut.

BLAISE.

Ah, ah! morgué c'eſt tout de bon.
Que diable a-t-il mangé?

THERAME *bas.*

Mon pauvre la Verdure,
Je n'ai recours qu'à toi dans ma triſte avanture.

LA VERDURE *à Thérame.*

(*à Me. Raymonde.*)

Ne vous démontez point, Madame, en ce moment
Je vais tout preparer pour votre enlévement:
Entrez dans cet endroit, dont Monſieur eſt le Maitre.
Ne faites point de bruit, & gardez de paroître.

Me. RAYMONDE.

Quoi ſeule?

LA VERDURE.

Ce garçon dont l'eſprit eſt charmant,
Vous tiendra compagnie, & c'eſt pour un moment.

Me. RAYMONDE.

Un moment eſt beaucoup loin de ce que l'on aime.

BLAISE.

Je ſerai prés de vous; c'eſt un autre lui même.

SCENE XX.

THERAME, LA VERDURE.

THERAME.

Voilà le dernier coup qui pouvoit me frapper.

LA VERDURE.

Où Diable ce lourdaut s'eſt-il allé tromper !
Mais auſſi vous avez bien manqué de prudence,
Confier un billet d'une telle importance
Au plus ſot....

THERAME.

Tu ſçais bien que je n'avois que lui,
Vous étiez tous ici.

LA VERDURE.

Mais pour comble d'ennui...

SCENE XXI.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

GRISON.

A Quoi ſongez-vous donc, & que voulez-vous faire ?
Je mets dans l'embaras le rival & le pere.
Je fais ſigne à Lucile, & perſonne ne vient ;
Quelle indolence ici tous les deux vous retient ?
L'occaſion vingt fois s'eſt offerte.

THERAME.

J'enrage.
Ce maudit Blaiſe....

LA VERDURE.

Allons ſans tarder davantage.

GRISON.

Il n'eſt plus tems, nos gens viennent de ce côté.
Pour voir l'Homme ſans bras.

LA VERDURE.

Rien n'eſt encor gâté ;
L'Homme ſans bras n'eſt point à preſent à la Foire;

A vos dépens il eſt au cabaret à boire ;
N'importe, il faut joüer d'un tour de mon métier ;
Je vais vous déguiſer, & vous viendrez crier.
Pour appeller le monde.

THERAME.

Ah ! fy.

LA VERDURE.

Laiſſez-moi faire.

THERAME.

Je ne pourrai jamais.

LA VERDURE.

Mais il eſt néceſſaire.
Monſieur, que vous joüiez un rôle en tout ceci.

THERAME.

Mais....

LA VERDURE.

Pour mieux attraper le Vieillard. Le voici.
Entrez vite

THERAME.

Allons donc.

LA VERDURE.

Toi Griſon, fais enſorte
D'amuſer un moment le Vieillard à la porte.
Pour nous donner le tems.

GRISON.

Il ſuffit, j'entens bien.

SCENE XXII.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

Voilà notre butor.

DANDINET.

Hé ne lui dites rien,
Je n'ai jamais tant pris de plaisir en ma vie,
Qu'en voyant renverser les pots, la poterie.

FRONIMOND.

Il m'en coûte, & cela n'est pas fort obligeant.

DANDINET.

Bon! le plaisir valoit la moitié de l'argent.

SCENE XXIII.

THERAME *déguisé en Indien.*
FRONIMOND, DANDINET,
LUCILE, GRISON.

THERAME.

C'Est ici la victoire
De la Foire:
Venez voir cet Homme sans bras,
Qui fait avec ses pieds ce qu'on ne pourra croire,
Et ce qu'avec leurs mains d'autres ne feroient pas.

DANDINET.

Voyons l'Homme sans bras, c'est ici qu'il demeure.

THERAME.

Oüi, Monsieur, & l'on va commencer tout à l'heure.

DANDINET.

De quel pays est-il?

THERAME.

Des Indes.

DANDINET.

Ah! tant mieux,
Un Indien; cela doit être curieux.

Si c'étoit un François, quand il feroit merveilles ;
Quandil enchanteroit les yeux & les oreilles,
Il ne me plairoit pas autant qu'un Indien :
Ah ! je ſuis là deſſus d'un goût Pariſien,
La nouveauté ſur tout me plait, bonne ou mau-
vaiſe.

THERAME.

Meſſieurs, mettez vous-là, vous verrez à vo-
aiſe.

On ouvre une premiere ferme.

DANDINET.

Pluſieurs Indiens paroiſſent.

Hé bien, où donc eſt-il cet Indien ſans bras ?

THERAME.

Monſieur, il va paroître, il ne commence pas :
On chante auparavant.

DANDINET.

Hé bien donc que l'on chante :
Mais pourquoi ces chanſons ? cela m'impatiente.

THERAME.

Les airs qu'on va chanter vous feront du plaiſir ;
Le hazard les a faits ſelon votre deſir,
C'eſt ſur la nouveauté.

DANDINET.

Je l'aime à tout outrance.

THERAME.

Soyez-vous donc, Meſſieurs, afin que l'on com-
mence.

UNE

UNE INDIENNE *chante.*

PREMIER COUPLET.

La nouveauté rend la Foire féconde ;
Dans ces lieux chacun abonde,
Malgré les chaleurs de l'Eté.
Quel charme, quels attraits attirent tant de monde ?
La nouveauté.

SECOND COUPLET.

La nouveauté fait changer la fortune ;
Une belle trop commune
Perd tout le prix de ſa beauté,
Qui vous fait tous courir de la blonde à la brune ?
La nouveauté.

UN INDIEN *chante.*

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.

Mon voiſin entêté,
Trouve ma femme jolie ;
De la ſienne il eſt dégoûté,
Et j'en ſuis enchanté.

Enſemble.

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.

SCENE XXIV.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, THERAME *déguisé en Indien*, GRISON, LA VERDURE *sous la figure de l'Homme sans bras.* Quatre INDIENS.

Quatre Indiens conduisent un petit Théâtre, sur lequel est la Verdure sous la figure de l'Homme sans bras de la Foire. Il a à côté de lui deux autres Indiens qui joüent du Haut-bois, & se mêlent avec l'Orquêstre pour joüer la marche sur laquelle ils arrivent.

LA VERDURE *ôte son chapeau avec son pied, & salue la compagnie.*

L'Indien sans pareil est votre serviteur,
Messieurs & Dames, c'est pour lui beaucoup d'honneur
De pouvoir divertir l'honnête compagnie;
Et c'est de tout son cœur qu'il vous en remercie.

DANDINET *riant.*

Ma foi je ſuis ſçavant, plus que je ne penſois,
Et j'entens l'Indien tout comme le François.

FRONIMOND.

Voir un homme ſans bras n'eſt qu'une bagatelle,
Et ce n'eſt pas pour nous une choſe nouvelle.

THERAME. *déguiſé.*

Ce qu'il fait de ſes pieds en fait la rareté.

DANDINET.

Tenez, pour exciter la curioſité,
Vous devriez montrer une femme ſans tête,

LA VERDURE.

Où diable la trouver; il faudroit être bête,
Pour la vouloir chercher : l'on trouveroit bien mieux
Un homme ſans cervelle, & même dans ces lieux.

DANDINET.

Cela s'adreſſe à vous, beau-pere, il vous regarde.

FRONIMOND.

Cela s'adreſſe à moi?

LA VERDURE.

Non, Monſieur, je n'ai garde.

DANDINET.

Comment ſeroit-ce à moi?

LA VERDURE.

Monſieur, je ne dis rien.

DANDINET.

Partageons entre nous le compliment.

FRONIMOND.

Fort bien.

LA VERDURE.

Meſſieurs, les Indiens ont pouvoir de tout dire.

DANDINET.

Allez, j'ai de l'eſprit, je prens cela pour rire.

FRONIMOND.

Ça voyons donc vos tours;

LA VERDURE.

J'en vais faire un charmant.

Quelqu'un ſçait-il joüer au Piquet?

DANDINET.

Oüi vraiment,

Perſonne en mon pays ne m'oſe tenir tête.

FRONIMOND.

Et moi ſans vanité je n'y ſuis pas trop bête.

LA VERDURE *bat les Cartes avec ſes pieds.*

Allons Meſſieurs, coupez, je vous donne la main.

FRONIMOND.

Ma foi, ce qu'il fait là paſſe l'effort humain!

THERAME *ôtant ſa barbe.*

Profitons du moment, adorable Lucile.....

LUCILE.

C'eſt vous, Thérame, ô Ciel!

THERAME.

Notre fuite eſt facile;

Et ſi vous conſentez...

LUCILE.

Oüi, je consens à tout;
Mon pere a mis enfin ma patience à bout;
Et ma tante de plus par sa lettre.

THERAME.

Lucile,
Nous en pourrons parler dans un tems plus tranquile:
Mais à present je crains que le moindre regard....

LUCILE

Allons.

SCENE XXV.

FRONIMOND, DANDINET, LA VERDURE.

LA VERDURE.

JE viens de faire une admirable écart.
Parlez; mais sans parler voilà mon jeu sur table,
Et vous êtes repic, & capot.

DANDINET *voyant qu'il est capot.*

Comment Diable?

FRONIMOND.

Il a filé la carte; & pour nous abuser...

LA VERDURE

D'avoir la main subtile on ne peut m'accuser,

Puiſque je n'en ai point.

DANDINET.

La choſe eſt admirable.
Ne pourriez vous point faire encor un tour ſemblable ?

LA VERDURE.

Non pas ; mais là-deſſus j'ai fait une chanſon, je vais l'accompagner avec mon Tympanon.

(*Il chante, & s'accompagne des pieds avec le tympanon.*)

Si je n'ai mains ni bras,
C'eſt lorſqu'il faut rendre :
Meſſieurs, je n'en manque pas,
Quand il faut prendre :
Mais ſur tout pour duper un ſot,
Et le faire repic & capot,
Je ne ſuis pas manchot.

FRONIMOND.

C'en eſt aſſez, allons, Lucile. Où donc eſt-elle ?

LA VERDURE.

Vous plairoit-il encor quelque chanſon nouvelle ?

FRONIMOND *ne voyant point Lucile.*

Allez au Diable vous & votre nouveauté :
Lucile...

GRISON *montrant un autre côté que celui par lequel Thérame a enlevé Lucile.*

Elle a paſſé, je crois, de ce côté.

FRONIMOND.

Toute ſeule ?

GRISON.

Je crois qu'un jeune homme l'emmene.

FRONIMOND.

Et tôt courons aprés.

DANDINET.

Bon, bon, c'eſt bien la peine.

FRONIMOND.

Comment donc ? pour ma Fille eſt-ce-là vôtre amour ?

DANDINET.

Il eſt tard à préſent, demain il ſera jour.
Cela ſe trouvera.

FRONIMOND.

Ciel ! quelle indifference !
J'enrage, & j'ai trop loin porté la complaiſance.
J'ai refuſé ma fille à Thérame, pour vous ;
Je m'en repens.

DANDINET.

Ah ! ah !

FRONIMOND.

Vous n'êtes entre nous
Qu'une bête, un vrai ſot.

DANDINET.

Gageons que c'eſt mon pere
Qui vous écrit cela ; c'eſt ſon ſtyle ordinaire :
Il me donne toûjours de ces ſobriquets-là.

FRONIMOND.

FRONIMOND.

Que faire? quel remede apporter à cela?
Si celui qui l'enleve eſt de bonne famille,
Pour me vanger de vous je lui donne ma fille,

LA VERDURE.

Il eſt bon Gentil-homme, il n'eſt rien plus certain,
J'en leverai le pied, & s'il faut la main.

Il leve le pied & la main enſemble, & quittant dans l'inſtant ſon habit d'Indien, il paroît tout d'un coup ſous ſa figure de Valet.

C'eſt Thérame.

FRONIMOND.

Comment?

LA VERDURE.

Oüi, Monſieur, c'eſt mon Maître;
Dans les bons ſentimens où je vous vois paroître,
Griſon, va le chercher.

SCENE XXVI.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, BLAISE, LA VERDURE.

Me. RAYMONDE.

JE m'ennuye à la fin
Et je prétens ſçavoir quel ſera mon deſtin.
Hola, quelqu'un ici n'a-t-il point vû Thérame,
Mon raviſſeur ? le trouble augmente dans mon ame.

FRONIMOND.

Que cherchez-vous, ma ſœur ?

Me. RAYMONDE.

D'où viennent tous ces bruits ?

LA VERDURE.

C'eſt un enlévement.

Me. RAYMONDE.

J'en ſuis au moins, j'en ſuis,
N'allez pas m'oublier, c'eſt moi qui ſuis la Dame.

FRONIMOND.

Vous ?

Me. RAYMONDE.

Et le Cavalier eſt l'amoureux Thérame,

enleve.

FRONIMOND.

Comment? & vous êtes ici?

E fille avec lui?

Me. RAYMONDE.

Que veut dire ceci?

C'est trompé.

BLAISE.

Sans doute, & Madame est Lucile.

Me. RAYMONDE.

Non, je ne la suis pas.

BLAISE.

Je suis donc bien habile,

Et j'ai fait là, morguienne, un bel équiproquo;

Je connois à présent que je ne suis qu'un sot.

Me. RAYMONDE.

Quoi! c'étoit pour Lucile?

BLAISE.

Hé oüi morgué.

Me. RAYMONDE.

J'enrage.

BLAISE.

Et moi bien plus.

Me. RAYMONDE.

Je veux me vanger de l'outrage.

FRONIMOND.

Bon, à qui vous en prendre, il faut, ma chere sœur,

Avaler la pilule aussi-bien que Monsieur.

(*Montrant Dandinet.*)

Voici Thérame.

SCENE DERNIERE.

FRONIMOND, THERAME, LUCILE, Me. RAYMONDE, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, BLAISE.

Me. RAYMONDE., *courant à Thérame.*

AH traître !

LA VERDURE, *la retenant.*

Ah doucement, Madame.

THERAME, *à Fronimond.*

Pour Lucile brûlant d'une innocente flâme...

FRONIMOND.

Vous direz tout cela quand nous serons chez nous.

LUCILE.

Mon pere...

FRONIMOND

Recevez Thérame pour époux,
Ma fille, j'y consens.

DANDINET.

Oüi, oüi, laissez-moi faire,
Mon pere le sçaura.

Mr. RAYMONDE.

Pour moi dans ma colere,
Une vengeance affreuse....

LA VERDURE.

Ah sans tant de raisons,
Laissez-nous, s'il vous plait, achever nos chansons.

FIN.

DIVERTISSEMENT

Plusieurs Indiens & Indiennes forment des danses à la maniere de leur Pays.

UNE INDIENNE *chante.*

DEux Papillons amoureux
Voloient sans cesse autour d'elle:
Le plus aimable des deux
Sçut ravir une fleur si belle,
Tandis que l'autre malheureux
Vint se brûler à la chandelle,

ENTRE'E d'Indiens & d'Indiennes.

UN INDIEN *chante.*

La Foire est franche, jeune Beauté,
Laissez dire un pere entêté,

La Foire eſt franche :
Qu'il choiſiſſe à ſa volonté ;
Mais ſi de quelqu'autre côté
Votre cœur panche ,
La Foire eſt franche.

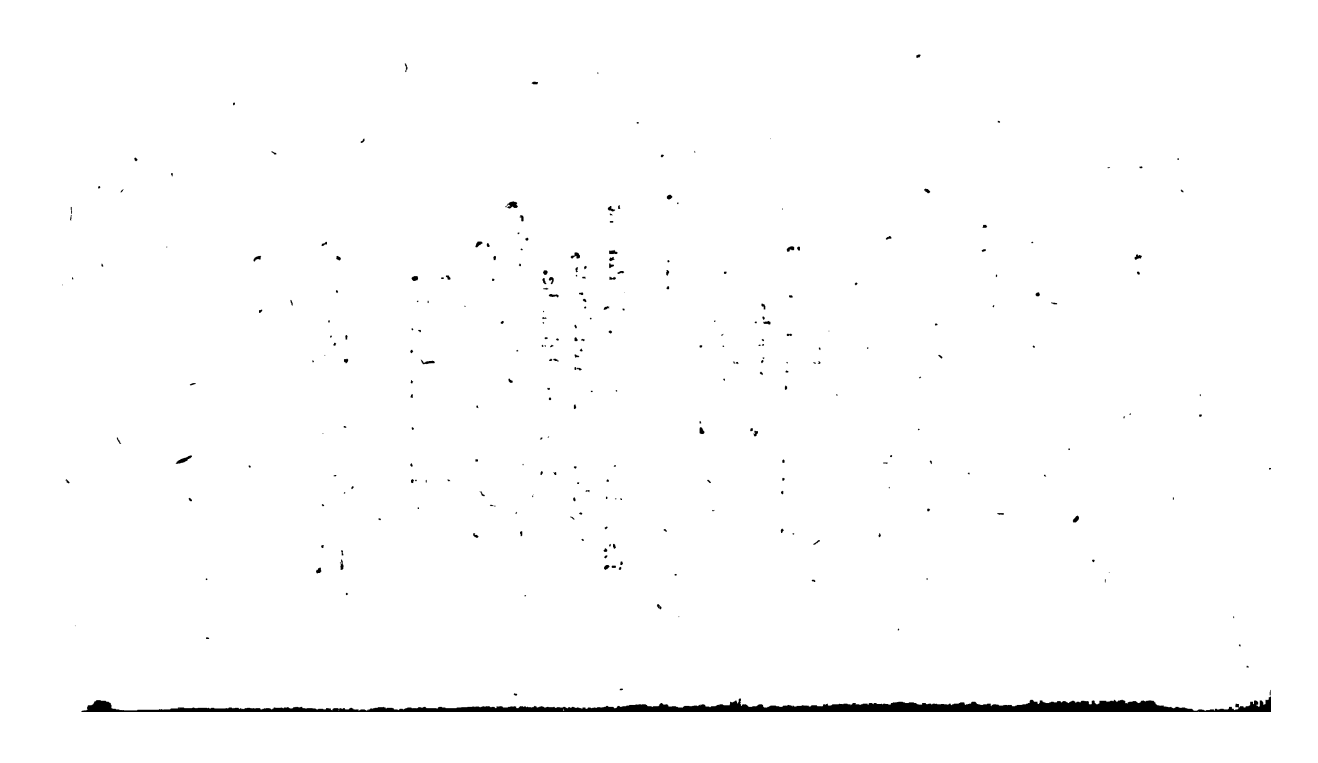
UNE INDIENNE *chante.*

La Foire eſt franche , point de jaloux ;
Point de jalouſes parmi nous ,
La Foire eſt franche.
A ſa voiſine mon époux
Peut ici donner rendez-vous ;
Mais en revanche ,
La Foire eſt franche.

LA VERDURE *chante au Parterre.*

La Foire eſt franche , voici l'inſtant
Où chacun dit ſon ſentiment ,
La Foire eſt franche.
Nos ſoins n'auront pas été vains ;
Si le Parterre bat des mains ;
C'eſt lui qui tranche ,
La Foire eſt franche.

Fin du Divertiſſement.



LA
FAMILLE
EXTRAVAGANTE,
COMEDIE
Répréſentée en 1711.

ACTEURS.

MAdame RISSOLE', mere de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

PIETREMINE, Procureur, Tuteur & amoureux d'Eliſe.

LUCRECE, ſœur de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

SUZON, fille de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

CLEON, amant d'Eliſe.

ELISE, amante de Cléon.

BAZOCHE, Clerc de Piétremine.

LISETTE, ſervante de Piétremine.

S. GERMAIN, valet de Cléon.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Piétremine.

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

ME voici seule enfin, parlons un peu raison;
Cléon & son Valet sont dans cette maison
Cachez depuis hier, & par mon assistance:
Si notre Maître en a la moindre connoissance,
Je suis perduë; aussi je suis riche à jamais.

Si de Cléon je fais réüſſir les projets!
Il ne contente pas par de vaines paroles ;
Il nous a conſigné déja cinq cent piſtoles ;
Et s'il enleve Eliſe à notre Procureur,
Je puis bien m'aſſurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le Clerc, il fera cette affaire :
Mille écus bien comptans, & l'eſpoir de me plaire,
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.
Le Procureur céans à ſa mere, ſa ſœur,
Et ſa fille ; elles ſont ſans ceſſe à leur fenêtre,
Déja plus d'une fois voyant Cléon paroître,
Elles m'ont demandé (mais chacune en ſecret)
Quel étoit ce Monſieur ſi charmant, ſi bien fait,
Qui paſſoit ſi ſouvent. Elles en ſont charmées,
Et ſont toutes allées pour croire en être aimées.
Les voici toutes trois avec le Procureur,
Tâchons de penétrer juſqu'au fond de leur cœur.

SCENE II.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRESSE, SUZON, LISETTE.

PIETREMINE.

MA mere, finiſſez vos proverbes des halles,
Sentences du vieux tems, fades & trivales ;
On n'entend que cela dans toute la maiſon,
Et ma fille & ma ſœur les mettent en chanſon :
Jour & nuit l'une & l'autre à compoſer s'applique,
De pitoyables vers, de mauvaiſes muſique....

Me. RISSOLE'.

Soit vous n'entendrez plus proverbes ni chanſons :
Mais, revenons un peu, de grace, à nos moutons :
Ce ſont vos actions, & non pas mon langage,
Qu'il vous faut condamner. Ce ſecond mariage....

PIETREMINE.

Eh bien j'adore Eliſe, & prétens l'épouſer ;
Vos proverbes en vain s'y voudroient oppoſer :
Eliſe eſt ma pupile, étant ſous ma tutelle,
Ma mere en ma faveur je veux diſpoſer d'elle.

LUCRECE.

Entendez-nous.

PIETREMINE.

Ma sœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon pere....

PIETREMINE.

Ma fille, autant de tems perdu.

Me. RISSOLE'.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille;
Mariez votre sœur, mariez votre fille.

PIETREMINE.

Et vôtre mere aussi, n'est-ce pas.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi non?
Et sans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....
Un jeune homme.... suffit.

PIETREMINE.

A votre âge, ma mere.

Me. RISSOLE'.

Suis-je si decrepite & hors d'état de plaire?

PIETREMINE.

Non, pas: mais...

Me. RISSOLE'.

Rira bien, qui rira le dernier.
Vous n'avez que demain toûjours vous marier.
Je vous suivrai de prés.

LUCRECE.

Je ne tarderai guére.

A me pourvoir auſſi.

PIETREMINE.

Vous, ma ſœur?

LUCRECE

Oüi, mon frere.

PIETREMINE.

A l'amour juſqu'ici vous aviez reſiſté.

LUCRECE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi de mon côté

Je ſuivrai leur exemple.

PIETREMINE.

Oh ce n'eſt pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon Pere, & déja quelqu'un m'aime.

Que j'aime auſſi.

PIETREMINE.

Comment chacune a donc le ſien?

LISETTE.

On veut vous imiter.

PIETREMINE.

Je l'empécherai bien.

Me. RISSOLE'.

Mariez-vous, vous dis-je, & puis laiſſez-nous faire...

PIETREMINE.

Oh morbleu ! ces discours me mettent en colere ;
Je sens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

SCENE III.

Me. RISSOLE', LUCRECE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.

IL est si transporté qu'il ne sçauroit parler ;
Au desespoir au moins vous allez le reduire.

Me. RISSOLE'.

La chose est maintenant au point où je desire ;
J'aurois donné sujet à chacun de crier,
D'aller de but en blanc ainsi me marier.
Il m'en fourni enfin un pretexte valable :
On dira que voyant mon fils déraisonnable,
J'ai voulu le punir. Cependant c'est l'amour ;
Mes enfans, qui m'occupe & la nuit & le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous ?

Me. RISSOLE'.

M. RISSOLE.

Tu le ſçais bien, Liſette:
Mais n'en dis rien au moins.

LISETTE.

Allez je ſuis diſcrette.
à Lucrece.
Et vous ?

LUCRECE.

Tu le ſçais bien auſſi.

LISETTE.

Je m'en ſouviens,
Et cet amant ſouvent a fait nos entretiens.
à Suzon.
Quant à vous, c'eſt celui qui l'autre jour ...

SUZON.

Lui-même,
Celui que je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime,
Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRECE.

O! contrainte cruelle!

M. RISSOLE.

O! langage ennuyeux!

LUCRECE.

Très ennuyeux ſans doute, & c'eſt le ſeul langage,
Que dans cette maiſon l'on peut mettre en uſage.
On n'en ſort point. Mon frere eſt brutal; un amant

Ne veut point essuyer un mauvais compliment,
Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh je fais davantage ;
Mon amant a trouvé le plus joli langage,
Les soirs sous ma fenêtre, il demeure arrêté ;
Il tousse, il éternuë.

LISETTE.

Eh bien.

SUZON.

De mon côté
Je tousse, j'éternuë aussi.

LISETTE.

Belle maniere
De se faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entiere . . . .
Mais mon pere revient.

Me. RISSOLE'.

Allons, montons là-haut,
Mes enfans, nous prendrons les mesures qu'il faut.

SCENE IV.

LISETTE *ſeule.*

JE ne me trompois point, chacune croit qu'on l'aime,
Et ſans en rien ſçavoir elles aiment le même.
Cet amant prétendu, qui leur parle des yeux,
C'eſt Cléon qui rodoit toûjours prés de ces lieux.
Dans l'eſpoir d'y voir ſeule Eliſe à ſa fenêtre.
Comme en divers momens elles l'ont vû paroître,
Chacune a pris pour ſoi les ſignaux amoureux
Que Cléon ne faiſoit qu'à l'objet de ſes vœux.

SCENE V.

PIETREMINE, LISETTE.

PIETREMINE.

LIſette, ſçais-tu bien que ma famille eſt folle?

LISETTE.

Elle eſt bien amoureuſe au moins.

PIETREMINE.

Cela décide.

Parce que j'aime, il faut que chacun aime ici ;
Je me marie, on veut se marier aussi.
Je m'en mocque, & je fais ce soir mes fiançailles.

LISETTE.

Et sans doute demain Monsieur, les épousailles?

PIETREMINE.

Et de tres-grand matin. Que j'ai bien eu raison
De tenir renfermée Elise en ma maison :
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'idée
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obsédée.

LISETTE.

Quel est-il ce Cléon ?

PIETREMINE

Je ne l'ai jamais vû ;
Feu son pere pourtant m'étoit assez connu,
Mais cela ne fait rien à la présente affaire :
Pour la hâter, mon Clerc jadis Clerc de Notaire
Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout.
Votre Clerc.

PIETREMINE.

Il n'est rien dont il ne vienne à bout,
C'est le plus habile homme.

LISETTE.

Ah pour habile passe.

Mais pour homme, il n'en a tout au plus que la face,
C'eſt un nain; cependant il a bien quarante ans.

PIETREMINE.

Quel qu'il ſoit, je ſuis fort content de ſes talens.

LISETTE.

Laiſſons cela, parlons du feſtin, de la danſe.

PIETREMINE.

Oh tout eſt commandé, même payé d'avance.
Cela me coûte un peu: mais j'ai pluſieurs procès
Où je redoublerai le memoire des frais:
C'eſt de l'argent qui doit retourner dans ma poche:
Et mon Clerc . . . Mais il vient.

SCENE VI.

PIETREMINE, BAZOCHE, LISETTE.

PIETREMINE.

Bonjour, Monſieur Bazoche.

BAZOCHE.

Serviteur.

PIETREMINE.

Laiſſe-nous, Liſette.

LISETTE.

J'entens bien.

(*Elle écoute derriere.*)

Ecoûtons quel ſera pourtant leur entretien.

PIETREMINE.

Hé bien tout eſt-il prêt ? avez vous mis les clauſes,
Comme je ſouhaitois ?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choſes ;
Au contrat que j'ai fait vous ne reconnoiſſez
Que le quart des grands biens d'Eliſe.

PIETREMINE.

C'eſt aſſez ;
Et ce contrat eſt-il à l'autre tout ſemblable ?

BAZOCHE.

On ne peut diſtinguer le faux du véritable ;
Le Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIETREMINE.

Vous êtes aſſuré de l'eſcamoter bien.

BAZOCHE.

Si j'en ſuis aſſuré ; laiſſez, laiſſez moi faire ;
J'ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Notaire.

PIETREMINE.

Vous aurez cent loüis comme je vous ai dit ;
Les voila bien comptez.

BAZOCHE.

Monſieur, cela ſuffit.

PIETREMINE.

Adieu.

BAZOCHE *allant après lui.*

Mais cependant, ſi pour plus d'aſſurance,
Et pour m'encourager vous les donniez d'avance ;
Des ſcrupules ſouvent me prennent.

PIETREMINE.

Les voila ;
Et rejettez bien loin tous ces ſcrupules-là.

BAZOCHE, *mettant la bourſe dans ſa poche.*

Ils ſont paſſez.

PIETREMINE.

Je vais amener le Notaire,
Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guére.

SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE.

VOilà ma conſcience à preſent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plûtôt quatre ; tu ſçais que ma joie eſt extréme
Lorſque je t'entretiens, & que toûjours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le tems de l'éprouver;
Il faut... Mais je ne sçais si je dois achever.

BAZOCHE.

Parle; efface la pudeur qui te ferme la bouche?
Te repentirois-tu d'avoir été farouche?
Et l'amour m'auroit-il vangé de ta froideur?
Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cœur?
Je suis bon Médecin, & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui vous êtes d'amour, je pense un vrai remede;
Et je m'en servirai quand j'en aurois besoin:
Maintenant je vous veux charger d'un autre soin.
Vous avez cent louis.

BAZOCHE.

Oh! oh!

LISETTE.

Seriez-vous homme
A les quitter?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une femme
Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah bon, ah cela je consens.

LISETTE.

Au lieu de cent louis toucherez trois mille francs.

Cela

Cela vous plairoit-il ?

BAZOCHE.

Très fort ; & pourquoi faire ?

LISETTE.

Vous le ſçaurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire,
Et vous me plairez fort ſi vous faites cela :
Mais il faut me jurer....

BAZOCHE.

J'en jure, touche-là,
Il n'eſt rien que pour toi je ne puiſſe entreprendre ;
Faut-il nuire, obliger, faut-il pendre, dépendre,
Faire du mal, du bien, jurer à faux, à vrai ?
De mon amour pour toi tu peux faire l'eſſai.

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui ?

LISETTE.

Monſieur Piétremine.

BAZOCHE.

Quoi notre Procureur ? Aiſément je devine ;
Faire épouſer Eliſe à quelqu'autre ?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

Cléon ! je le connois, c'eſt un joli garçon,

(*à part.*)

A qui le Procureur à la mort de ſon pere,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire?

BAZOCHE.

Oui-dà je la ferai, mais pour l'amour de toi.
Ce ſont trois mille francs que l'on me donne à moi?

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'eſt pas trop; mais parce que je t'aime.
Et quand les donne-t-on?

LISETTE.

Quand? à cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils ſont dans la maiſon.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahiſon
Faire un Contrat au nom de Cléon & d'Eliſe,
Que notre Procureur ſans crainte de ſurpriſe
Va ſigner en croyant ſigner le ſien.

LISETTE.

Fort bien.
Allez dans votre Etude, & ne négligez rien.
Mais ſi l'on vous offroit une plus forte ſomme

Pour nous trahir ?

BAZOCHE.

Oh non, je deviens honnête homme:
Je quitte le métier après ce grand coup-là ;
Friponer un fripon eſt mon *nec plus ultrà*.

SCENE VIII.

LISETTE *ſeule*.

MOnſieur Bazoche va travailler avec zele ;
Pour Eliſe & Cléon, quelle bonne nouvelle !
Qui croiroit après tout qu'on trouvât tant d'eſprit
Dans un corps ſi mal fait, ſi laid & ſi petit !
Sa figure eſt, ma foi, des plus deſagréables :
Si tous les Procureurs avoient des Clercs ſemblables,
On ne verroit pas tant de deſordres chez eux,
Et les enfans qu'ils ont leur reſſembleroient mieux.
Ah ! voici le valet de Cléon.

SCENE IX.

S. GERMAIN, LISETTE.

S. GERMAIN.

Plétremine
Vient de sortir ; j'étois caché dans la cuisine,
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un grand muid.
Je l'ai percé, néant, rien n'est venu. La rage
Puisse crever ton Maitre ; ah quel maudit ménage !
Je n'ai mangé ni bû depuis hier.

LISETTE.

Comment,
Il n'étoit rien resté du soupé ?

S. GERMAIN.

Non vraiment ;
Les Clercs laissent-ils rien jamais sur leurs assiettes?
Chacun sçait qu'ils ont soin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains, & ton Maitre est aussi mal que toi
Là haut dans le grenier.

S. GERMAIN.

Bon, voilà bien de quoi :

Au deſſus de la chambre où couche ſa maitreſſe,
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le preſſe ?
Il vit d'amour, mon Maître.

LISETTE.

Hé bien, fais comme lui ;
Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

S. GERMAIN.

Vraiment oüi ;
T'aimer pour me nourrir ce ſeroit le contraire,
Cela me ſecheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire ?
Perſonne ne ſçauroit reſter dans ce logis,
Pietremine a ſes clefs dans ſa poche.

S. GERMAIN.

Tant pis ;
Il n'y falloit donc pas entrer. Ah je déteſte
Et je maudis cent fois l'occaſion funeſte
D'hier au ſoir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira ;
Un ſplendide feſtin ici ſe donnera.

S. GERMAIN.

Si j'attrape un chapon auſſi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche ;

S. GERMAIN.

Bazoche ? garde-toi de te fier à lui,

C'eſt un fripon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui
Il nous ſert.

S. GERMAIN.

Et comment ?

LISETTE.

Tu ſçauras toute choſe ;
Les affaires vont bien, je te quitte & pour cauſe.

SCENE X.

S. GERMAIN *ſeul.*

LEs affaires vont bien, vont mal, & S. Germain
Pendant tout ce tems-là meurt de ſoif & de faim ;
Et de peur ; car enfin ſi Monſieur Piétremine
Me trouve en ſa maiſon, il a l'humeur mutine.

SCENE XI.

Me. RISSOLE', S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'. *eſſoufflée.*

DE quel côté peut-il avoir tourné ſes pas ?

S. GERMAIN *bas.*

Quelqu'un vient, cachons nous.

Me. RISSOLE'.

Je ne me trompe pas.
C'eſt mon amant là haut que j'ai vû ; c'eſt lui-même,
Et voicy ſon ami de plus. Quel ſtratagême
Vous a donc fait entrer ici tous deux !

S. GERMAIN.

Comment
Tous deux ?

Me. RISSOLE'.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant ?
Avec lui pluſieurs fois je vous ai vû paroître,
Et même hier encore étant à ma fenêtre . . .

S. GERMAIN *bas.*

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment
Et par quelle raiſon le croire ſon amant ?

Me. RISSOLE'.

Je viens de l'entrevoir là haut : à l'inſtant même

Je l'ai perdu de vûë ; ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il ſoit ?

S. GERMAIN.

Ma foi je n'en ſçais rien.

Me. RISSOLE'.

Etant ſon bon ami vous le connoiſſez bien ;
Mes yeux ont dans les ſiens pour moi crû voir ſa flâme.
Ne me trompoient-ils point ? M'aime-t-il ?

S. GERMAIN.

Mais, Madame....

Me. RISSOLE'.

Parlez ſincerement, vous connoiſſez ſon cœur.

S. GERMAIN *bas.*

Pour nous tirer d'affaire, appuyons ſon erreur.
(*haut.*)
Oui de votre fenêtre au profond de ſon ame,
Vos yeux ont ſçû lancer une ſi vive flâme,
Qu'il eſt tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher, il a le diable au corps.
Je lui dis tous les jours : Que prétendez-vous faire !
Cette Dame pourroit être votre grand'mere.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi dire cela ?

S. GERMAIN.

Mon Dieu, j'ai mes raiſons.
Voulez-vous l'envoyer aux petites maiſons ?

Me RISSOLE'.

Il eſt d'autres moyens....

S. GERMAIN.

J'en dis bien davantage;
Et ne m'arrête point ſeulement ſur votre âge;
Je m'éfforce à trouver mille défauts en vous,
La foi que vous gardez ſur tout à votre époux.

Me. RISSOLE'.

Mon époux? il eſt mort.

S. GERMAIN.

Je le ſçais bien, Madame;
Et que ſa cendre encor fait durer votre flâme.

Me RISSOLE'.

Non, non elle eſt éteinte & j'ai ſçû m'en guerir;
C'eſt ſa faute, pourquoi s'eſt-il laiſſé mourir?
Aimer un mari mort! ſi donc, quelle folie!
On a bien de la peine à les aimer en vie.
Parlons de votre ami: qu'il m'a paru bien fait!

S. GERMAIN.

Tenez, regardez-moi, vous voyez ſon portrait.

Me. RISSOLE'.

Oh! que ſa taille eſt bien au deſſus de la vôtre.

S. GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

Me. RISSOLE'.

Cela ne ſe peut pas, vous paroiſſez rempli.

S. GERMAIN.

Il les porte d'abord pour y donner le pli.

Et je les uſe après.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi donc ce ménage ?

S. GERMAIN.

C'eſt que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons enſemble, & c'eſt une union,
Nous nous ſervons l'un l'autre en toute occaſion;
Je le peigne, il m'écrille, il m'emprunte, il me prête,
Je le tiens toûjours propre & ſouvent le vergete,
Il épouſte par fois auſſi mon juſte-au-corps;
A nous complaire enfin nous mettons nos efforts.

Me. RISSOLE'.

Vous êtes ſon valet?

S. GERMAIN.

C'eſt à peu près de même.

Me. RISSOLE'.

Je comprens bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime?

S. GERMAIN.

En pouvez-vous douter ?

Me. RISSOLE'.

Que fait-il à préſent ?
Si ſon cœur reſſentoit ce que le mien reſſent!

S. GERMAIN.

Il eſt plus amoureux encor que vous, je gage:
Mais c'eſt qu'il eſt timide on ne peut davantage;
C'eſt un amant tranſi...

Me. RISSOLE'.

Fy, cela me déplaît ;
J'aime un amant folâtre.

S. GERMAIN.

Oh, jamais il ne l'eſt.

Me. RISSOLE'.

Un amant enjoüé.

S. GERMAIN.

Si j'avois été femme ;
Ma foi j'aurois été de votre goût, Madame ;
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins
Sans ceſſe à vos genoux à vous baiſer les mains ;
Qui vous donnent cent fois occaſion de dire :
(*Contrefaiſant ſa voix.*)
Mais arrêtez-vous donc, fy donc, eſt-ce pour rire ?
Allons, petit fripon, vous perdez le reſpect.

Me. RISSOLE'.

Ah ! c'en eſt trop auſſi, l'on doit....

S. GERMAIN.

A votre aſpect
Mon maître pâlira. De loin ſes yeux font rage
Mais de près il eſt ſot à force d'être ſage.

Me. RISSOLE'.

Qu'il ſoit comme il voudra, c'eſt un garçon bien fait ;
Dans le monde on n'a pas toute choſe à ſouhait :
On prend ce que l'on trouve en ce ſiecle où nous ſommes,

Et l'on n'a jamais vû telle diſette d'hommes.
Allons, je veux paſſer ſur les défauts qu'il a ;
Je m'en vais le chercher là haut.

S. GERMAIN *voulant l'arrêter.*

Demeurez-là,
Je le ferai deſcendre.

M. RISSOLE.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne à l'inſtant que ſon amour me touche ;
Il faut prendre la bale au bond : ſouvent le tems . . .

S. GERMAIN.

Mais du moins qu'avec vous . . .

Me. RISSOLE.

Non, je vous le défens.

SCENE XII.

S. GERMAIN *ſeul.*

Elle va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?
Que lui répondra-t-il ? Le voici, je reſpire ;
Je puis le prévenir.

SCENE XIII.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

Saint Germain, quel malheur!
Je viens de rencontrer la sœur du Procureur.

S. GERMAIN.

Quoi, Lucrece?

CLEON.

Oüi, Lucrece.

S. GERMAIN.

En voila bien d'un autre,
Nous avons donc ainsi trouvé chacun la nôre?
J'ai rencontré la mere.

CLEON.

Ah malheureux! pourquoi
Ne te pas mieux cacher?

S. GERMAIN.

Et vous tout comme moi,
Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la Belle
Qu'avez-vous dit?

CLEON.

J'ai dit que je venois pour elle

Que je l'aimois.

S. GERMAIN.

Comment?

CLEON.

Trop long-tems interdit,
Cette feinte à propos m'eſt venuë en l'eſprit.
Voyant ſortir quelqu'un de la chambre d'Eliſe,
J'ai crû que c'étoit elle : O ciel ! quelle ſurpriſe?
Quand m'approchant plus prés j'ai connu mon erreur.
C'étoit Lucrece. Un froid m'a glacé tout le cœur;
Mais reprenant mes ſens : Adorable Lucrece,
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendreſſe
Qui m'a fait hazarder... Au fond je ne ſcais pas
Ce que j'ai pû lui dire en un tel embarras.
Mais j'enrage; elle croit mon amour ſi ſincere,
Qu'elle veut en parler tout à l'heure à ſon frere:
Elle a même ajoûté que s'il la refuſoit
A me ſuivre par tout elle ſe diſpoſoit,
Et que pour s'affranchir d'un trop rude eſclavage,
Elle ſe laiſſeroit enlever.

S. GERMAIN.

Bon, courage.
Apprenez que la vieille... Elle vient ſur vos pas.

SCENE XIV.

Me. RISSOLE', CLEON, S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'.

JE vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.
De votre paſſion ſuffiſamment inſtruite...

CLEON *à ſaint Germain.*

Que veut dire cela ?

S. GERMAIN.

Vous verrez dans la ſuite.

Me. RISSOLE'.

Je viens vous ſecourir.

S. GERMAIN.

L'agreable ſecours!

Me. RISSOLE' *à Cleon.*

Vous ne languirez pas long-tems dans vos amours.

CLEON *étonné.*

Comment ?

Me. RISSOLE'.

Votre valet m'a tout dit.

CLEON.

Lui - Madame ?

Bas à S. Germain.

Quoi d'Eliſe & de moi tu découvres la flâme!
Veux-tu nous perdre?

S. GERMAIN *bas à Cleon.*

Hé non, attendez un moment.

Me. RISSOLE'.

Je viens vous aſſurer de mon conſentement.
Je veux malgré mon Fils....

CLEON.

Avec cette aſſurance,
Madame, j'oſe encor former quelque eſperance.

Me. RISSOLE'.

Eſperez, eſperez.

CLEON *ſe jettant à ſes genoux.*

Que cet eſpoir m'eſt doux!
Souffrez qu'en ce moment j'embraſſe vos genoux.

Me. RISSOLE' *à S. Germain.*

Vôtre maître vraiment n'a point tant d'indolence.

S. GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puiſſance;
Vous avez là des yeux perçans, aigus....

Me. RISSOLE'.

Ho! ho!

S. GERMAIN, *bas.*

Dans l'éclairciſſement gare le *qui pro quo.*

Me. RISSOLE'.

Hé bien, mon cher, à quand cet heureux hymenée?

CLEON

CLEON.

Pour moi toûjours trop tard en viendra la journée?
Mais votre fils...

Me. RISSOLE'.

Mon fils, vous dis-je, eſt un benêt;
Je ne regarde point ici ſon interêt.
Comme il ce fait ſais lui. Son Eliſe qu'il aime,
Par exemple il l'épouſe, & j'en ferai de même.

CLEON *ſurpris.*

Il l'épouſe?

Me. RISSOLE'.

Demain, ſans mon conſentement.
Qu'ai-je beſoin du ſien?

S. GERMAIN *bas.*

Voici le dénouëment.

CLEON. *bas.*

Quelle ſurpriſe!

Me. RISSOLE'.

Allez, je ſerai votre femme,
Je m'embaraſſe peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLEON *à S. Germain bas.*

D'où vient donc que tu m'a joüé d'un pareil tour?

S. GERMAIN, *bas à Cleon.*

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour.

Me. RISSOLE', *à Cleon.*

Vous ne dites plus rien, prés de m'avoir pour femme?

S. GERMAIN.

C'eſt ſa timidité qui lui reprend, Madame.
Je vous l'avois bien dit.

Me. RISSOLE'.

Il ſe corrigera.

S. GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Me. RISSOLE'.

Il n'importe, il me plait, & l'affaire eſt concluë;
Marchandiſe qui plait eſt à demi venduë.

CLEON, *à part.*

J'enrage.

Me. RISSOLE', *croyant qu'il ſoûpire.*

Ce ſoûpir augmente mon amour:
Mais adieu, je pourrois ſoûpirer à mon tour:
Il faut me contenir.

CLEON, *à part.*

Que la peſte te créve.

Me. RISSOLE'

Vous ſoûpirez encore? Ah je demande tréve,
Je m'en vais revenir; je veux laiſſer paſſer
Un torrent de ſoûpirs qui viennent m'oppreſſer.

SCENE XV.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON

Peut-on encor ſonger à l'amour à cet âge.
Elle a perdu l'eſprit, avec ſon mariage.

SCENE XVI.

CLEON, SUZON, S. GERMAIN.

SUZON, *en entrant à part.*

Mariage! ce mot me réjoüit; voyons.

S. GERMAIN, *à Cleon.*

Voici quelqu'un encore.

CLEON, *à S. Germain.*

Oh pour le coup fuyons;
C'eſt ſans doute la ſœur.

S. GERMAIN.

Non, Monſieur, c'eſt la fille

CLEON *à S. Germain.*

Je ſerai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cleon.*

Ah ! c'eſt vous à la fin, je vous vois de plus près,
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :
Votre geſte & vos yeux d'une façon charmante
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir prés de lui?
Diſois-je ; je n'oſois l'eſperer aujourd'hui ;
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage ;
Mais que diſiez-vous là parlant de mariage?
Venez-vous à mon pere ici me demander ?

S. GERMAIN.

A part. *à Cleon.*

Autre piéce nouvelle... Allons donc ſans tarder,
Monſieur, repondez-lui.

CNEON *bas.*

La cruelle avanture :
Oh ! je crois pour le coup que c'eſt une gageure.

S. GERMAIN.

A part. *à Suzon.*

Il faut la ſoutenir ; je vais parler pour vous.
Oüi, Monſieur vient ici pour être votre époux.

CLEON *bas.*

Que vas-tu dire encor ?

S. GERMAIN.

Mais l'eſpoir & la crainte

Combattant dans ſon cœur le tiennent en contrainte,
Lui coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela ?
Dans mon cœur je reſſens auſſi ces choſes là,
Et ſi je parle bien.

S. GERMAIN.

C'eſt que dans une femme
La parole jamais ne manque qu'avec l'ame,

Bas à Cleon.

Si vous ne dites mot vous allez gâter tout.

CLEON, *à S. Germain.*

Je me laſſe à la fin. . . .

S. GERMAIN, *à Cleon.*

Allez juſques au bout.

CLEON.

A Suzon. *à S. Germain.*

L'amour que vos beaux . . . . Que veux-tu que je diſe.

S. GERMAIN.

Achevez, duſſiez-vous dire quelque ſottiſe.

CLEON *à Suzon.*

Craignant que votre pere enflammé de courroux,
Me rencontrant ici ne s'en vange ſur vous,
Je demeure ſans voix dans ce triſte ſilence ;
Voyez de mon amour toute la violence.

SUZON.

Hé quoi ! n'auriez-vous pas la force de parler

A mon pere ?

S. GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller,
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre enſemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais. Mais enfin il me ſemble
Que Monſieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voye.

S. GERMAIN.

Il vous verra ce ſoir;
Laiſſez-nous ſeuls, vous dis-je, aborder votre pere.

SUZON.

Prenez bien votre tems.

S. GERMAIN.

Allez, laiſſez-nous faire.

SUZON *revenant ſur ſes pas.*

Mais, Monſieur, ſi mon Pere alloit vous refuſer,
Ne vous rebutez pas; je puis vous épouſer
Sans ſon conſentement; ma mere a fait de même,
Et ma grand'mere auſſi.

S. GERMAIN.

Vraiment lorſque l'on s'aime
C'eſt la regle à preſent.

SUZON.

Les peres de tout tems
Ont dans notre famille été d'étranges gens.

Et les filles toûjours ont eu de l'induſtrie.

S. GERMAIN.

Ce que c'eſt que ſçavoir ſa généalogie,
Et qu'il eſt beau ſur tout d'imiter ſes ayeux.

CLEON *à S. Germain.*

Ne finiras-tu point ce diſcours ennuyeux.

S. GERMAIN *à Suzon.*

Ma foi, vous nous perdez à reſter davantage.

SUZON.

Adieu, puiſqu'il le faut.

S. GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage.

SCENE XVII.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

TOut extravague ici, grand'mere, fille & ſœur.

S. GERMAIN.

En voila de toute âge & de toute couleur.

CLEON.

Que je ſuis malheureux!

S. GERMAIN.

Blondes, blanches & brunes!

On vous peut appeller homme à bonnes fortunes!

CLEON.

Je n'ai pû d'aujourd'hui parler un seul moment
A ma charmante Elise : il faut que justement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite ;
Tout ceci me recule, & j'en crains fort la suite.
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut ou là-bas,
Ces trois folles sans cesse observeront mes pas.
Enfin je vois Elise.

SCENE XVIII.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN.

ELISE.

AH Cléon!

CLEON.

Ah Madame!
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame?

ELISE.

Je viens le dissiper, je m'en flatte du moins,
Et vous dire qu'aprés tant de peine & de soins
Votre bonheur est proche.

CLEON

CLEON.

Et ſur quelle aſſurance ?...

ELISE.

Liſette a mis le Clerc de notre intelligence,
Et le contrat, dit-elle, eſt fait en votre nom.

CLEON.

Que peut-on eſperer d'un fourbe, d'un fripon ?

ELISE.

Les mille écus que vient de lui porter Liſette...

CLEON.

Sçachez une autre choſe encor qui m'inquiete.

ELISE.

Je m'en doute.

CLEON.

La mere, & la fille & la ſœur
D'un fol entêtement...

ELISE.

Je ſçais cela par cœur ;
Liſette m'a tout dit.

CLEON.

De plus...

SCENE XIX.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle,
On n'attend plus que vous.

CLEON.

Quelle triste nouvelle!

LISETTE.

Depuis assez long-tems le Notaire est là-bas.
Et Pierremine ici peut monter sur mes pas;
Descendez.

CLEON.

Si ce Clerc par un retour indigne.....

ELISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.
Demeurez en repos.

SCENE XX.

CLEON, LISETTE, S. GERMAIN,

CLEON.

AH! que d'affreux momens! Liſette, à revenir ſera-t-elle long-tems?

LISETTE.

Elle ſort.

CLEON.

Si ce Clerc....

LISETTE

J'en répons ſur ma vie;
Allez, de vous ſervir il montre trop d'envie:
J'ai vû les deux Contrats; l'un eſt en votre nom,
Et c'eſt celui qui doit ſe rencontrer le bon.
Pour les abuſer tous il fera lire l'autre,
Et pour faire ſigner preſentera le vôtre.
Pour bien eſcamoter ſes doigts paroiſſent faits,
Quand il auroit été joüeur de gobelets:
Mais adieu, je m'en vais ſonger à mon affaire;
Et mettre le couvert.

S. GERMAIN.

Si j'étois neceſſaire...

LISETTE.

Je t'entens ; vien, ſuis-moi. Vous n'apprehenderez rien,
Bazoche m'a fait ſigne, & le tout ira bien.

SCENE XXI.

CLEON *ſeul.*

JUſqu'au dernier moment je ne ſuis point tranquile,
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur?
Cela ne ſe peut pas ſans un coup de bonheur,
Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la ſomme...

SCENE XXII.

PIETREMINE, CLEON.

PIETREMINE *appercevant Cléon.*

J'Ai ſigné. Voyons ſi Liſette... Mais quel homme....

CLEON *voyant Piétremine.*

Oh ciel!

PIETREMINE.

Que faites-vous, Monſieur, dans ma maiſon?

CLEON *embaraſſé.*

Monſieur, je viens..j'étois.. Mais j'en rendrai raiſon
Une autre fois.

PIETREMINE.

Comment?

CLEON *à part.*

Quelle cruelle peine!

PIETREMINE.

Oh! nous ſçaurons pourtant quel deſſein vous amene.
Au voleur, au ſecours.

CLEON.

Ai-je l'air d'un voleur?

PIETREMINE.

Que ſçais-je? vous avez celui d'un ſuborneur

Sous des habits dorez on voit tant de canailles.

CLEON.

Quoi...

PIETREMINE.

Vous avez passé pardessus les murailles,
Ma maison est fermée. Au voleur, au voleur.

SCENE XXIII.

PIETREMINE, CLEON, LISETTE.

LISETTE *à part.*

O Ciel! tout est perdu. Que voulez-vous, Monsieur?

PIETREMINE.

Que l'on m'aille chercher & vite un Commissaire.

LISETTE.

Dans un tel embaras helas! que vais-je faire?

PIETREMINE.

Voila mes clefs, va, cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINE.

Dans mon logis.
Venir effrontément!

SCENE XXIV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON.

Me. RISSOLE'.

QUe faites-vous, mon Fils ?
Il vous sied bien vraiment de vous mettre en colere
Contre Monsieur qui doit être votre beau-pere.

PIETREMINE.

Mon beau-pere ? Quoi c'est.... allez vous radotez.

Me. RISSOLE'.

Je radote ? comment, pendard, vous m'insultez !

PIETREMINE.

Je ne souffrirai point pareille extravagance,
Et...

Me. RISSOLE', *à Cleon.*

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIETREMINE.

Morbleu !

SCENE XXV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'a donc mon Frere à ſe mettre en courroux ?
C'eſt contre mon amant : ah ! mon Frere, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime,
Monſieur eſt honnête homme & peut m'aimer ſans crime ;
S'il s'eſt caché céans, c'eſt pour l'amour de moi,
Il m'a donné ſon cœur, il a reçû ma foi :
De notre engagement je venois vous inſtruire.

PIETREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLEON.

S'eſt-on jamais trouvé dans un ſemblable cas ?

LUCRECE.

Mon Frere, au nom du Ciel ne le rebutez pas.

Me. RISSOLE'.

Quoi, Monſieur ?..

LUCRECE.

Oüi, Monſieur me veut prendre pour femme,

Je l'aime, couronnez une ſi belle flâme.

PIETREMINE.

Ma Mere, vous diſiez...

Me. RISSOLE'.

Oh! je l'épouſerai.

LUCREGE.

Vous, ma Mere?

Me. RISSOLE.

Moi-même, ou je l'étranglerai.

SCENE XXVI.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON.

SUZON.

VOus querellez, Monſieur, & pourquoi, ma Grand'mere?

Me. RISSOLE'.

Laiſſez-nous en repos, ce n'eſt pas votre affaire. Petit perfide.

SUZON.

Hé là ne le grondez donc pas, Il vient pour m'épouſer au moins.

CLEON.

Autre embarras.

PIETREMINE.

Il en veut à ma Fille auſſi ?

SUZON.

Vraiment ſans doute.

PIETREMINE.

Pour le coup je m'y perds, & je n'y vois plus goute.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

PIETREMINE.

Il faut vous accorder:
Il veut être à la fois mon gendre, mon beau-pere,
Et mon beau-frere encor:

SUZON.

Quel eſt donc ce myſtere?

CLEON.

Monſieur il n'eſt plus tems de vous rien déguiſer....

PIETREMINE.

Parbleu, vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouſer,
Et vous ferez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela, mon Pere ?

PIETREMINE.

C'eſt, ma Fille,
Que ce galant en veut à toute la maiſon:
Mais tout-à-l'heure enfin nous en aurons raiſon;
Voici le Commiſſaire.

SUZON.

Affronteur.

Me. RISSOLE'.

Ingrat.

LUCRECE.

Traître.

SCENE XXVII.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE, SUZON, S. GERMAIN *en Commissaire*, LISETTE.

LISETTE, *bas à S. Germain.*

DE leurs mains au plûtôt il faut tirer ton Maître.

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Laisse faire.

LISETTE.

En passant j'ai rencontré Monsieur;

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Qu'est-ce donc que ceci?

PIETREMINE.

C'est un larron d'honneur,

Qui subornoit ma Mere & ma Sœur & ma Fille.

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Il est arrivé pis dans plus d'une famille.
Mais pour tenir la bride à tous ces fripons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En prison.

CLEON.

Quoi, Monsieur?

S. GERMAIN, *en Commissaire le tirant.*

En prison tout à l'heure.

Me. RISSOLE' *en pleurant.*

En prison!

LUCRECE *en pleurant*

En prison!

SUZON, *en pleurant*

En prison!

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

Quoi tout pleure?
La pitié ne doit point entrer dans votre cœur.
Montrez-vous mere, fille, & sœur de Procureur;
Si le mot de prison rend votre cœur si tendre,
Et que sera-ce donc quand je le ferai pendre!

LUCRECE.

Le pendre?

SUZON.

Pour cela?

Me. RISSOLE'.

Mon Fils, allons tous doux.

PIETREMINE, *bas au Commissaire.*

Quand il sera pendu que diable en aurons nous?

Tirons-en de l'argent.

S. GERMAIN, *en Commiſſaire.*

Je ſçais bien mon affaire.

Faiſons lui toûjours peur.

PIETREMINE.

Le brave Commiſſaire.

S. GERMAIN, *en Commiſſaire.*

Nous aurons interêts, dommages & dépens.

SCENE DERNIERE.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON, ELISE, BAZOCHE, LISETTE, S. GERMAIN.

ELISE.

JE viens pour mettre fin au grand bruit que j'entens.

PIETREMINE.

Ah ma femme!

ELISE.

Ce nom ne m'eſt pas dû.

PIETREMINE.

Ma bonne;

Quand le Contrat eſt fait, c'eſt un nom qu'on ſe donne.

ELISE.

Quand le Contrat eſt fait on ſe donne ce nom?
J'appelle donc Monſieur mon mari.

PIETREMINE.

Quoi?

ELISE.

Cléon,
Remerciez Monſieur d'avoir de bonne grace
Signé notre Contrat.

PIETREMINE.

Oh! celui-là me paſſe,
Il veut ma femme encor; quel diable d'épouſeur.

CLEON.

Je ne veux qu'elle ſeule, elle fait mon bonheur.
Meſdames contre moi n'ayez point de colere;
Pour obtenir Eliſe il étoit néceſſaire....

PIETREMINE.

Mais ſçachons donc comment elle peut être à vous?

LISETTE.

Vous avez crû ſigner le Contrat comme époux,
Et vous l'avez ſigné comme tuteur.

PIETREMINE.

J'enrage.
Et comment ai-je donc fait un ſi bel ouvrage?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoche vous trahit:

Demandez-lui plûtôt.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Eſt-il vrai ce qu'on dit?

BAZOCHE.

Trés-vrai, Monſieur, j'avois beſoin de cette ſomme,
Pour ceſſer d'être Clerc & me faire honnête homme.
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur,
Et pour faire une fin je me fais Procureur.

PIETREMINE.

Bazoche me trahit! lui qui toute ſa vie....

LUCRECE.

Je n'en ſuis point fachée.

Me. RISSOLE'.

Et moi j'en ſuis ravie,
Vous comptiez ſans votre hôte, & c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au ſoir pour dire le jour beau.

(*Les violons préludent.*)

J'entens les violons.

PIETREMINE.

Le diable les emporte;
Il eſt bien tems de rire.

Me. RISSOLE'.

Et pourquoi non? qu'importe?
Mes Enfans, mal nouveau ſe guérit aiſément;
Pour un amant perdu, l'on en retrouve cent.
Je ſçais bien que Marchand qui perd de ſçauroit rire,

Mais où l'eſpoir n'eſt plus l'amour bientôt expire.

ELISE.

Meſdames, contre moi n'ayez point de courroux.

LUCRECE.

Eliſe, votre amour vous excuſe envers nous.

PIETREMINE.

Et mes cent Loüis d'or.

BAZOCHE.

Ils me ſont dûs de reſte.

PIETREMINE

Comment ?

BAZOCHE.

Je parlerai. Si quelqu'un me conteſte.

A Piétremine.

Vous ſçavez entre nous d'où vient tout votre bien;
Et ſi je dis un mot.

PIETREMINE, *bas à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,
Quitte à quitte ; & pour vous, Cléon, je vous pardonne.
Eliſe eſt une fourbe, & je vous l'abandonne :
Puiſque fille elle a pû me joüer un tel trait,
Etant femme jugez ce qu'elle m'auroit fait,
J'aurois droit de plaider pourtant, lors qu'on dérobe.

S. GERMAIN, *quittant ſa robe.*

Si vous voulez plaider, je vous rends votre robe.
Et vous montre deſſous le valet de Cléon.

PIETREMINE.

PIETREMINE

Quoi ma robe ſervoit à couvrir un fripon ?

S. GERMAIN.

Fort à votre ſervice. Allons que dans la joye.
Et dans les flots de vin notre chagrin ſe noye ;
Et puiſque nous avons ici des violons,
Il en faut profiter, rions, chantons, danſons.

LISETTE.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

S. GERMAIN.

Pourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête,
Et chacun n'a qu'à mettre un proverbe en chanſon ;
On eſt dans ce goût-là céans.

LISETTE.

Il a raiſon,
Cela divertira notre bonne Grand'mere ;
Proverbes & chanſons ſçûrent toûjours lui plaire

S. GERMAIN.

Je ſçais m'en eſcrimer auſſi quand je m'y mets ;
Je commence la fête ; & j'en ai de tout prêts.

FIN.

LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT

en Muſique.

S. GERMAIN.

ALlons gai, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuſe,
Famille amoureuſe,
De la perte d'un Amant
On ſe conſole aiſément,
Et dans ce ſiecle nôtre,
Un clou chaſſe l'autre.
Allons gay, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

Et dans ce ſiecle nôtre,
Un clou chaſſe l'autre.
Avoir un Amant à trois,
C'eſt aller contre les loix:
Prenez-en trois chacune,

La choſe eſt commune.
Allons gay, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRECE.

Chaque jour à l'Amour dormant dans ſon berceau
Je joüois quelque tour nouveau;
Je détournois ſes traits, j'éteignois ſon flambeau;
Je déchirois ſon bandeau:
Il s'éveilla; je fus ſurpriſe.
Tant va la cruche à l'eau,
Qu'enfin elle ſe briſe.

Me. RISSOLE'.

Quand j'étois jeune & belle,
J'étois ſotte & cruelle;
O quel d'heureux momens perdus!
Le tems paſſé ne revient plus.
Quelle douceur charmante!
Que l'on vivroit content,
Si Jeuneſſe ſçavoit,
Si Vieilleſſe pouvoit.

SUZON.

Si je trouvois un Amant
De bonne mine,

L'enverrois-je à ma voisine?
Non vraiment.
S'il me disoit je t'aime,
Je répondrois de même,
Sans tant de façons;
Sans trop de raisons,
Sans chercher d'excuse,
Sans trouver de ruse,
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuse, muse.

ENTRE'E.

LUCRECE.

Mon amour est payé d'indifference
Par un ingrat qu'un autre a sçû charmer:
A mes dépens j'ai de l'expérience.
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'air joyeux, je ris, & je badine;
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort:
Il ne faut pas s'arrêter à la mine.
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Assez long-tems j'ai ménagé Lisette,
Mais mon amour n'entend plus de raison;
Et si jamais je la trouve seulette,
L'occasion fait le larron.

Me. RISSOLE'.

A mon époux vivant j'étois fidelle,
J'avois juré de l'être après sa mort,
Mais il n'est point de femme tourterelle,
Et les absens ont toûjours tort.

ENTRE'E.

LISETTE, *au Parterre.*

Au gré de nos tendres amans
J'ai bien conduit cette manœuvre.
Messieurs, si vous êtes contens,
Applaudissez, voici le tems.
Toûjours *la fin couronne l'œuvre.*

S. GERMAIN *au Parterre.*

J'invente un proverbe à l'instant,
Qui ne tombera pas à terre:
D'un Juge équitable & sçavant,
On peut dire communément,
Il juge comme le Parterre.

Fin du Divertissement.

L'EPREUVE RECIPROQUE.

COMEDIE

Répresentée en 17 EE.

ACTEURS.

MAdame DE FALIGNAC.
VALERE, amant de Philaminte.
PHILAMINTE, jeune Veuve, amante de Valere.
FRONTIN, Valet de Valere.
LISETTE, Intriguante.
CRIQUET.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Madame de Falignac.

Cette Piece a été imprimée ſous le nom du ſieur Alain; cependant le feu ſieur le Grand s'en eſt déclaré l'auteur, & c'eſt ſur ſa parole qu'on la met dans ſes œuvres.

L'EPREUVE

L'EPREUVE RECIPROQUE;

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN *habillé en Financier.*

FRONTIN.

HE bien, Monſieur, mon nouveau Maître, nous voici donc chez Madame de Falignac?

VALERE.

Oüi, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence! Ce que c'eſt que d'avoir de

l'esprit ! On dit que la Maitresse de ce logis a été autrefois petite soubrette, & qu'aujourd'hui . . .

VALERE.

Aujourd'hui elle est veuve d'un Conseiller de Province, qui lui a laissé quelque bien a la vérité ; mais si elle ne donnoit pas à joüer, ce peu de bien ne suffiroit pas à soutenir cette magnificence qui te surprend.

FRONTIN.

Cette maison ne désemplit point du matin jusqu'au soir : On y voit des Comtes, des Comtesses, des Marquis, des Marquises, des Présidens, des Présidentes. des Abbez, des Abb . . . Que diable sçai-je ? Il faut que ce soit ici le rendez-vous de tous les Nobles faineans de Paris. Apparemment que vous y venez souvent, Monsieur ?

VALERE.

Je n'y suis jamais venu que pour voir Philaminte.

FRONTIN.

Cette jeune Veuve que vous aimez depuis si longtems, & que vous allez épouser ?

VALERE.

Elle vient ici avec moins de scrupule que par tout ailleurs, Madame de Falignac ayant été femme de chambre de sa mere.

FRONTIN.

Cette Philaminte est belle sans doute : elle vous

aime autant que vous l'aimez.

VALERE.

Hélas !

FRONTIN.

Vous soupirez ?

VALERE.

Ne m'en parle point.

FRONTIN.

Comment ?

VALERE.

Je l'adore, & l'infidelle !... Ne m'en parle point, te dis-je.

FRONTIN.

Parlons donc d'autre chose. Quoique nous nous connoissions vous & moi depuis long-tems, ce n'est que d'hyer que je suis à votre service ; vous m'habillez aujourd'hui magnifiquement, vous m'amenez ici sans me rien dire, je crois cependant qu'il est tems de m'instruire de votre dessein. Que voulez-vous que j'entreprenne dans cet équipage ?

VALERE.

Je veux, mon cher Frontin, que tu contrefasse le Financier. Comme tu as demeuré long-tems chez Monsieur Patin le plus riche Financier de tout le Royaume, j'ai crû que tu pourrois mieux qu'un autre en avoir attrapé les manieres, & c'est ce qui m'a fait mettre tout en usage pour t'attirer à mon service.

FRONTIN.

J'ai fait une grande perte, & vous une grande acquisition. Mais qui vous oblige à me faire passer pour Financier.

VALERE.

Je suis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piege à Philaminte, je veux éprouver sa fidelité, & je t'ai choisi....

FRONTIN.

Oh parbleu, Monsieur, elle y sera prise; elle succombera, ne risquez point le paquet. Mettre une Veuve à l'épreuve d'un Financier, c'est pousser une terrible botte à sa douleur. & sur tout ce Financier étant fait comme moi.

VALERE.

Quoique Philaminte soit coquette, je n'ose encore m'imaginer....

FRONTIN.

C'est-à-dire que sa coquetterie est entée sur un sauvageon de vertu.

VALERE.

Je ne doute point de sa vertu. Dans toutes ses actions, elle a toujours en vûë le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez sçavoir si trouvant un plus riche parti, elle seroit d'humeur à l'accepter, ou à vous le sacrifier? Ma foi je n'aprouve point votre délicatesse. D'ailleurs irai-je dire de but en blanc à

Philaminte que je l'aime, que je suis Financier, que je veux l'épouser ?

VALERE.

Les choses sont plus avancées que tu ne penses, Depuis que je suis brouillé avec elle, sous le nom de Monsieur Patin qu'elle n'a jamais vû, je lui ai déja fait tenir une riche agraphe de diamans avec un billet, dans lequel je lui propose un rendez-vous.

FRONTIN.

Eh bien ?

VALERE.

Elle a reçû le tout avec la joye d'une coquette qui fait une nouvelle conquête.

FRONTIN.

Que voulez vous davantage ? voilà votre épreuve faite.

VALERE.

Mon amour ne peut encore la condamner tout à fait, elle aime le jeu passionnément ; elle venoit peut-être de faire quelque perte considerable dans le tems que je lui ai fait tenir cette agraffe.

FRONTIN.

Il est vrai que les Joüeurs qui perdent sont comme les gens qui se noyent, ils saisissent dans le moment tout ce qu'on leur présente.

VALERE.

Voilà où j'en suis, c'est à toi à achever.

FRONTIN

En ce cas je jouërai bien mon rôle. Me voilà donc à la place de mon ancien Maitre le Financier. Cela arrive assez souvent dans ce métier-là.

VALERE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de Monsieur Patin. Ainsi songe à le bien copier, & à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille d'abord elle est assez semblable. Je changerai seulement mon esprit fin & délicat en des manieres brusques & grossieres : Je parlerai à tort & à travers, & je ne laisserai pas sous cette naïveté affectée de me rendre agréable à Philaminte.

VALERE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, pour faire le Financier, il faut avoir de l'argent ; je n'ai pas le sol.

VALERE.

Tiens, voilà ma bourse. Comme tu ne jouëras ce personnage qu'un moment ; ce qui est dedans te suffira pour bien faire les choses : Songe seulement à repandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laissez-moi faire. Commençons par payer gracement celui qui va contrefaire le Financier.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN, *se donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez Monsieur Frontin, voilà ce que je vous donne... Ah, Monsieur ! Je ne le prendrai point... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALERE.

Ne badine pas. Quelqu'un vient, c'est Madame de Falignac, elle sçait mon secret.

FRONTIN.

Ne jasera-t'elle point ?

VALERE.

Elle est de mes amies.

SCENE II.

Me. DE FALIGNAC, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Bon jour, Madame de Falignac.

Me. DE FALIGNAC.

Ah c'est vous, mon cher Valere : êtes-vous toujours fou ?

VALERE.

Plus que jamais, Madame, ſi c'eſt folie de vouloir pouſſer une infidelle à bout.

Me. DE FALIGNAC.

Philaminte eſt une jeune folle qui ne ſçait pas les conſéquences des choſes, & vous devriez plutôt détourner les occaſions qu'elle pourroit avoir de vous être infidelle, que de tendre des apas à ſon humeur volage. Mais quel eſt ce Monſieur devant qui nous parlons ſi librement?

VALERE.

C'eſt le Valet que j'ai choiſi pour faire le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête homme.

FRONTIN, *montrant une bourſe.*

Ne le ſuis-je pas? vous voyez Monſieur, que les connoiſſeuſes s'y trompent. Jugez ſi Philaminte qui n'a pas tant d'experience à beaucoup prés, que Madame ne donnera pas dans le panneau.

Me. DE FALIGNAC.

Mais enfin ſi elle eſt auſſi infidelle que vous vous le perſuadez, que ferez-vous? quelle ſera votre vengeance?

VALERE.

J'épouſe à ſes yeux cette belle inconnuë dont je vous ay parlé.

Me. DE FALIGNAC.

Quoi cette Comteſſe ſi riche que vous ne connoiſſez que de nom ! Je doute qu'elle ait les charmes de Philaminte.

VALERE.

Elle eſt alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus illuſtre à la Cour ? Et pour juger de ſa beauté, il ne faut que voir ſon Portrait.

(*Il lui montre un Portrait.*)

Me. DE FALIGNAC.

Voilà une belle perſonne.

VALERE.

Elle ne l'a envoyé ce matin avec ce Billet, qui me promet une fortune conſiderable ; ſi je quitte Philaminte pour elle.

Me. DE FALIGNAC.

Elle vous envoye des preſens de cette magnificence, ſans vous avoir jamais parlé ?

FRONTIN.

Elle a vû Monſieur, n'eſt-ce pas aſſez ? La plus part des Femmes ne s'attachent qu'à la ſuperficie, c'eſt ce qui me fait attendre au premier jour une fortune ſemblable.

VALERE.

Je vous dirai plus. Par ma réponſe à ſa lettre, c'eſt ici que doit ſe faire notre entrevûë : Ne ſoyez pas fâchée ſi j'ai choiſi votre maiſon.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez, mon cher Valere.

FRONTIN.

Madame ſçait que c'eſt à bonne intention, elle ſe mêle quelquefois de faire des mariages ; mais quand ils ſe font ſans elle, elle n'en eſt point ſcandaliſée.

VALERE.

Quelqu'un vient, ſéparons-nous, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble ; nous nous retrouverons dans la ſalle du jeu.

SCENE III.

Me. DE FALIGNAC.

JE crains que notre ami Valere ne ſe repente de ſa curioſité. Philaminte eſt une étourdie qui pourroit..... Mais la voici.

SCENE IV.

PHILAMINTE, Me. DE FALIGNAC.

PHILAMINTHE, *éclatant de rire.*

MA chere Madame de Falignac, vous me voyez dans une joye, dans un excés de joye qui ne ſe peut concevoir.

Me. DE FALIGNAC.

D'où vient cette joye, petite folle ?

PHILAMINTE.

Valere eſt un volage, un inconſtant, un infidéle. Ah ! ah ! ah ! ah ....

Me. DE FALIGNAC.

Voilà un beau ſujet de vous réjoüir !

PHILAMINTE.

J'ai toujours bien jugé que ſon ambition le feroit donner dans le panneau. Comme je n'ai rien de caché pour vous, je vous avouërai que depuis quelques jours, je lui ai fait écrire ſous le nom d'une Comteſſe ſuppoſée ; le traître y a fait reponſe, ah ! ah ! ah !

Me. DE FALIGNAC.

Que me dites-vous là ?

PHILAMINTE.

Et ce matin de la part de la même Comtesse, je lui ai envoyé un portrait garni de Diamans ; il ne l'a pas refusé, le fourbe, le perfide, le scelerat. Ah ! ah ! ah !

Me. DE FALIGNAC.

Cela est assez risible, mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point, j'en ris tout de bon ; nos amours étoient trop tristes, je me lassois de ce que Valere ne me donnoit aucun sujet de jalousie, & encore plus de rester si long-tems sans m'attirer des reproches de sa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons presque point été brouillez. Cela est ennuyant au moins !

Me. DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin son infidelité m'a déterminée à répondre au Billet doux d'un Financier qui m'a envoyé cette Agraffe. Comme il se propose pour mari je n'ai point tant cherché de façons : s'il s'étoit proposé pour Amant, cela auroit mérité attention : j'ai acceptez son rendez-vous, & c'est chez vous ma chere bonne.

Me. De FALIGNAC.

Il faut que je sois bonne en effet pour souffrir tout cela.

PHILAMINTE.

Oh ! je ne connois point de meilleure femme que vous.

Me. DE FALIGNAC, *à part.*

Ne disons rien : cette épreuve réciproque nous va donner la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

Que dites-vous ?

Me. DE FALIGNAC.

Rien, je songe à tous ces rendez-vous ; je trouve cela plaisant à mon tour.

PHILAMINTE.

Gardez-moi le secret.

Me. DE FALIGNAC.

Allez, allez, j'ai d'autres secrets que le vôtre à garder, je suis plus discrette que vous ne pensez. Aprés tout, quel est votre dessein ?

PHILAMINTE.

J'attens Valere aux genoux de la fausse Comtesse, pour lui dire que ce n'est que la Femme de chambre d'une de mes amies.

Me. DE FALIGNAC.

Il sera au desespoir.

PHILAMINTE.

Et sur le champ, j'épouse le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Mais le connoissez-vous assez ? . . .

PHILAMINTE.

Je m'en ſuis informée. On dit que ce n'eſt pas un homme fort bien fait, mais une Agraffe de ce prix * m'a d'abord prévenuë en ſa faveur. Il m'a veuë pluſieurs fois à ce que marque ſon billet, il eſt charmé de moi, toute ſa Caiſſe eſt à mon ſervice : que je m'en vais dépenſer d'argent ! que je m'en vais joüer.

* *Lui faiſant voir l'Agraffe.*

Me. DE FALIGNAC.

C'eſt un grand plaiſir.

PHILAMINTE.

Il m'a priſe dans le bon tems ; car dans une autre ſaiſon, j'aurois jetté par les fenêtres le Billet doux, l'Agraffe, le Porteur, le Financier, & tout ſon équipage.... Mais voici notre fauſſe Comteſſe.

SCENE V.

PHILAMINTE, Me. DE FALIGNAC, LISETTE *en Comteſſe.*

PHILAMINTE.

APproche, Liſette, qu'as-tu fait?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre Valere: auſſi-tôt qu'il m'a vuë, il s'eſt troublé; j'ai fait la déconcertée, il a tiré mon Portrait de ſa poche, & l'a baiſé avec tranſport. J'ai joüé de la prunelle, j'ai rougi, j'ai pâly; & en tournant mes pas de ce côté, je lui ai lancé un coup d'œil ſi meurtrier que je ne crois pas qu'il en revienne.

Me. DE FALIGNAC.

Mademoiſelle Liſette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'eſt-ce pas de cette maniere, Madame, que vous attirâtes autrefois le défunt dans vos filets?

Me. DE FALIGNAC.

A peu prés.

LISETTE.

Le bon tems eſt paſſé, Madame de Falignac. Les hommes n'épouſent plus par amourette.

PHILAMINTE.

Mais Liſette où as-tu laiſſé Valere?

LISETTE.

Il eſt en converſation avec mon Page, il l'a tiré à quartier.

Me. DE FALIGNAC.

Comment donc, quel Page?

LISETTE.

C'eſt le fils du Cocher de la Dame que je ſers. Il voudra apparemment le faire jaſer, mais le petit drôle eſt auſſi bien inſtruit que le laquais qui lui a rendu ce matin mon Portrait. Il lui a fait mille queſtions..... Mais qu'eſt-ce-cy Madame? vous me paroiſſez triſte.

PHILAMINTE.

C'eſt que je fais réflexion ſur cette avanture: quoique je trahiſſe en quelque façon Valere, je ſuis fâchée de le voir infidele, je voudrois que mon inconſtance lui fiſt de la peine.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne penſez.

LISETTE.

Voici notre Page en queſtion.

SCENE

SCENE VI.

PHILAMINTE, Me. DEFALIGNAC. LISETTE, CRIQUET *en Page.*

LISETTE.

HE bien, Criquet.

CRIQUET.

Hé bien, Mademoiſelle Lifette, je viens de raiſonner avec ce Monſieur ; ſçavez-vous qu'il ne manque pas d'eſprit !

LISETTE.

Tu trouve cela ?

CRIQUET.

Il n'en manque morbleu pas ; mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment ?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez, mais je lui a donné ſon reſte comme il faut. Il n'y a pas ventre-bleu de Page de Cour plus effronté que moi quand je m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore ?

CRIQUET.

Mon Gentil-homme, y a-t-il long-tems que vous êtes auprès de cette belle Dame? .... Depuis qu'elle eſt arrivée de Bretagne pour ſe marier à Paris.

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

Sçait-on qui elle va épouſer? ... Non, mais elle dit tous les jours à ſon Oncle le Commandeur, en querellant avec lui, que puiſqu'il l'a une fois mariée a ſa fantaiſie, elle veut à l'avenir ſe marier toujours à la ſienne; que pour ſon bien elle prétend choiſir, & qu'elle a déja en main le plus joli homme de France, dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage; mais zeſte, je me ſuis adroitement débaraſſé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

Me. DE FALIGNAC.

Paſſons dans ce cabinet, nous verrons tout ſon manége.

LISETTE.

Moi, je l'attens ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi Criquet, voi dedans ſi Monſieur Patin n'y ſeroit pas, & viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'eſt ce Financier dont tu m'as tantôt entendu parler... Monſieur Patin.

CRIQUET.

Ce Financier... Monſieur Patin... Je ne ſçais ce que c'eſt; mais il n'importe, je devinerai bien à la mine qu'eſt-ce qui doit s'appeller comme cela.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

QUe je ſuis ſotte de ne pas profiter de mes charmes! Madame de Falignac n'étoit pas plus que moi quand elle a fait ſa fortune: Mais Valere n'eſt pas ce qu'il me faut. Philaminte pour ſe venger, lui découvrira tôt ou tard qui je ſuis. Tournons nos vûës de quelqu'autre côté, il ſe pourra trouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux. Voici Valere, joüons toujours notre Scene avec lui.

SCENE VIII.

Madame DE FALIGNAC & PHILAMINTE *cachées*, VALERE, LISETTE *en Comteſſe*.

LISETTE.

JE ne ſçais, Monſieur, ce que vous jugerez de moi, mais je crains que ma démarche ne me faſſe tort. Faire trop paroître ſon amour, ce n'eſt pas le moyen d'en inſpirer beaucoup.

VALERE.

Si les perſonnes d'un certain mérite & d'un certain rang ne hazardoient les premiers pas, quel téméraire oſeroit lever les yeux juſqu'à elles ?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne coûte rien ? Mon amour a été long-tems combattu par ma raiſon, mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on ſuivoit toujours ſes conſeils, on ne feroit jamais de folies. Hélas ! que la vie ſeroit ennuyeuſe !

VALERE.

C'eſt la raiſon qui m'a fait quitter Philaminte, &

c'eſt l'amour qui me conduit vers vous ; c'eſt lui qui me fait vous ſacrifier la perſonne que j'ai le plus aimée au monde, la perſonne pour qui ... Mais, non, c'eſt ne vous rien ſacrifier que de vous ſacrifier une infidelle ... Philaminte ne merite pas ... Madame, ſi vous avez quelque bonté pour moi, faites-les paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour ? Tout à l'heure.

VALERE.

Tout à l'heure.

LISETTE.

Oui point de retardement ; le Comte mon mari eſt mort ſubitement, je veux me remarier de même.

VALERE.

Mais, Madame ....

LISETTE.

Mais, Monſieur ! cinquante mille livres de rente que ſa mort me laiſſe, valent bien qu'on m'épouſe ſans réflexion.

VALERE.

Ah ! Madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur : Que je ſuis malheureuſe !

VALERE.

Vous pleurez, ma belle Comteſſe ? Ah ! c'en eſt

trop. Philaminte ne vaut pas que je differe d'un moment le plaisir de vous posseder. Je vous dirai plus. Quand elle ne m'auroit jamais donné aucun sujet de me plaindre, votre charmante vûë suffiroit pour me rendre inconstant.

LISETTE.

Ah? voila l'aveu que j'attendois. Ne differons point notre mariage. Faisons confidence de notre amour à la Maitresse de ce logis, elle est de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Passons dans son appartement, suivez-moi.

VALERE.

O Ciel! à quoi le desespoir m'entraine!

SCENE IX.

PHILAMINTE, & Madame de FALIGNAC, *sortans de l'endroit où elles étoient cachées.*

PHILAMINTE.

Enfin, ma chere, de Faligac connoissez-vous les hommes?

Me. DE FALIGNAC.

Il y a long tems.

PHILAMINTE.

Auriez-vous jamais crû que Valere..... Ah! je ne me posſede pas! Je ſuis dans une impatience mortelle; & ſi le Financier venoit en ce moment...

SCENE X.

PHILAMINTE, Madame de FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, une figure groſſe & courte, vêtuë de velours noir, s'aproche d'ici; j'ai jugé que c'étoit Monſieur Patin.

PHILAMINTE.

C'eſt lui ſans doute, reprenons notre air gay. J'étois bien folle de me tant chagriner.

Me. DE FALIGNAC.

Il vient tout à propos. Ces Meſſieurs les Financiers viennent toujours à la bonne heure. Pour achever de nous donner ici la Comedie, amenez ici Valere, il faut qu'il ſoit payé de ſa curioſité; je vous laiſſe.

SCENE XI.

FRONTIN, PHILAMINTE.

FRONTIN *en Financier, entre d'un air brusque, contrefaisant Monsieur* Patin *son ancien Maître.*

ME voilà, Madame. Il y a une heure que je serois ici, sans des importuns, des canailles qui sont venus en foule m'apporter de l'argent; j'ai crû que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois en effet qu'un homme aussi poli vint le dernier à un premier rendez vous, & je commençois à rougir de ma foiblesse.

FRONTIN.

Hé c'est la mode à présent, les hommes ne veulent point attendre, & sur-tout nous autres Financiers, nous ne nous piquons pas d'observer les formalitez; d'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédommager de ne me pas voir si-tôt.

PHILAMINTE.

Il est vrai que votre lettre est toute charmante, il n'y a rien de si tendre. Elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

FRONTIN.

Eſt l'agraffe ?

PHILAMINTE.

Elle a ſon mérite.

FRONTIN.

Il y a morbleu plus d'éloquence dans cette agraffe-là, que dans toutes les Epîtres de Ciceron.

Me. DE FALIGNAC *bas à Valere,*

Paſſons dans cet endroit * nous entendrons toute la converſation.

* *Dans le fond du Théâtre.*

VALERE.

J'enrage.

FRONTIN.

Il m'eſt revenu que vous aimiez un certain Egreſin nommé Valere. Je ne veux point de partage, au moins.

PHILAMINTE.

Vous connoiſſez Valere.

FRONTIN.

Si je le connois ? Je lui ai vingt fois prêté de l'argent qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien, & je préſume qu'il aura ſouvent beſoin de moi. L'aimez-vous encore ? Parlons franchement ?

PHILAMINTE.

Je le hait à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaiſir ; mais vous l'avez aimé ; cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh ! de grace contentez-vous de votre bonheur préſent, ſi c'en eſt un de recevoir ma main. Je n'aime point ces eſprits inquiets qui rapellent ſans ceſſe le paſſé : Si j'ai aimé Valere, cela n'eſt point de votre bail, & je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'eſt bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte ; le ſujet en vaut la peine. Dites moi que ma ſeule perſonne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenſes que vous allez partager avec moi, & que vous voudriez que je fuſſe un miſérable, pour ainſi dire, un homme de rien, pour avoir le plaiſir de m'élever.

PHILAMINTE.

Oh ! je vous dirai tout cela une autre fois, vous avez trop de délicateſſe pour un Financier.

FRONTIN.

Il eſt vrai que mes Confreres n'y cherchent point tant de façons, ils ont preſque toutes les manieres auſſi rondes que la taille. Leurs converſations tombent toujours ſur l'argent. Pour les inci-

ter, parlons de la fortune que je vais vous faire : Vous roulerez sur l'or, mon Aimable.

PHILAMINTE.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous serez logée & meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

J'aime cela.

FRONTIN.

Vos équipages seront superbes.

PHILAMINTE.

Courage, Monsieur Patin.

FRONTIN.

Des pierreries inestimables.

PHILAMINTE.

Vous-vous ruinez.

FRONTIN.

Bon ! Qu'est-ce que cela me coûte ? un zero de plus. Quand épouserons-nous ?

PHILAMINTE.

Je ne sçais.

FRONTIN.

Dans ce moment si vous voulez ; aussi bien tantôt ai-je beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

Je le veux, allons de ce pas chez le Notaire faire dresser les articles.

FRONTIN *l'arrêtant.*

Eſt-ce que vous voulez que ce ſoit pardevant Notaire ?

PHILAMINTE.

Sans doute, cela ſe fait-il autrement ?

FRONTIN.

Quelque fois. Mais j'en paſſerai par où il vous plaira.

PHILAMINTE.

Il faut que je parle auparavant à Madame de Falignac ; elle auroit lieu de ſe plaindre de moi de m'être engagé ſi avant ſans ſes conſeils.

FRONTIN.

Mais .....

PHILAMINTE.

Mais, mais. Je vais la trouver, & je reviens dans le moment.

SCENE XII.

FRONTIN.

MA foi, cela ne va pas mal ; & ſi je ne craignois les ſuites..... Mais il ne faut pas joüer ce tour à mon Maître. Quoiqu'il diſe, & quoiqu'il faſſe, je ſuis perſuadé que Philaminte lui tient toûjours au cœur : Tâchons d'en tromper quelque autre avant de quitter nôtre équipage à bonne fortune.

SCENE XIII.

VALERE, Me. DE FALIGNAC. *ſortant de l'endroit où ils étoient cachez.*

FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! ah ! Vous étiez là, Monſieur ?

VALERE.

Oüi, j'ai tout entendu ; je ſuis dans une fureur que je ne me connois plus.

Me. DE FALIGNAC.

Oh ça, parlons ſincerement. Pouvez-vous blâmer Philaminte ſans vous avoüer le plus injuſte de tous les hommes ? Je n'ai pas perdu un ſeul mot de votre converſation avec la Comteſſe : Croyez-moi, reſtez-en là, & vous racommodez avec Philaminte.

VALERE.

Moi ? J'aimerois mieux mourir, je veux la pouſſer à bout. Elle vous cherche, allez la trouver ; cependant je vais rejoindre ma Comteſſe. Au moins je compte toujours ſur votre diſcretion.

Me. DE FALIGNAC.

N'en ſoyez point en peine.

SCENE XIV.

FRONTIN *ſeul.*

JE ſuis ravi qu'on me laiſſe ſeul. Je vais voir là dedans ſi quelque Dupe ne donnera pas dans mon bon air .... Mais j'apperçois la Comteſſe. Je puis en conſcience trahir mon Maître de ce côté-là. Voici deux ou trois fois qu'elle me lorgne, voyons ce que cela veut dire.

SCENE XV.

LISETTE *en Comteſſe*, FRONTIN *en Financier.*

LISETTE.

BOn, voilà ce que je cherche, le Financier de Philaminte ; il m'a tantôt regardée d'un œil qui n'étoit pas indifferent, pouſſons quelques ſoûpirs pour l'amorcer, ah !

FRONTIN, *aprés l'avoir regardée avec ſa lorgnette.*

Vous ſoupirez, charmante Veuve ? Eſt-ce pour le défunt ou aprés un futur ?

LISETTE.

Ce diſcours me ſurprend de la part d'un Seigneur de qui je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connuë.

FRONTIN.

On ne peut vous voir ſans être charmé... De vos charmes : on ne peut en être charmé ſans avoir la curioſité de ſçavoir qui vous êtes. Pour le ſçavoir il faut le demander ; c'eſt ce que j'ai fait, & l'on m'a dit que vous étiez une Veuve fort riche, fort qualifiée, mais encore plus liberale, & que....

LISETTE.

Ne parlons point de mes libéralitez, on auroit de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi, vous me connoiſſez ?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vû le monde pour ne pas connoître Monſieur Patin ; ſon mérite & ſes dépenſes avec les Dames lui ont acquis une reputation . . . .

FRONTIN.

Il eſt vrai que j'en fais de terribles, & ſur tout quand les femmes commencent par me donner, celà me picque, cela m'acharne. Une Preſidente amoureuſe de moi, m'envoya un mauvais Diamant de mille écus, ce Diamant lui a valu plus de cent mille francs : Oüi cette Préſidente là me coûte cent mille francs ou rien. Mes réponſes à ſes Billets doux étoient des Lettres de change, & je crois que je l'aurois épouſée ſans un mari qu'elle avoit encore de reſte.

LISETTE.

Je n'en ai plus Dieu merci ! le mien eſt bien mort, j'ai été ſi peu de tems avec lui qu'il ne me ſouvient pas d'avoir été mariée. Je ſuis de ces Veuves qui pourroient encore paſſer pour filles.

FRONTIN.

Cela eſt heureux, car il ſe trouve des filles qui

ne pourroient paſſer que pour Veuves.

LISETTE.

La triſte choſe que le Veuvage !

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuye. Et certain Valere qui vous couche en jouë ?

LISETTE.

Que dites-vous de Valere ? Comment, ſçavez-vous. . . .

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi, & c'eſt de lui que je viens d'apprendre que votre liberalité s'étoit étenduë juſques à lui envoyer votre Portrait garni de Diamans.

LISETTE.

Ah ! Le petit indiſcret ! Que je ſuis malheureuſe d'être tombée ſi mal, je perds toute l'eſtime que j'avois conçûë pour lui. L'on eſt bien embaraſſée dans le choix des Amans d'aujourd'huy. Les plus charmans ſont les plus ſcelerats, & l'on ne trouve de la ſincerité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN.

Ma foi, ſi j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits ſur un certain modéle, où l'utile ſe trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce ſeroit aſſez mon goût, & il eſt fâcheux que

la presse y soit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la presse, on sçait toujours distinguer celles dont le mérite. . . .

LISETTE.

Philaminte est sans doute du nombre des distinguées, & l'Agraffe de Diamans que vous lui avez envoyée. . .

FRONTIN.

Comment, morbleu qui vous a dit cela ?

LISETTE.

Elle-même, & que ce present la touchoit du moins autant que votre personne.

FRONTIN.

Oüi, oh, oh ! Elle ne me tient pas encore.

LISETTE.

Valere a compté sans son hôte, je n'aime point les Amans escrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jasé, je hais les Femmes intéressées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrions bien, Monsieur Patin.

FRONTIN.

Nous, Madame la Comtesse ? à ravir ! Nous semblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j'étois assez heureux, . . .

LISETTE.

Si j'oſois me flater...

FRONTIN.

Ma foi, Madame, ſans tant barguigner, ſi vous voulez je vous épouſe.

LISETTE.

J'y conſens, quand ce ne ſeroit que pour me venger de ce Valere ; mais je voudrois que ce Mariage fût bien ſecret.

FRONTIN.

Je ſerois au deſeſpoir que perſonne en ſçût rien.

LISETTE.

Que diroient le Commandeur mon Oncle, mon Frere le Marquis, mon Neveu le Vicomte, s'il ſçavoient que je vouluſſe épouſer moins qu'un Duc.

FRONTIN.

Et ma Tante la Partiſanne, mon Frere le Tréſorier, & mon Couſin germain le Secretaire du Roy ! Que diroient-ils, s'ils me voyoient pouſſer ſi avant dans la Nobleſſe, eux qui ſçavent ſi bien ce qu'en vaut l'aulne.

LISETTE.

Ainſi vous voyez que nous avons tous deux de grandes raiſons pour cacher ce Mariage.

FRONTIN.

Je vois... je vois qu'il en faut retrancher les trois-quarts des Ceremonies.

LISETTE.

Cependant il faut....

FRONTIN.

Tenez, dans ces sortes d'occasions la parole vaut le jeu : Je vous donne la mienne, souffrez que je baise mille fois cette main, dont...

SCENE XVI.

PHILAMINTE, LISETTE *en Comtesse.* FRONTIN *en Financier.*

PHILAMINTE, *le surprenant.*

OUi, Monsieur Patin ?

LISETTE.

Ah! Ciel!...

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela est heureux, je ne rencontre par tout que des Infidelles ; je veux me vanger de l'inconstance de Valere, & je trouve en vous un autre perfide : Vous qui me juriez dans ce moment une ardeur éternelle! Cela est fort plaisant en verité ! A qui me sacrifiez-vous encore ? à une malheureuse Suivante

revêtuë des habits de ſa Maitreſſe.

LISETTE.

Quoi, Madame.....

PHILAMINTE.

Paix Liſette, vous meritez que je vous faſſe cet affront pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN *à part.*

Mon Maître en tient, ne nous déconcertons pas. Comment donc Madame la Soubrette vous oſez vous adreſſer à un homme de ma condition? Madame pardonnez....

PHILAMINTE.

Non, Monſieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

Eſt-ce ma faute, Madame, ſi l'on m'aime? Mais je vous jure que je n'amuſois la paſſion de cette petite Guenon-là, que pour avoir le plaiſir de vous la ſacrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle.

FRONTIN.

Je voulois baiſer ſa main, & je ne ſçais qui me tient que la mienne ne puniſſe ſon impudence....

LISETTE.

Oh doucement, Monſieur le Financier, n'étendez point juſques-là vos liberalitez.

FRONTIN *à Liſette.*

Vrayment il vous en faut, ma Mie, des Seigneurs faits au tour : ôtez-vous de devant mes yeux, impertinente, & allez dans un coin de cette ſalle rougir de votre effronterie. Madame ſouffrez que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous, on vous pardonne.

FRONTIN *reſtant à genoux & baiſant ſa main.*

Ah ! Madame quelles graces n'ai-je point à rendre....

SCENE XVII.

VALERE, PHILAMINTE, FRONTIN *en Financier*, LISETTE *en Comteſſe.*

VALERE.

JE conçois le bonheur de Monſieur Patin par ſes remerciemens, Madame, Graces au Ciel les choſes en ſont au point où je les ſouhaitois, & cette avanture me réjoüit...

PHILAMINTE.

Le plaiſir que j'en ai paſſe mon eſperance, puiſ-

que vous en êtes témoin auſſi-bien que votre belle, votre charmante, votre illuſtre Comteſſe.

VALERE *montrant Liſette.*

Oüi j'aime, j'adore cette aimable perſonne, auſſi digne d'un cœur comme le mien, que votre procedé vous en a ſçû rendre indigne.

FRONTIN.

Bon, bon, courage.

PHILAMINTE.

Il eſt vrai que vous m'avez donné un bel exemple de fidelité.

VALERE.

C'eſt vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

Ma foi, je crois que vous avez tous deux commancé en même-tems, & que vous n'avez rien à vous reprocher.

VALERE.

J'ai des inclinations du moins, plus élevées que les vôtres, & le choix que vous avez fait de ce Maraut....

FRONTIN.

Comment donc Maraut? Madame; c'eſt une gageure, au moins.

PHILAMINTE.

Il vous ſied mal de l'inſulter.

VALERE.

Il m'eſt permis, je crois, de traiter mon Valet comme il me plait.

FRONTIN.

Adieu tout mon merite.

PHILAMINTE.

Quoi ! votre Valet ? Ah, quelle insolence!

VALERE.

Vous méritez cet éclat devant tout le monde, & que j'épouse à vos yeux cette charmante personne à qui je jure une amour éternelle. Oüi, belle Comteſſe, adorable Comteſſe. ....

FRONTIN.

Ah, oüi, oüi : compte, compte.

VALERE, *à Liſette.*

Je n'aimerai que vous. Je triomphe en ce moment.

PHILAMINTE.

Vôtre triomphe ſera de peu de durée, il n'eſt pas ſi complet que vous vous l'imaginez : Et ſi Monſieur le Financier eſt un maraut de Valet, Madame la Comteſſe eſt une coquine de Suivante. Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Mais, Madame, je ne croyois pas....

FRONTIN.

Paix Liſette.

VALERE.

Quoi, Madame la Comteſſe....

FRONTIN.

Oüi, Monſieur, c'eſt une Liſette. A bon chat, bon rat : On vous joüoit le même tour que vous prétendiez joüer.

VALERE

VALERE.

Juſte Ciel !

LISETTE.

Monſieur le Financier de hazard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la Comteſſe faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCENE DERNIERE.

Madame DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALERE, LISETTE, FRONTIN.

Me. DE FALIGNAC.

HE bien ! qu'eſt-ce mes enfans ? Où en êtes-vous ?

FRONTIN.

Nous en ſommes au dénouëment ; & nos Amans ayant voulu réciproquement s'éprouver, ſe trouvent auſſi infidelles & auſſi ſots l'un que l'autre.

Me. DE FALIGNAC.

Je ſçavois vos ſecrets ; mais j'ai voulu me réjoüir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah ! Valere, je n'aurois jamais crû que vous vous fussiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort assurément.

VALERE.

Je ne me serois jamais imaginé, Philaminte, que vous m'eussiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos soupçons étoient assez bien fondez.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALERE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous aprés une telle avanture.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez : Vous vous aimez encore plus qu'il ne faut pour être mari & femme.

FRONTIN.

Madame de Falignac a raison. Vous ferez fort bien de vous marier : Vous vous connoissez l'un & l'autre, vous n'acheterez point chat en poche.

VALERE.

Philaminte.

PHILAMINTE.

Valere.

VALERE.

Oublions le passé.

PHILAMINTE.

J'y consens.

Me. DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces sortes d'épreuves; elles sont trop dangereuses.

FRONTIN.

Madame la Comtesse.

LISETTE.

Monsieur le Financier.

FRONTIN.

Il semble que nous pouvons nous marier sans craindre à present le courroux de nos parens.

LISETTE.

Ma foi je le veux: Mais point d'épreuve, au moins.

FRONTIN.

Oh je n'ai garde: Je serois sûr d'être trop bien payé de ma curiosité.

FIN.

LA METAMORPHOSE AMOUREUSE,

COMEDIE

Représentée en 1712.

ACTEURS.

SEVERIN, Oncle & Tuteur d'Isabelle.
ISABELLE, Niece de Severin.
VALERE, Amant d'Isabelle.
BOUQUINART, Amoureux d'Isabelle.
TOINETTE, Suivante d'Isabelle.
CRISPIN, Filleul de Severin.
PASQUIN, Valet de Valere.
UN COMMISSAIRE.
BRASDEFER, Exempt.
SERFORT, GRIPPEAU, } Archers.
Troupe d'Archers.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Severin.

LA METAMORPHOSE AMOUREUSE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

SEVERIN, TOINETTE.

SEVERIN.

ENfin je reſpire, j'ai fait maiſon nette aujourd'hui: ce fripon de Laquais qui ſervoit d'Ecuyer à ma Niece, ce coquin de Cuiſtre qui me ſervoit de Secretaire, juſqu'à la Nourrice qui donnoit à teter à mon petit enfant; j'ait tout chaſſé. Allons, Made-

ſelle Toinette, prenez la peine de décamper auſſi.

TOINETTE.

Mais, Monſieur...

SEVERIN.

Point de mais. Tes gages ſont payez, va chercher condition ailleurs. Tu vois ma maiſon; prens garde d'en approcher de cent pas. Comment! des coquins de domeſtiques avoir l'inſolence d'introduire chez moi dans mon abſence un Ecolier de Droit! un Gadet du Maine! de bonne maiſon à la vérité, mais de très mauvaiſe conduite; un godelureau qui a déja mangé ſon fait, & qui, dit-on, ne fait figure à Paris, qu'autant que ſon frere aîné lui en fournit les moyens. Flater ma Niece dans l'amour qu'elle a pour lui! la fortifier dans l'averſion qu'elle a conçuë pour l'époux que je lui deſtine! Non, je n'en puis revenir.

TOINETTE.

Vous devriez du moins nous garder juſqu'à demain la Nourrice & moi.

SEVERIN.

Non non, point de remiſe.

TOINETTE.

Mais qui achevera d'habiller Madame votre Niece?

SEVERIN.

Elle s'habillera toute ſeule.

TOINETTE.

TOINETTE.

Qui donnera à têter à l'enfant?

SEVERIN.

Ce ne sera pas toi.

TOINETTE.

Dieu m'en garde. Oh ça, vous me donnez donc mon congé absolu?

SEVERIN.

Très absolu.

TOINETTE.

Il n'y a plus de retour.

SEVERIN.

Non, va-t-en au Diable.

TOINETTE.

Puisque vous me congediez si bien, & que je n'ai plus rien à ménager, je vous déclare ici guerre ouverte, & vous dis que c'est en vain que vous faites venir de Bayeux Monsieur Bouquinart pour épouser votre Niéce, que je l'ai promise à Valere, & que je prétens qu'ils soient mariez ensemble dans ce jour.

SEVERIN.

Sans mon consentement.

TOINETTE.

Ils ont le mien, cela suffit; & je veux dans le besoin leur servir de pere, de mere d'oncle, de tante, de tuteur, de tutrice, de témoin de Notaire, & l'Amour dictera les articles.

SEVERIN.

Je ne ſçais qui me tient.

TOINETTE.

Oh doucement, Monſieur, je ne ſuis plus à vous ni chez vous, je ſuis à moi & ſur le pavé du Roy.

SEVERIN.

Je rentre; car je ne pourois m'empêcher de te traiter comme tu le mérite. Monſieur Bouquinart va arriver, & je veux qu'il épouſe ma Niece dans le moment même : va-t-en porter la nouvelle à ton Valere; va, inſolente, ne te montre de la vie devant moi.

SCENE II.

TOINETTE *ſeule.*

ME voilà fort embaraſſée, au bout du compte; Monſieur Severin le fera comme il le dit, Bouquinart va arriver : Iſabelle n'ayant plus de conſeil, ſe laiſſera mener par le nez comme un Oiſon, & fera aſſez ſotte pour obéir; cependant notre Ecolier.... Mais le voici avec ſon valet.

SCENE III.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE.

PASQUIN.

QUe fais-tu là toute seule ?

TOINETTE.

Je vous attens.

PASQUIN.

Pour nous faire entrer dans le logis apparemment ?

TOINETTE.

Non, c'eſt pour vous dire que Monſieur Severin, après avoir chaſſé généralement tous les domeſtiques que vous aviez gagnez, vient de me faire l'honneur de me donner mon congé en mon petit particulier, & que je crois que vous n'avez qu'à prendre le vôtre.

VALERE.

Que me dis-tu là ?

TOINETTE.

La verité.

PASQUIN.

Quand tu n'auras que des veritez comme celle-

là à nous dire, tu feras mieux de mentir à ton ordinaire. Monsieur vient d'apprendre que son oncle & son frere étoient à l'extremité, & tu viens troubler notre joye par tes mauvaises nouvelles.

VALERE.

Ne badinons point, cette affaire est serieuse.

TOINETTE.

Des plus serieuses ; car vous n'avez plus personne dans le logis qui puisse vous rendre aucun service, hors le Filleul de la maison dont Monsieur Severin ne se défie point encore : mais je crains que notre sortie ne l'ait intimidé.

PASQUIN.

Cela est fâcheux : mais aprés tout Monsieur Severin ne tardera point à prendre de nouveaux domestiques. Doute-tu que mon esprit insinuant, soûtenu de l'éloquence de quelques pistoles qui roulent encore dans la bourse de Monsieur, ne les rendent bientôt aussi traitables que vous ?

TOINETTE.

Je le crois : mais Monsieur Bouquinart va arriver; & sur le champ Monsieur Severin lui a fait épouser Isabelle.

PASQUIN.

Oh pour le coup l'affaire merite attention, & j'ai ici besoin de tout mon genie. Mais vous, Monsieur, qui dans votre vie avez fait tant de tours de passe-passe ; vous qui êtes le heros de toutes les

espiegleries d'écoliers, dont on fait des contes dans le monde, ne pourriez-vous rien inventer dans cette occasion ?

VALERE.

Non, Pasquin, je ne me reconnois plus ; l'Amour qui donne de l'esprit & de la hardiesse aux autres, a fait tout le contraire en moi.

PASQUIN.

Cependant il faut... Mais voici le Filleul de Monsieur Severin.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH Monsieur, serviteur : bonjour, Pasquin. Vous voudriez bien entrer dans le logis, n'est-ce pas ? & moi je n'ai pas de plus grande joye que lorsque j'en suis bien loin.

VALERE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Peste soit la chienne de maison. Mon Parain a le diable au corps avec sa niéce, & sa niéce fait le diable depuis qu'elle vous a en tête.

VALERE.

Tu crois mon cher Criſpin, qu'elle a quelque attention au triſte état où elle me voit réduit ?

CRISPIN.

Bon ! elle ſe deſeſpere, & l'oncle de ſon côté enrage. Le beau plaiſir pour moi, que ai toute ma raiſon, de me trouver entre un enragé & une déſeſpérée !

PASQUIN.

Cela n'eſt point plaiſant en effet. Mais par parentheſe, pourquoi cet habillement ?

CRISPIN.

Comme il n'y a plus de domeſtiques dans la maiſon, & que je me vois *factotum* juſqu'à nouvel ordre, je me ſuis fait un équipage convenable aux differentes charges que je vais exercer. J'ai pris les manchettes & le rabat du Sécretaire, l'épée & les bottines de l'Ecuyer, & j'aurois pris dans un beſoin les tétons de la Nourrice. Mais ne m'arrêtez point davantage, il faut que j'aille faire ma commiſſion.

TOINETTE.

Quelle commiſſion ?

CRISPIN.

Mon Parain m'envoye chez Madame Simone

PASQUIN.

Ah, ah, je la connois, elle demeure ici près ; c'eſt cette Dame qui ſe méle de faire des mariages, & de placer des domeſtiques dans les maiſons.

CRISPIN.

Justement : voilà une lettre que je vais lui porter.

PASQUIN.

Montre un peu.

CRISPIN.

Oh tu la peux lire. Le bon homme étoit si troublé en l'écrivant, qu'il a oublié de la cacheter.

PASQUIN *lit la lettre.*

J'*ai une entiere confiance en vous, Madame, & je vous prie de mettre tous vos soins à me déterrer une femme de chambre d'une severité incorruptible, d'une sagesse éprouvée, d'une..*

Diantre, il faudra fouiller bien avant pour lui trouver cela..

TOINETTE.

Voyez cet impertinent.

PASQUIN *continuë de lire.*

J'*ai besoin aussi d'une Nourrice qui.... &c.*

Il ne demande point d'autre domestiques.

CRISPIN.

Non, & je crois qu'il ne veut avoir à l'avenir dans sa maison d'homme que moi.

PASQUIN.

La maison sera fort-bien réglée. Mais cette lettre me donne une idée. Es-tu toûjours de nos amis ?

CRISPIN.

A la mort & à la vie.

PASQUIN.

Te sentirois-tu assez de hardiesse pour...

CRISPIN.

De la hardieſſe ! morbleu il n'y a pas d'homme qui avale un verre de vin auſſi hardiment que moi.

PASQUIN.

Nous t'en ferons boire du meilleur. Tu aimes l'argent ?

CRISPIN.

Autant que toi.

PASQUIN.

C'eſt beaucoup dire. Pour en avoir, il faut faire en ſorte que Monſieur épouſe Iſabelle dans ce jour.

CRISPIN.

Comment faire ? mon Parain la veut marier à Monſieur Bouquinart à ſon arrivée, &, comme Toinette vous l'a pû dire, on l'attend dans ce moment.

PASQUIN.

Il n'importe, nous pourrons le prévenir, ſi tu veux nous ſeconder.

CRISPIN.

Que faut-il faire ?

PASQUIN.

Je te le dirai. Pour vous, Monſieur, il faudra, s'il vous plaît, que vous-vous prêtiez à certaine métamorphoſe.

VALERE.

Moi ?

TOINETTE.

Allons, allons, Monsieur, encore un petit tour d'écolier.

VALERE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour posseder la charmante Isabelle.

PASQUIN.

Voila qui me plait. Mais j'apperçois Monsieur Severin & sa niéce: il ne nous connoit pas, & il n'est pas nécessaire qu'il nous connoisse encore. Suivez-moi tous, je vous instruirai de mon projet.

SCENE V.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

VOus voulez absolument prendre l'air, j'y consens: mais je ne vous quitterai point, jusqu'à que Madame Simone m'ait envoyé une personne telle que je lui demande, capable de me répondre de vos actions.

ISABELLE *bas.*

Quelle contrainte!

SEVERIN.

Quand Monsieur Bouquinart sera votre époux,

ce sera son affaire ; mais je vous avertis que malgré son humeur enjoüée il est aussi défiant qu'un autre.

ISABELLE.

Que vais-je devenir !

SEVERIN.

Sa premiere femme & la mienne nous ont donné de leur vivant un peu de tablature ; elles nous ont parbleu fait voir du pays, & c'est ce qui fait que nous ne sommes plus si faciles à attraper.

ISABELLE.

Une fille de mon âge épouser un tel mari !

SEVERIN.

Comment donc ? sçavez-vous qu'il est encore aussi frais & aussi ragoûtant que moi.

ISABELLE. *bas.*

O Ciel !

SEVERIN.

Quoique vieux, il est de la meilleure humeur du monde, a sans cesse quelque bon mot dans la bouche ; & tout ce qu'il dit, ou qu'il veut dire, est si plaisant, si plaisant, que fort souvent il en rit lui-même d'avance.

ISABELLE.

Mon Oncle, ni sa belle humeur, ni sa bonne mine ne feront point capables de détruire la haine que j'ai conçûë pour lui sans le connoître ; la seule pensée qu'il va arriver en ce moment me fait frémir.

SEVERIN.

Ce que c'eſt que la prévention. Mais j'entens un cheval dans la cour.

ISABELLE.

Ah c'eſt lui ſans doute.

SEVERIN.

C'eſt lui-même, il eſt entré par la porte de derriere.

ISABELLE.

Mon Oncle, conſiderez...

SEVERIN.

Ma Niece, tout ce que vous pourrez me dire eſt inutile; votre Pere par ſon teſtament me recommande cette alliance, & d'ailleurs Monſieur Bouquinart eſt mon ancien ami: il attendoit depuis long-tems la mort de ſa femme, le Ciel a exaucé ſes vœux; & je prétens.... Mais le voici.

SCENE VI.

BOUQUINART, SEVERIN, ISABELLE.

BOUQUINART.

ME voila, bon-jour. Il faut que j'aye le diable au corps pour venir de Bayeux à Paris prendre une femme par le tems qu'il fait.

SEVERIN.

Soyez le bien venu.

BOUQUINART.

La pluye, la grêle, le tonnerre m'ont toûjours accompagné; je n'ai pas laiſſé de pouſſer comme il faut, & de faire diligence. Mais tête-bleu voila des yeux qui me pouſſent terriblement à leur tour.

SEVERIN.

Que vous ſerez heureuſe, ma niece, d'avoir un mari auſſi jovial; on ne peut pas dire les choſes avec plus d'eſprit.

ISABELLE.

Je n'en ai pas aſſez, mon Oncle, pour m'y connoître.

SEVERIN.

La ſotte! Hé bien! voulez-vous avoir une autre contenance?

ISABELLE.

Quelle ?

SEVERIN.

Paroître du moins de bonne humeur.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois.

BOUQUINART.

Comment donc ? que vous dit-il qui vous rend ſi triſte ? Oh, je te prie, Compere, de ne point chagriner ta niece, & de la laiſſer toute entiere à la joye qu'elle a de me voir, & aux idées charmantes que lui donnent l'eſpoir d'être aujourd'hui mariée.

SEVERIN.

C'eſt une impertinente, qui ne merite pas l'honneur que vous lui faites.

BOUQUINART.

Oh, tu eſt un impertinent toi-même, N'eſt-il pas vrai, ma Belle, ce ſont d'étranges gens que ces Oncles ? Oui, ne concevez-vous pas que c'eſt une agréable caſcade que celle que fait une fille en tombant de leur tutelle dans les bras d'un mari ? Ho, ho, ho.

SCENE VII.

SEVERIN, BOUQUINART, ISABELLE, CRINSPIN.

CRISPIN.

MOnſieur, Madame Simone avoit juſtement votre affaire ; elle va vous envoyer la perle des Nourrices, & une femme de chambre qu'elle dit être un vrai Argus.

SEVERIN.

Bon, c'eſt ce qu'il nous faut.

BOUQUINART.

Que fais-tu de cette petite Figure ?

CRISPIN.

Comment donc Figure ? Figure vous-même. Sçavez-vous, Monſieur, que je ſuis Ecuyer.

BOUQUINART.

Ecuyer ?

CRISPIN.

Oüi ventre-bleu, Ecuyer ſieur de la Criſpiniere, Secretaire des Commandemens de Meſſire Fiacre Severin. Et vous êtes un impertinent de venir ci....

SEVERIN.

Doucement, petit drôle, tu parles à l'époux de ma Niece.

CRISPIN.

Quoi c'eſt-là Monſieur Bouquinart ! En ce cas je m'apaiſe. Monſieur, j'ai eu tort... d'avoir eu raiſon ... de m'attaquer ... à un perſonnage... dont la phiſionomie ſurprenante.. Je ſuis votre ſerviteur.

BOUQUINART.

Le petit coquin ſe moque encore de moi.

SEVERIN.

Qu'on ſe taiſe. Hé bien n'êtes-vous pas d'avis que nous envoyons chercher un Notaire?

BOUQUINART.

Oh parbleu je m'en rapporte à toi, fait dreſſer le Contrat à ta fantaiſie, je le ſignerai s'il eſt à la mienne : mais du moins donne-moi le tems de me reconnoître ; j'ai marché preſque toute la nuit, & ſi je me ſuis arrêté en quelque endroit, j'y ai pris plus de vin que de repos : enfin que veux-tu que je te diſe ? j'ai maintenant plus d'envie de dormir que d'autre choſe.

CRISPIN.

Monſieur a raiſon, il vaut mieux qu'il dorme avant la noce qu'après. Si vous voulez, Monſieur, je m'offre à vous bercer.

BOUQUINART.

Il ne sera ma foi, pas necessaire, & je ne me suis jamais trouvé si assoupi.

SEVERIN.

Entrez donc dans la maison, votre appartement est tout prêt, faites comme si vous étiez chez vous.

BOUQUINART.

Je le prétens bien ainsi. Excusez, ma Charmante, si lorsque l'Amour voudroit tenir mes yeux ouverts pour admirer vos charmes, le sommeil jaloux s'attache à les fermer, & si dans le tems que ce même amour entr'ouvre ma bouche pour pousser des soupirs, ce même sommeil me l'ouvre tout à fait pour bailler. Ah, ah. Mais je vous promets un rêve des plus circonstanciez, vous en serez l'objet, & . . . je suis fort pour les rêves-moi.

CRISPIN.

Oh je n'en doute pas, & je crois même que vous n'avez pas besoin de dormir pour rêver.

SEVERIN.

Allons, raisonneur, conduisez Monsieur dans l'appartement qu'on lui a préparé, & qu'on en ait soin comme de moi-même, & sur-tout que personne ne trouble son repos.

CRISPIN.

Ah Monsieur puisse-il dormir éternellement. Diable emporte qui songera à l'éveiller.

SCENE

SCENE VIII.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

HE bien, c'eſt donc ainſi que vous cherchez à me contenter ? Je ne m'étonne pas que Monſieur Bouquinart quitte ſi-tôt la compagnie. Qui eſt-ce qui ne s'endormiroit pas à voir votre humeur ſombre & mélancolique ?

ISABELLE.

Offrez-moi un époux qui me plaiſe, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de mon humeur.

SEVERIN.

Votre Valere, par exemple ?

ISABELLE.

Hé bien oüi, mon Oncle, je l'aime ; dans la ſituation où ſont les choſes je puis l'avouër. Et ſi vous le connoiſſiez. ...

SEVERIN.

Je l'aimerois auſſi, n'eſt-ce pas ? Qu'on ne m'en parle plus.

ISABELLE.

Sa famille. ....

SEVERIN.

Je ſçai qu'elle eſt ſa famille ; mais pour lui je ne le connois, ni le veux connoître.

ISABELLE.

Que je ſuis malheureuſe !

SCENE IX.

SEVERIN, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

L'Affaire eſt faite, notre homme eſt couché. Sçavez-vous que c'eſt un ſagoüin.

SEVERIN.

Comment ?

CRISPIN.

Il n'a pas été long-tems à ſa toilette, comme vous voyez ; aprés avoir ôté ſon chapeau & ſon juſte-au-corps, il s'eſt jetté tout botté entre deux draps.

SEVERIN.

Il eſt comme cela ſans façon.

CRISPIN.

Il a mis ſes habits ſur ſon lit, par le chaud qu'il ait ; il n'a pas eu la tête ſur ſon chevet, qu'il a ronflé comme il faut. Je l'ai examiné un moment

& je vous puis assurer qu'il est aussi beau couché que debout.

SEVERIN.

Il est ce qu'il est. Retourne à Madame Simone, qu'elle m'envoye incessamment les personnes que je lui ai demandées.

CRISPIN

Il n'est pas nécessaire, & voilà déja la Femme de chambre.

ISABELLE.

Que vois-je ?

CRISPIN.

C'est Valere, votre amant, *motus*.

SCENE X.

SEVERIN, ISABELLE VALERE, *déguisé en femme*, CRISPIN.

VALERE *à Crispin.*

Enseignez-moi, s'il vous plaît, le logis de Monsieur Severin.

CRISPIN.

Le voici lui-même en propre original.

VALERE *en femme.*

Je viens, Monsieur, de la part de Madame S[illegible]

mone ; elle m'a appris que vous demandiez une perſonne pour demeurer auprés de Madame votre Niéce, & je me tiendrai trop heureuſe ſi mes ſervices lui peuvent être agréables.

SEVERIN

Voilà une grande fille qui me revient aſſez ; qu'en dites-vous, ma Niéce ? vous en accommoderiez-vous ?

ISABELLE.

En cela, mon Oncle, vous ſçavez que je ne dois avoir de volonté que la vôtre : mais je crois que cette perſonne me convient mieux que toute autre.

CRISPIN.

Je n'en doute pas.

SEVERIN.

Sa phiſionomie me plaît.

ISABELLE.

Elle ne me plaît pas moins.

SEVERIN.

Je ne ſçais quoi, d'honnête, d'engageant.

ISABELLE.

Au deſſus de ce qu'on peut dire.

SEVERIN.

Celà eſt admirable, il y a des gens comme celà qui plaiſent à tout le monde du premier abord.

CRISPIN *à part.*

Mon Parain ne le prend pas mal, il faut lui en donner encore une pipe.

SEVERIN.

Peut-on vous demander où vous avez servi ?

VALERE *en femme.*

Monsieur, c'est ici ma premiere condition : mais j'espere que ce sera la derniere, & que Madame sera si contente de moi, qu'elle ne me voudra jamais changer.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en assurer, je n'aime point du tout le changement.

VALERE.

Quel bonheur de me voir sans cesse auprés de vous ! quel plaisir de servir une si belle maitresse !

SEVERIN.

Elle dit tout si agréablement..... j'en suis charmé.

CRISPIN

N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela vaut mieux pour votre Niéce, que cette coquine de Toinette ? C'étoit une arrogante, une....

SEVERIN.

Ei donc, il n'y a pas de comparaison.

CRISPIN

Elle n'introduira point d'homme dans la maison, celle-ci.

VALERE *en femme.*

Oh pour cela non, je les écarterai autant qu'il me sera possible ; & Madame, dût-elle s'en fâcher,

je mettrai tout mon plaiſir à l'accompagner ſans ceſſe, & je vous puis aſſurer que tant que je ſerai auprés d'elle aucun amant n'en approchera.

SEVERIN.

C'eſt comme nous l'entendons. Que je ſuis heureux d'avoir fait cette trouvaille ? Comment vous nomme-t-on.

VALERE *en femme, embarraſſée.*

On me nomme...

CRISPIN.

Madame Simone m'a dit qu'elle s'appelloit Marion ; c'eſt un joli nom, au moins, que Marion ; Marion ! j'ai eu une Maitreſſe qui s'appelloit comme cela.

SEVERIN.

Taiſez-vous, petit ſot.

ISABELLE.

Juſqu'à votre nom, tout me plait de vous.

SEVERIN.

Que voulez-vous gagner, Mademoiſelle ?

VALERE *en femme.*

Ah, Monſieur, ne parlons point de cela, s'il vous plait.

SEVERIN.

Mais il faut bien ſçavoir ce qu'on vous donnera de gages.

VALERE *en femme.*

Monſieur, je ne veux point faire de marché avec

vous; c'eſt à Madame, ſi elle contente de mes ſervices, à me récompenſer.

CRISPIN.

C'eſt une perſonne qui n'eſt point interreſſée, & qui veut faire comme moi, ſervir pour ſon plaiſir.

SEVERIN.

Elle n'y perdra pas, & je voudrois que la Nourrice... mais apparemment que la voici.

CRISPIN *à Iſabelle.*

Vous voyez bien que c'eſt Paſquin.

SCENE XI.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE *en femme de chambre*, PASQUIN *en nourrice*, CRISPIN.

SEVERIN.

APprochez, ma mie, c'eſt Madame Simone qui vous envoye, n'eſt-ce pas?

PASQUIN *en nourrice.*

Oüi, Monſieur, elle viendra tantôt vous répondre de moi, & vous aſſûrer que je ſuis une Nourrice d'une ſageſſe conſommée.

SEVERIN.

Je le crois.

PASQUIN *en nourrice.*

La plus honnête fille de tout le quartier, ſans contredit.

SEVERIN.

Je n'en doute pas ; votre lait eſt-il nouveau?

PASQUIN *en nourrice.*

Oüi, Monſieur, des plus nouveaux & des plus particuliers qui ſe faſſent.

SEVERIN.

Quel nourriſſon quittez-vous ?

PASQUIN *en nourrice.*

L'enfant d'un riche Procureur.

SEVERIN.

Et pourquoi êtes-vous ſortie de cette maiſon-là?

PASQUIN *en nourrice.*

Monſieur, vous ſçavez que les nourrices ont toujours des envies, & qu'il faut leur ſervir les meilleurs morceaux de deſſus la table ? ſi l'on veut que les nourriçons profitent.

SEVERIN.

Hé bien ?

PASQUIN *en nourrice.*

Hé bien, ce maudit Procureur-là me faiſoit mourir de faim, parce que malheureuſement l'enfant que je nourriſſois avoit le nez fait comme celui de ſon Maître-Clerc.

CRISPIN

CRISPIN.

La belle raiſon ! Monſieur n'auroit donc qu'à faire de même, parce que ſon fils me reſſemble.

SEVERIN.

Paix.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et d'ailleurs, la maudite engeance que ces Clercs ! ma vertu a bien eſſuyé des aſſauts.

SEVERIN.

Vous ſerez ici fort tranquille.

PASQUIN *en Nourrice.*

Ah, Monſieur, c'eſt ce que je demande.

SEVERIN.

Mais auſſi il ne faut pas qu'une Nourrice demeure oiſive ; cela amaſſe de mauvaiſes humeurs dont un enfant ſe remplit. Que ſçavez-vous faire ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Mille choſes que ne font point les autres Nourrices.

SEVERIN.

Mais encore ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Par exemple, pour faire une barbe, & relever une mouſtache, je défie toutes les Nourrices de France de s'en acquitter comme moi.

SEVERIN.

Voilà un plaiſant talent pour une Nourrice.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et ſans me vanter, j'ai bien des qualitez que bien des femmes n'ont pas.

SEVERIN.

Et quelles ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Je ſçais me taire.

SEVERIN.

Cela eſt bon.

PASQUIN *en Nourrice.*

Je n'aime point les hommes.

SEVERIN.

Comment ? voilà un tréſor. Mais allons au fait; voyons votre ſein.

CRISPIN *à part.*

Haye, haye, haye.

PASQUIN *en Nourrice.*

Comment Monſieur, pour qui me prenez-vous ? Mort de ma vie, ſi un autre que vous avoit l'inſolence de me faire une pareille propoſition, je lui arracherois les yeux.

SEVERIN.

Mais, ma mie...

PASQUIN *en Nourrice.*

Mais, mais; je l'ai montré à Madame Simone.

SEVERIN.

Ah, cela ſuffit; vous avez raiſon : je ne veux point vous contraindre davantage. J'entens l'enfant

qui crie, allez vite là-haut lui donner à teter.

PASQUIN *en Nourrice.*

La bonne chienne de commiſſion.

SEVERIN.

Mais en montant ne faites point de bruit, de crainte d'éveiller le futur époux de ma Niece qui repoſe dans la chambre voiſine.

CRISPIN *bas à Paſquin.*

Comment diantre feras-tu pour donner à têter à cet enfant ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Parbleu, je m'en vais le ſévrer.

SCENE XII.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE en femme de chambre, CRISPIN.

SEVERIN.

Mademoiſelle Marion, je vous confie ma Niéce, ne la quittez pas d'un pas.

VALERE *en femme.*

Je vous obéirai ponctuellement.

SEVERIN *à sa Niece.*

Vous, Iſabelle, je vous recommande de ſuivre aveuglement les conſeils de cette ſage perſonne.

ISABELLE.

Dans la cruelle ſituation où me reduit votre ſeverité, je vois bien, Monſieur, que c'eſt le mieux que je puiſſe faire.

SEEVERIN.

Je m'en vais chez mon Notaire.

SCENE XIII.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN.

ISABELLE.

ENfin le voilà parti, je reſpire. Ah Valere, que vous m'avez fait trembler dans votre métamorphoſe.

VALERE, *en Femme.*

Ah! Madame, je vous avouë que je ne me ſuis jamais trouvé dans un tel embarras. Je craignois à tout moment de me tromper dans mes diſcours & que mon amour ne vint à me trahir : mais puiſque cet amour peut maintenant s'exprimer ſans

contrainte, souffrez que je me jette à vos genoux, & que je vous jure mille fois de vous adorer éternellement. Helas! que deviendrois-je, si l'injuste projet de votre Oncle avoit son effet, si je me voyois enlever pour jamais tout ce que j'ai de plus cher au monde, Ah! Madame, je me donnerois la mort, & si mon amour....

ISABELLE.

Mon Dieu, Valere, finissez: tout ce que vous pouvez me dire dans cet équipage, ne me touche point: il me semble que ce n'est point vous qui me parlez; & si vous voulez me persuader, allez reprendre votre habit de Cavalier.

CRISPIN.

Il ne s'agit point de cela, il faut aller au fait. Mon Parain reviendra bien-tôt, & votre Rival ne dormira pas toujours.

VALERE *en Femme.*

Il a raison, charmante Isabelle, vous sçavez les offres que Madame votre Tante nous a faites plusieurs fois. Si nous pardons ce moment, je vous perds peut-être pour jamais. Un carosse nous attend à quatre pas, venez.

ISABELLE.

Ah! Valere, quelque horreur que m'ait inspiré la seule vûë de votre Rival, à quelque reconnoissance que doive m'engager, & votre merite, & tout ce que vous hazardez pour moi, je ne puis me résoudre....

CRISPIN.

Oh parbleu, Madame, vous faites trop de façons. Comment donc, quand l'argent nous engage Madame Simone & moi à trahir Monſieur Severin, ſon meilleur ami, & mon Parain, l'amour ne vous fera rien faire ? Et vous Monſieur l'Amoureux, vous ne dites plus mot ? Morbleu, il me ſemble que ſi j'étois comme vous habillé en femme, je jaſerois dix fois plus qu'à mon ordinaire. Mais voici Toinette.

SCENE XIV.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN, TOINETTE,

TOINETTE.

AH, mes enfans, ſauvez-vous au plus vîte ; voilà Monſieur Severin avec un Commiſſaire, un Exempt, & des Archers ; il a rencontré en ſortant d'ici Madame Simone, qui l'a apparemment inſtruit de votre metamorphoſe.

CRISPIN.

Ah la double traîtreſſe !

ISABELLE.

Ah, Valere, dérobez-vous à ſon emportement

TOINETTE.

Ne vous y expoſez pas trop vous-même, vous le connoiſſez.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais....

TOINETTE.

Point de diſcours inutiles, nous n'avons point de tems à perdre; allons promptement chez Madame votre Tante; Monſieur Severin ne fera pas un procez à ſa ſœur pour vous avoir retirée chez elle.

ISABELLE.

Ne m'abandonne point, Toinette.

TOINETTE.

Je vous ſuis: mais il ne faut pas laiſſer ce pauvre Paſquin dans le laqs; apparemment qu'il eſt dans la maiſon.

CRISPIN.

Sans doute, & je vais l'avertir. Mais j'apperçois mon Parain; il n'eſt pas à propos que j'aille me renfermer là-dedans: il ſuffit de l'appeller. Paſquin, hola, Paſquin.

SCENE XV.

CRISPIN, PASQUIN en Nourrice à la fenêtre.

PASQUIN, *en Nourrice.*

QU'est-ce ?

CRISPIN.

Tout est découvert ; descends promptement. Monsieur Severin vient ici avec un Commissaire & des Archers ; ne le vois-tu pas ?

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Hé oüi, de par tous les diables, je le vois ; & je vois de plus que je n'ai pas assez de tems pour gagner la porte.

CRISPIN.

Saute par la fenêtre.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Le beau conseil !

CRISPIN.

Prends les pistolets de Monsieur Severin, ils sont sur la cheminée de la salle ; quoiqu'il n'y ait rien dedans, cela fera peur aux Archers. Mais les voici, je me sauve.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Peste soit ces amours de mon Maître ; Ah ! me voila perdu.

SCENE XVI.

SEVERIN, LE COMMISSAIRE, BRAS-DE-FER, ARCHERS.

SEVERIN.

C'Est ici, Messieurs : Je suis heureux dans mon malheur, que le hazard m'a fait vous rencontrer si à propos.

BRAS-DE-FER.

Nous avons manqué notre capture, & nous sommes heureux nous-mêmes de vous avoir trouvé pour nous dédommager. Nous venions....

SEVERIN.

Il ne s'agit pas de m'apprendre d'où vous veniez : il faut promptement investir cette maison, & aller prendre dedans un certain Valere & son Valet, qui, comme je viens de vous dire, s'y sont introduits déguisez en femmes, pour suborner ma Niece, & peut-être me voler.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Bras-de-fer, faites occuper toutes les

avenuës par vos gens, & sur-tout gardez bien cette porte : moi j'entre dans la maiſon avec Serre-fort & Grippaut.

BRAS-DE-FER *aux Archers.*

Mes amis, ayons bien l'œil à tout. Paſſez de ce côté vous autres, & vous de celui-ci. Voilà une bonne affaire, Monſieur.

SEVERIN.

Vous appellez cela une bonne affaire ?

BRAS-DE-FER.

Oüi, d'autant qu'elle eſt bien criminelle.

SEVERIN.

Vous avez vos raiſons pour la trouver bonne ; mais pour moi je la trouve très-mauvaiſe. Voilà ma famille deshonorée, & Monſieur Bouquinart ne voudra plus de ma Niece après un tel éclat.

LE COMMISSAIRE *ſortant de la maiſon.*

Il nous faut du monde pour paſſer outre ; nous venons d'entendre une voix qui menace de brûler la cervelle au premier qui avancera, & comme nous ne ſçavons pas les êtres de votre maiſon, il eſt néceſſaire que vous marchiez le premier pour nous conduire.

SEVERIN.

Moi, je ne veux point m'aller fourrer là ; s'il ſe donne quelque coups vos gens ſont payez pour les recevoir.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Monſieur.....

SEVERIN.

Bien loin d'entrer, je vais me mettre à l'abri des armes, afin d'empêcher qu'on ne faſſe aucune inſulte à Monſieur Bouquinart mon neveu prétendu, qui eſt malheureuſement renfermé là-dedans.

(Il ſe cache dans un coin.)

SCENE XVII.

BRAS-DE'-FER, PASQUIN avec les habits de Monſieur Bouquinart, les Archers.

PASQUIN. *aux Archers qui ſont à la porte.*

QU'eſt-ce donc que ceci, & que venez-vous chercher dans la maiſon de mon Oncle futur ?

BRAS-DE-FER.

Deux hommes déguiſez en femmes, qui pour ſuborner ſa Niéce... Mais ſi vous voulez en ſçavoir davantage, vous pouvez l'aller joindre, il a paſſé de ce côté.

PASQUIN *ſous les mêmes habits.*

Moi ? je ne veux lui parler de ma vie : c'eſt un plaiſant viſage, de me faire venir de Bayeux pour

épouſer ſa Niéce, quand il ſçait ce qu'il ſçait. Me prend-il pour un ſot ?

BRAS-DE-FER.

Je ne ſçai pas, Monſieur.

PASQUIN *ſous les mêmes habits.*

Dites-lui de ma part que c'eſt un ſot lui-même.

BRAS-DE-FER.

Ce n'eſt pas à nous . . .

PASQUIN *ſous les mêmes habits.*

Il croyoit m'attraper ; mais ce ne ſera pas d'aujourd'hui. Adieu, adieu.

BRAS-DE-FER.

Voilà un drôle de corps & un plaiſant viſage ; je ne m'étonne pas ſi cette Niéce en introduit d'autres dans la maiſon.

SCENE XVIII.

SEVRIN, BRAS DE FER, LES ARCHERS.

SEVERIN.

QUi eſt l'homme qui vient de vous parler ?

BRAS-DE-FER.

C'eſt votre Neveu prétendu, qui s'en va fort en colere.

SEVERIN.

Ah je n'en doute pas, & je jugeois bien que cette avanture le dégouteroit de ſon mariage ; mais je m'en vangerai ſur ceux qui vont tomber entre mes mains.

SCENE XIX.

LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

LE COMMISSAIRE.

EN voici un de pris, il faut que l'autre se soit sauvé; car nous avons parcouru toute la maison.

SEVERIN.

Il n'importe, celui-ci payera pour tout.

LE COMMISSAIRE.

Sçavez-vous où le drôle s'étoit caché? Dans un lit. Nous l'avons trouvé entre deux draps, ses habits de femme sur lui; il feignoit de dormir, mais on l'a réveillé comme il faut. Il ne vouloit point absolument s'habiller: mais il a trouvé des Valets de chambre qui n'avoient pas les mains gourdes; & quoique j'aie pû faire, s'il leur a donné bien de la peine, il leur a aussi donné bien des coups. Le voici qu'on amene.

SCENE XX.

BOUQUINART en Nourrice, LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

SEVERIN.

QUe vois-je ? c'eſt Monſieur Bouquinart !

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que veut donc dire tout ceci ? Avez-vous perdu l'eſprit ? L'ai-je perdu moi-même ?

SEVERIN.

Ah ! mon cher ami, je ſuis au deſeſpoir.

BOUQINART *en Nourrice.*

Que la peſte te creve mille fois ; on dit que c'eſt par ton ordre que tout ceci ſe fait. Par quelle extravagance m'envoyer éveiller en ſurſaut, & m'obliger à prendre ce diable d'équipage ? Je ſuis ſi étonné de l'état où je me trouve, que ſans les coups que j'ai reçûs, je prendrois encore ceci pour un rêve.

SEVERIN.

Parbleu, Meſſieurs, vous avez fait là de belles

affaires. Vous laiſſez échaper les coupables, & allez ſaiſir & maltraiter mon ami, que je fais venir exprès de cinquante lieuës pour épouſer ma Niéce ; il faut que vous ſoyez de grandes bêtes.

LE COMMISSAIRE.

Et vous un grand poltron. Vous nous appellez pour arrêter deux hommes déguiſez en femmes, qui ſe ſont introduits dans votre maiſon pour vous deshonorer en la perſonne de votre Niéce.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Qu'entens-je ?

LE COMMISSAIRE.

Et vous n'oſez entrer avec nous ; eſt-on obligé de les connoître ? On a trouvé Monſieur couché, des habits de femme ſur ſon lit, on a cru...

SÉVERIN.

Ne deviez-vous pas bien voir que Monſieur n'avoit pas la mine d'un ſuborneur ?

BRAS-DE-FER.

Le drôle qui s'eſt ſauvé avoit raiſon de dire qu'il n'étoit pas ſot.

LE COMMISSAIRE.

La mépriſe à part, par la maniere dont Monſieur a été houſpillé il a pû connoître avec quel zele ces Meſſieurs vous ſervoient.

BOUQUINART.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Le diable les emporte avec leur zele.

LE COMMISSAIRE *aux Archers.*

Allons, allons, retirons-nous.

SERRE-FORT.

Et les frais de la capture ?

BOUQUINART *en Nourrice.*

Attens, attens, je vais te les payer. Et toi, notre cher ami tu voulois donc me faire entrer une seconde fois dans la Confrairie, avec ta jolie Niéce dont tu me vantois tant la vertu ? Tu n'as qu'à l'épouser toi-même. A quelque chose le malheur est bon. Songe seulement à me rembourser les frais de mon voyage, & bon soir.

SCENE DERNIERE.

SEVERIN, VALERE, BOUQUINARD, PASQUIN, CRISPIN.

VALERE.

MOnsieur, je suis au desespoir de tout le trouble que je vous ai causé. Isabelle est chez Madame votre sœur, & je viens me livrer entre vos mains : je suis Valere, non plus ce Cadet du Maine que jusqu'ici la fortune a si maltraité, mais un

des riches héritiers de la Province, par la mort de mon frere, dont je reçois la nouvelle en ce moment.

SEVERIN.

En ce cas, Monſieur, vous êtes mon homme; votre famille m'eſt connuë, & je vous donne ma Niéce en mariage.

PASQUIN.

Madame la Nourrice, quand il vous plaira nous changerons d'habit; mais cependant vous voulez bien que je vous remercie des coups qu'il vous a plû de recevoir pour moi.

VALERE *à Bouquinart.*

Monſieur, pardonnez.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Voilà qui eſt fini, Monſieur, je garderai les coups, & vous garderez la Niéce : je ne ſçais pas qui gagnera le plus de nous deux à ce marche-là. Je vais quitter ce maudit équipage.

CRISPIN *à Bouquinart.*

Madame, avez-vous beſoin d'un Ecuyer ?

SEVERIN.

Ah, Monſieur mon Filleul... Mais puiſque les choſes tournent ainſi, & que chacun eſt content, je fais grace à tous ceux qui m'ont trahi, & les reprens à mon ſervice.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les Oeuvres de Théatre du Sieur le Grand, Comedien du Roi*, & j'ai crû que le Public en verroit l'Impreſſion avec plaiſir. Fait à Paris ce trente Avril 1729.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut: Notre bien amée la Veuve RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer un Ouvrage qui a pour titre, *Les Oeuvres de Le Grand, contenant ſes Comedies; Oedipe, Tragedie par le Sieur de Voltaire*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes: A ces cauſes, voulant traiter favorablement ladite Expoſante Nous lui avons permis & permettons de faire réimprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiez, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notre contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *huit* années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni

d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 1 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de Copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, és mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & Féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposante ou ses ayans cause, plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de May, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, No. 181. Fol. 224. conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 1 Juillet mil sept cent vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de GABRIEL VALLEYRE, fils